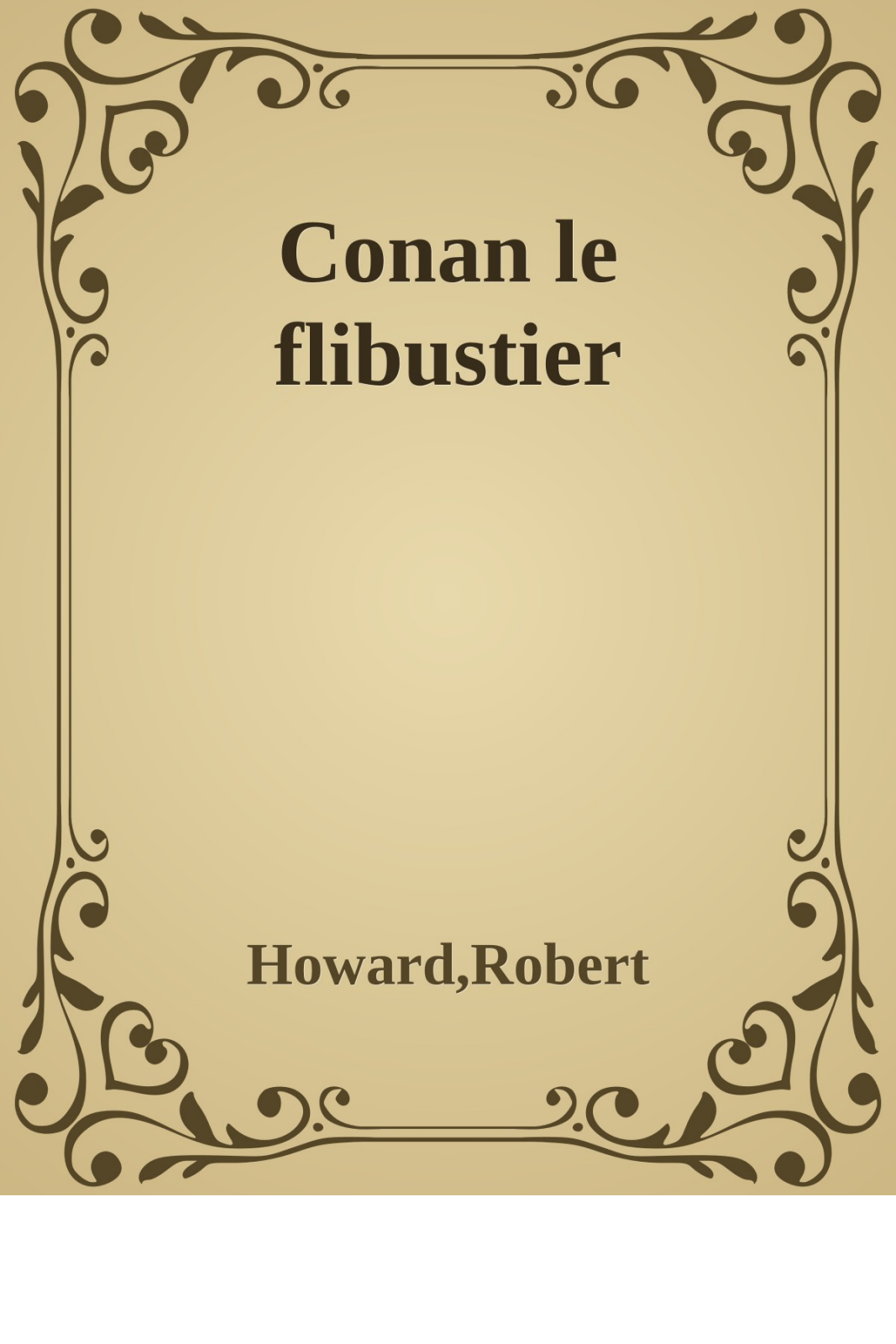




Conan le flibustier

Howard, Robert

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ROBERT E. HOWARD

Textes mis au point et complétés
par L. Sprague de Camp et Lin Carter

Conan le flibustier



Science-fiction

ROBERT E. HOWARD

Textes mis au point et complétés
par L. Sprague de Camp et Lin Carter

Conan
Le flibustier



Traduit de l'américain par François Truchaud
Éditions J'ai Lu

INTRODUCTION

Robert E. Howard (1906-1936) le créateur de Conan, naquit à Peaster, Texas, et passa la plus grande partie de sa vie à Cross Plains, au cœur du Texas. Durant sa courte vie (qui devait se terminer tragiquement par son suicide à l'âge de trente ans) il écrivit une œuvre énorme de fiction, dans les genres les plus variés : sport, policier, western, histoire, aventures, science-fiction, récits fantastiques, sans parler de ses poèmes. Il écrivit plusieurs séries d'heroic fantasy (ou épopée fantastique) dont la plus populaire fut la saga de Conan. Dix-huit de ses histoires furent publiées du vivant d'Howard ; huit autres, allant de simples fragments et ébauches jusqu'à des manuscrits complets, furent retrouvées parmi ses papiers à partir de 1950. Les récits inachevés furent terminés par mon collègue Lin Carter et moi-même.

En outre, au début des années 50, j'ai récrit quatre manuscrits inédits d'Howard, des « aventures orientales », pour en faire des histoires de Conan, changeant les noms, corrigeant tout anachronisme éventuel et introduisant un élément surnaturel. En vérité, ce fut facile, car les héros d'Howard sont tous taillés dans la même étoffe, et dans ces collaborations posthumes, mon apport personnel n'a été que d'un quart ou d'un cinquième, le reste étant le texte original d'Howard. Deux de ces histoires « transformées » font partie du présent volume : « Des Eperviers sur Shem » (son titre original était : « Des Eperviers sur l'Égypte »), une histoire se passant dans l'Égypte du XI^e siècle, durant le règne du calife fou Hakîm ; et « La Route des Aigles », se déroulant, à l'origine, au XVI^e siècle, dans l'empire turc.

Enfin, mes collègues Lin Carter et Björn Nyberg, ainsi que moi-même, avons travaillé à la composition de nombreux « pastiches » de Conan, à partir d'idées ou de fragments trouvés dans les notes et les lettres d'Howard. Toutes ces histoires – originales, collaborations posthumes et pastiches – ont été publiées chez Lancer Books (pour l'édition américaine) en un ensemble de douze volumes qui constituent la saga de Conan. Le présent volume est donc le troisième dans l'ordre chronologique, venant après « Conan » et « Conan le Cimmérien ».

Les aventures, de Conan se passent au cours de l'âge Hyborien, ère

imaginaire qu'Howard situe il y a environ douze mille ans, entre l'engloutissement de l'Atlantide et le début de notre ère. Conan est un gigantesque barbare, un aventurier venu des lointaines régions nordiques de Cimmérie. Encore adolescent, il se rend au royaume de Zamora (voir la carte) où, durant plusieurs années, il mène une vie précaire en exerçant le métier de voleur. Ses activités l'amènent également à visiter les pays voisins. Puis il sert comme mercenaire dans les armées du royaume oriental du Turan d'abord, dans celles des royaumes hyboriens ensuite.

Contraint de quitter au plus vite le royaume d'Argos, Conan devient pirate, infestant les côtes de Kush, associé un temps avec la très belle Bêlit, femme-pirate shémite, à la tête d'un équipage de corsaires noirs. Après la mort de Bêlit et quelques aventures mouvementées parmi les tribus noires, il redevient mercenaire, pour le compte de Shem. C'est à ce moment que commence le présent volume.

Il y a presque vingt ans de cela, mon vieil ami John D. Clark, chimiste et fanatique de Conan de longue date, s'occupa de la publication des histoires (alors connues) de Conan pour les volumes édités par Gnome Press. Il écrivit une préface très pertinente pour le premier ouvrage de cette série. Cet essai donne une appréciation très libre et personnelle de la fiction d'Howard en général et des histoires de Conan en particulier. John D. Clark m'a permis de la reproduire ici :

« Ma première rencontre avec l'âge Hyborien eut lieu il y a presque dix-sept ans de cela. En vérité, ce fut plutôt une collision ! J'avais été attiré par la couverture quelque peu « juteuse » du numéro de « *Weird Tales* » de septembre 1933, illustrant la nouvelle « *L'Ombre de Xuthal* ». C'est ainsi que je fis la connaissance de Conan le Cimmérien. Cette rencontre fut décisive ; dès lors, je suivis les aventures de ce personnage fort peu conventionnel avec le plus grand intérêt. Un peu plus tard (aux alentours de 1935) Schuyler Miller et moi-même décidâmes d'essayer de représenter graphiquement, par une carte, le monde de Conan. À notre grande surprise, ce fut ridiculement facile. Les pays apparaissaient tout seuls sur le papier, un peu compressés au début, puis s'emboîtaient et s'assemblèrent pour former une carte incontestable et manifestement authentique. Nous écrivîmes alors à Howard et constatâmes que sa propre carte était pratiquement identique à la nôtre ; sa biographie de Conan était également identique, dans les grandes lignes, à celle que Miller et moi avions rédigée à partir des données relevées dans ses histoires. Autant que je m'en souviens, le seul point de désaccord important fut une différence de deux ans portant sur l'âge de Conan, à un moment donné de ses aventures !

Nous comprîmes alors que nous nous adressions à un conteur-né qui connaissait son affaire. Et lorsque nous lûmes le manuscrit de « *L'Âge Hyborien* », quelque temps avant qu'il soit publié pour la première fois, nous en fûmes absolument sûrs et certains.

En tout cas, au cours des années qui suivirent, je ne manquai pas une

seule des productions d'Howard, y compris les aventures du roi Kull et de ses autres héros. Il était évident, bien sûr, que même si certaines des aventures de Conan avaient été apparemment écrites avant que ce concept superbe se soit glissé dans le cerveau d'Howard, elles s'intégraient aisément à ce vaste dessein d'ensemble, même au prix d'une légère distorsion...

Parmi les nouvelles composant la saga de Conan, on relève des fragments de la biographie de ce personnage remarquable – travail effectué par Miller et moi-même – rendant compte de voyages et d'aventures de Conan qui ne sont pas racontés dans les histoires elles-mêmes. Néanmoins, ces éléments biographiques « rapportés » n'expliquent jamais comment il réussit à se débarrasser de la femme qui tombe inévitablement dans ses bras à la fin de chacune de ses aventures... juste à temps pour qu'une autre créature, tout aussi délicieuse, s'offre à son regard au début de la suivante ! À mon avis, cela pourrait parfaitement faire l'objet d'une recherche littéraire, un sujet de thèse extrêmement intéressant. Et les résultats de cette investigation littéraire pourraient être aussi utiles – me semble-t-il – que bien des thèses ayant pour but de décider si Francis Bacon ou le comte d'Oxford ont écrit ou non les œuvres d'un certain William Shakespeare...

Je n'ai pas l'intention de parler de Robert E. Howard lui-même. Ne l'ayant jamais connu personnellement, je laisse ce soin à ceux qui ont eu cette chance et qui pourront le faire mieux que moi. Je l'ai connu seulement en tant qu'écrivain et son œuvre est excellente. Les parties d'un écrivain qui ne meurent pas avec son corps, ce sont ses histoires. Et les récits d'Howard ne sont pas près de mourir dans le cœur de tous ceux qui aiment la saga de Conan et l'aventure en général. Vous êtes probablement l'un de ces lecteurs, sinon vous n'auriez pas acheté ce livre, et je suis sûr de ne pas me tromper !

Howard était un conteur de premier ordre, avec une maîtrise technique remarquable de ses outils et une absence totale d'inhibitions. D'une main avisée et libre il a pris ce qu'il voulait des aspects les plus remarquables de tous les âges et climats : noms propres de toutes les origines linguistiques concevables, armes provenant de tous les pays et de tous les temps ayant jamais existé sous le soleil, coutumes et classes sociales de l'Antiquité et du Moyen Âge, montant et assemblant le tout pour en faire un cosmos cohérent et conséquent, sans qu'un seul joint soit visible ! Il a ajouté ensuite une part royale de surnaturel, pour pimenter l'ensemble, et le résultat est un univers de pourpre, d'or et d'écarlate où tout peut arriver... sauf l'ennui !

Ses héros ne sont jamais profonds... mais ils ne sont jamais stupides. Kull, Solomon Kane, Bran Mak Morn, Conan lui-même, marchent, parlent, vivent et sont d'une seule pièce. Sans doute ne sont-ils pas exactement le genre de personnages à inviter à une soirée élégante, mais ils ne sont pas non plus vraiment le genre d'êtres que l'on oublierait s'ils vous étaient présentés. Conan, le héros de tous les héros imaginés par Howard, est le

fanfaron à tout crin, indestructible et irrésistible, que nous avons tous souhaité être à un moment ou à un autre ; les femmes, par leur aspect, leurs manières et leurs vêtements (ou leur absence de vêtements !) sont les pensionnaires d'une sorte de harem comme devraient être tous les harems, mais ce n'est pas le cas, n'est-ce pas une honte, et ne serait-ce pas agréable s'ils étaient plus fréquents ? Les méchants sont méchants comme seuls de parfaits méchants peuvent l'être ; les sorciers sont des sorciers comme on n'en fait plus ; et les apparitions qu'ils évoquent ou qu'ils font apparaître à leur gré n'appartiennent pas (Dieu merci !) à ce monde.

Howard est un prodigieux conteur d'histoires. Pour lui, l'histoire vient en premier, à la fin, et au milieu. Il se passe toujours quelque chose et le flot de l'action ne faiblit jamais, du commencement jusqu'à la fin, car un événement en amène un autre, en douceur et inévitablement, sans laisser au lecteur le temps de reprendre son souffle. Ne cherchez pas des intentions philosophiques cachées ou des puzzles pour intellectuels dans ces histoires... car il n'y en a pas ! Pour Howard, l'histoire prime avant tout ! Et ses histoires sont des récits de cape et d'épée portés jusqu'à leur limite extrême, et même un peu au-delà, avec suffisamment de sexe (ce qui ne gâte rien, au contraire !) pour que le résultat soit des plus réjouissants.

Ainsi vous avez ce livre entre vos mains. Si vous avez déjà lu des aventures de Conan, vous savez à quoi vous en tenir. Dans le cas contraire et si vous êtes un fanatique de ce genre d'histoires – des aventures fantastiques, dirons-nous – vous pouvez réparer cette omission, prendre un bon siège et lire ces pages remplies de dieux et de démons, de guerriers et de leurs femmes, et de leurs aventures dans un monde qui n'a jamais été mais qui aurait dû être. Si l'histoire proposée ne correspond pas à ce que vous savez de l'Histoire – si l'ethnologie vous semble étrange, et la géologie encore plus – que cela ne vous préoccupe surtout pas. Howard parle d'une autre terre que la nôtre... d'un univers dépeint avec des couleurs plus vives et sur une plus vaste échelle.

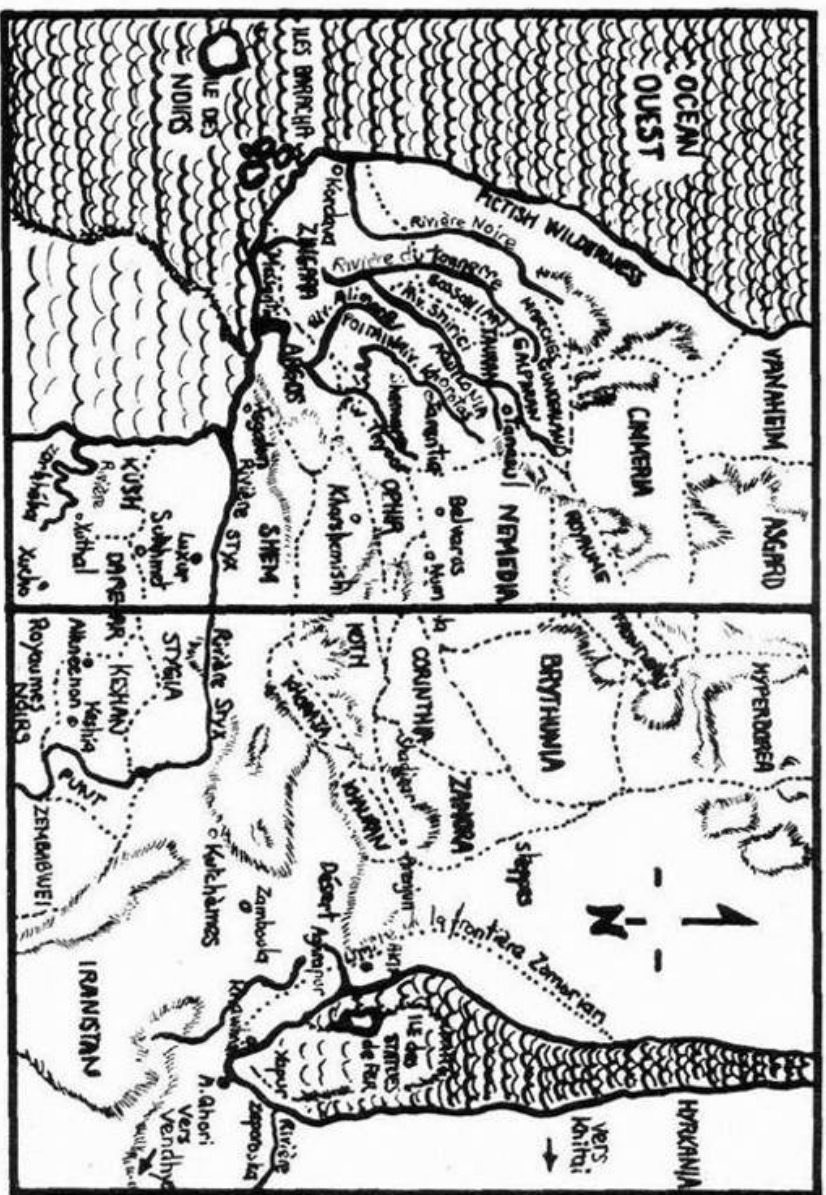
D'un autre côté, si vous préférez des lectures réalistes – s'il vous faut des romans présentant des introvertis souffrant dans un monde brutal – si votre pâture est plus « terre à terre » ou bien si vous vous intéressez à la psychopathologie ou à l'état du monde, alors, mon ami, ce livre n'est pas pour vous. Vous feriez mieux de vous trouver un coin tranquille pour lire « Crime et Châtiment ». Mais je ne serai pas avec vous... j'ai rendez-vous avec l'âge Hyborien et serai pris toute la soirée.

John D. Clark
New York City
5 avril 1950.

Pour plus de renseignements sur Howard et de plus amples informations

et opinions sur son œuvre, la saga de Conan, et sur l'heroic fantasy en général, lisez les autres volumes de cette série, ainsi que deux périodiques (américains) : « Amra », l'organe de la Légion Hyborienne, un groupe d'admirateurs fanatiques de l'heroic fantasy et de Conan en particulier, publié par George H. Scithers, Box 9 120, Chicago, Illinois, 60 690, et « The Howard Collector », publié par Glenn Lord (agent chargé de la succession littéraire de Robert E. Howard), Box 775, Pasadena, Texas, 77 501 ; enfin un livre, « The Conan Reader », écrit par moi-même et publié par Jack L. Chalker, 5111 Liberty Heights Avenue, Baltimore, Maryland, 20 207.

L. Sprague de Camp.



Carte du monde de Conan à l'âge hyborien, réalisée à partir des notes de Robert E. Howard et des travaux de P. Schuyler Miller, John D. Clark, David Kyle et L. Sprague de Camp, avec superposée, une carte de l'Europe à l'échelle.

Des éperviers sur Shem

À la suite des événements relatés dans l'histoire « Le Groin dans les Ténèbres » ([1]), Conan, déçu par son échec relatif, décide de quitter les pays noirs. Il s'en va vers le nord, traversant les déserts de Stygie et se dirigeant vers les prairies de Shem. Au cours de ce voyage, sa réputation lui rend de grands services. Il se retrouve bientôt dans les rangs de l'armée du roi Sumuabi d'Akkharie, l'une des cités-Etats shémites du Sud. En raison de la trahison d'un certain Othbaal, cousin du roi fou de Pelishtie, Akhîrom, les troupes akkhariennes tombent dans une embuscade et sont anéanties... tous les soldats sont exterminés, sauf Conan qui s'en sort indemne et se lance sur la piste du renégat. Celle-ci le conduit à Asgalun, la capitale de la Pelishtie.

La silhouette de haute taille, drapée dans un manteau blanc, se retourna vivement et jura doucement, sa main posée sur la poignée de son cimeterre. Il était dangereux de se trouver la nuit dans les rues d'Asgalun, la capitale de la Pelishtie shémite. Car, dans les ruelles sombres et tortueuses du quartier malfamé proche du fleuve, tout pouvait arriver.

— Pourquoi me suis-tu, chien ?

La voix était rauque, prononçant les gutturales shémites avec un accent hyrkanien.

Une autre silhouette de haute taille surgit des ombres, enveloppée, comme la première, dans un manteau de soie blanche, mais elle ne portait pas de casque à pointe.

— Tu as bien dit « chien » ?

L'accent n'était pas hyrkanien.

— Oui, chien. On me suit depuis...

Avant que l'Hyrkanien puisse en dire plus, l'autre se précipita sur lui avec la soudaineté éblouissante d'un tigre se jetant sur sa proie. L'Hyrkanien porta la main à son épée. Il n'eut pas le temps de sortir la lame de son fourreau : un poing énorme le frappa à la tempe. Sans la robuste constitution de l'Hyrkanien et la protection du couvre-nuque de métal fixé à son casque, son cou aurait certainement été brisé. De fait, il fut violemment projeté à terre, tombant sur les pavés

malpropres ; son épée lui échappa des doigts.

Comme l'Hyrkanien secouait la tête et recouvrait ses esprits, il aperçut l'autre, dressé au-dessus de lui, son sabre tiré. L'étranger gronda :

— Je ne suivais personne, et j'interdis à quiconque de me traiter de chien ! Es-tu capable de comprendre cela, chien ?

L'Hyrkanien chercha son épée du regard et vit que l'autre l'avait écartée du pied, la mettant hors de sa portée. Cherchant à gagner du temps avant de bondir et de récupérer son arme, il dit :

— Toutes mes excuses si je me suis trompé à ton propos. Pourtant, quelqu'un me suit depuis la tombée de la nuit. J'ai entendu le bruit de pas furtifs dans ces ruelles obscures. Ensuite tu as surgi brusquement, en un endroit idéal pour commettre un meurtre.

— Qu'Ishtar t'emporte ! Pourquoi t'aurais-je suivi ? Je me suis égaré et cherchais à retrouver mon chemin. Je te vois pour la première fois et j'espère bien ne jamais...

Un bruit de pas étouffés fit pivoter vivement l'étranger sur ses talons, tandis qu'il bondissait en arrière, de manière à avoir devant lui l'Hyrkanien autant que les nouveaux venus.

Quatre silhouettes immenses et menaçantes étaient tapies dans l'ombre ; la faible clarté stellaire se reflétait sur leurs lames incurvées. Il y eut aussi la lueur de dents blanches et d'yeux farouches au sein de peaux foncées.

Un instant, il régna un silence tendu. Puis l'une des silhouettes grommela, avec l'accent fluide des royaumes noirs :

— Lequel est le chien que nous cherchons ? Tous les deux sont habillés de la même façon et la pénombre les rend jumeaux.

— Tuons-les tous les deux, répliqua un autre, qui dépassait d'une demi-tête son compagnon, pourtant déjà grand. Ainsi nous ne commettrons pas d'erreur et ne laisserons aucun témoin derrière nous.

Sur ces paroles, les quatre Noirs s'approchèrent dans un silence de mort. L'étranger fit deux longues enjambées jusqu'à l'endroit où gisait l'épée de l'Hyrkanien. « Attrape ! » grogna-t-il avant de pousser du pied l'arme vers l'Hyrkanien qui la saisit vivement ; puis il s'élança avec un juron rauque vers les Noirs qui s'avançaient.

Le gigantesque Kushite et un autre se dirigèrent vers l'étranger tandis que les deux autres accouraient vers l'Hyrkanien. L'étranger, avec cette même rapidité féline qu'il avait montrée quelques instants plus tôt, bondit sans attendre l'attaque. Une feinte habile, un cliquetis métallique, et un coup de taille, pareil à un éclair, trancha de ses épaules la tête du plus petit des Noirs. Comme l'étranger frappait, le géant fit de même, d'un long coup de revers qui aurait dû couper en deux son adversaire, à hauteur de la taille.

En dépit de son corps massif, l'étranger se déplaça encore plus vite

que la lame comme celle-ci sifflait en fendant l'air nocturne. Il se laissa tomber vers le sol, se ramassant sur lui-même, de telle sorte que le cimeterre passa au-dessus de lui. Restant dans cette position, face à son adversaire, il porta une botte, visant les jambes du Noir. La lame traversa les muscles et l'os. Comme le Noir chancelait sur sa jambe blessée et levait son épée pour porter un autre coup, l'étranger se redressa d'un bond et, se glissant sous le bras levé, plongea sa lame jusqu'à la garde dans la poitrine du Noir. Le sang jaillit et éclaboussa son poignet. Le cimeterre retomba mollement, traversa la *kaffia* de soie et heurta le casque d'acier en dessous. Le géant s'effondra à terre, agonisant.

L'étranger dégagea vivement sa lame et pivota sur ses talons. L'Hyrkanien avait soutenu calmement l'assaut de ses deux Noirs, battant lentement en retraite pour les garder devant lui. Soudain il porta un coup de taille vers l'un d'eux, traversant sa poitrine et son épaule. L'homme blessé lâcha son épée et tomba à genoux en poussant une plainte. Comme il s'affaissait, il attrapa les genoux de son adversaire et s'y cramponna, se collant à lui comme une sangsue. L'Hyrkanien donna des coups de pied et chercha à se dégager en vain. Les bras basanés, aux muscles d'acier, le maintenaient solidement, tandis que l'autre Noir redoublait de fureur dans ses attaques.

Alors que le guerrier kushite prenait une grande inspiration avant de porter un coup que l'Hyrkanien, gêné, n'aurait pu éviter, il entendit des pas précipités derrière lui. Avant qu'il ait le temps de se retourner, le sabre de l'étranger le transperçait avec une violence telle que la lame ressortit de sa poitrine, d'une demi-longueur, tandis que la garde le heurtait brutalement entre les omoplates. La vie le quitta tandis qu'il poussait un cri stupéfait.

L'Hyrkanien défonça le crâne de son autre adversaire avec la poignée de son arme et réussit enfin à se débarrasser du cadavre agrippé à lui. Il se tourna vers l'étranger : celui-ci était en train d'extraire son sabre du corps qu'il avait transpercé de part en part.

— Pourquoi es-tu venu à mon aide après avoir failli m'arracher la tête des épaules ? demanda-t-il.

L'autre haussa les épaules.

— Nous étions deux hommes attaqués par des coquins. Le destin a fait de nous des alliés. À présent, si tu le désires, nous pouvons reprendre notre querelle. Tu affirmais que je t'espionnais.

— J'ai vu mon erreur et implore ton pardon, répondit aussitôt l'Hyrkanien. Je sais à présent qui s'attachait à mes pas, se glissant dans l'ombre.

Il essuya et rengaina son cimeterre, puis se pencha sur chaque cadavre tour à tour. Lorsqu'il en vint au corps du géant, il s'immobilisa et murmura :

— Tout beau ! Keluka le Spadassin ! De haut rang est l'archer dont le trait est orné de perles ! (Au prix d'un effort, il arracha du doigt noir et flasque une lourde bague décorée, la glissa dans son ceinturon et empoigna le mort par ses vêtements.) Aide-moi, veux-tu ? Nous devons nous débarrasser de ces charognes, frère, pour éviter les questions gênantes !

L'étranger prit dans chaque main un pourpoint maculé de sang et tira les corps, à la suite de l'Hyrkanien. Celui-ci se dirigeait au bas d'une allée sombre et chargée de remugles, où était visible la margelle brisée d'un puits en ruine, oublié depuis longtemps. Les cadavres plongèrent vers l'abîme et heurtèrent le fond, loin en bas, dans un bruit morose. Avec un léger rire, l'Hyrkanien se retourna.

— Grâce aux dieux, nous ne sommes pas ennemis, déclara-t-il. Et je suis ton débiteur.

— Tu ne me dois rien, répondit l'autre d'une voix sombre.

— Les mots ne sauraient aplanir une montagne. Je suis Farouz, archer de la cavalerie hyrkanienne de Mazdak. Allons dans un endroit plus décent où nous pourrions parler, confortablement installés. Je ne te garde pas rancune pour le coup de poing que tu m'as assené, bien que... par Tarim !... ma tête en résonne encore !

L'étranger rengaina son sabre à contrecœur et suivit l'Hyrkanien. Leur chemin les emmena à travers la pénombre de ruelles sordides et le long de rues étroites et sinueuses. Asgalun offrait un contraste étonnant de splendeur et de décadence ; des palais fastueux se dressaient au milieu des ruines noircies de bâtiments appartenant à des ères oubliées. Un essaim de faubourgs misérables se pressait autour des murs de la Cité Intérieure interdite où demeuraient le roi Akhîrom et ses nobles.

Les deux hommes arrivèrent dans un quartier moins ancien et plus respectable, où les fenêtres treillissées des balcons en surplomb se touchaient presque, s'inclinant de chaque côté de la rue.

— Toutes les échoppes sont fermées, grommela l'étranger. Il y a quelques jours à peine, la ville était éclairée comme en plein jour, du crépuscule jusqu'au lever du soleil.

— L'une des lubies d'Akhîrom. À présent il en a une nouvelle : aucune lumière ne doit brûler dans Asgalun la nuit. Quelle sera son humeur demain, Pteor seul le sait !

Ils firent halte devant une porte bardée de fer, encastrée dans un mur voûté aux pierres massives ; l'Hyrkanien frappa prudemment. De l'autre côté, une voix posa une question : il lui fut répondu par un mot de passe. La porte s'ouvrit et l'Hyrkanien s'avança vers les ombres épaisses, entraînant son compagnon à sa suite. La porte se referma après eux. Un lourd rideau de cuir fut écarté, révélant un couloir

éclairé par une lampe et un vieux Shémite au visage balafré.

— Un ancien soldat, un vétéran, devenu cabaretier, annonça l'Hyrkanien. Conduis-nous à une salle où nous pourrions parler sans être dérangés, Khannon.

— La plupart des pièces sont désertes, grommela Khannon, en boitant devant eux. Je suis un homme ruiné. Les gens ont peur de toucher à un gobelet depuis que le roi a interdit de boire du vin. Que Pteor le frappe de la goutte !

L'étranger lança des regards curieux vers les grandes salles qu'ils longeaient, de part et d'autre du couloir, où des hommes étaient attablés, mangeant et buvant. La plupart des habitués de Khannon avaient le type pelishtien : des hommes petits et trapus, au teint basané, au nez aquilin et à la barbe frisée bleu-noir. De temps à autre, on apercevait des hommes au corps plus élancé et aux traits plus fins – les nomades vivant dans les déserts orientaux de Shem – ou encore des Hyrkanien et des Kushites de race noire, appartenant à l'armée mercenaire de Pelishtie.

Khannon introduisit les deux hommes dans une petite salle où il prépara des nattes à leur intention. Il plaça devant eux un grand plateau de fruits et de noix, versa du vin d'une outre renflée et s'éloigna en clopinant et en bougonnant.

— Le royaume de Pelishtie vit des jours bien sombres, frère, déclara d'une voix lente l'Hyrkanien, tout en buvant à longs traits le vin de Kyros. C'était un homme de grande taille, mince mais puissamment bâti. Des yeux noirs et vifs, légèrement bridés, dansaient constamment au milieu d'un visage dont la peau était légèrement jaunâtre. Son nez aquilin était recourbé au-dessus d'une fine moustache noire, en crocs. Son manteau uni était d'une étoffe coûteuse, son casque à pointe était ciselé d'argent et des gemmes brillaient sur la poignée de son cimenterre.

Il regardait un homme presque aussi grand que lui, mais qui contrastait avec lui sur plus d'un point. L'autre avait des membres plus épais et un torse plus puissant : la constitution robuste d'un montagnard. Sous la *kaffia* blanche, son visage large et bruni, juvénile mais déjà marqué par des cicatrices témoignant de nombreuses rixes et batailles, était rasé de près. La couleur naturelle de sa peau était plus claire que celle de l'Hyrkanien, le teint basané de ses traits n'étant pas le fait de sa race mais celui du soleil. Au fond de ses yeux bleus et froids couvaient des feux violents, prêts à s'embraser. Il but son vin et fit claquer ses lèvres.

Farouz eut un rictus et remplit son gobelet.

— Tu sais te battre, frère. Si les Hyrkanien de Mazdak n'étaient pas aussi incroyablement jaloux des étrangers, tu ferais une bonne recrue. (L'autre émit un simple grognement.) Qui es-tu, à propos ?

insista Farouz. Je t'ai dit qui j'étais.

— Je suis Ishbak, un Zuagir des déserts orientaux.

L'Hyrkanien rejeta sa tête en arrière et éclata d'un rire tonitruant, ce qui amena un froncement de sourcils chez l'autre qui demanda :

— Qu'y a-t-il de si drôle ?

— Tu t'attends à ce que je croie ça ?

— Me traiterais-tu de menteur ? grogna l'étranger.

Farouz grimaça.

— Aucun Zuagir n'a jamais parlé le pelishtie avec l'accent qui est le tien, car la langue zuagir n'est qu'un dialecte shémite. En outre, tandis que nous croisions le fer avec les Kushites, tu as invoqué des dieux étranges, Crom et Manannan, j'ai déjà entendu prononcer leurs noms par des barbares venus du Nord lointain. Ne crains rien ; j'ai une dette envers toi et je sais garder un secret.

L'étranger s'était à demi dressé, la main posée sur la poignée de son épée. Farouz but simplement une gorgée de vin. Après un instant de tension, l'étranger s'assit de nouveau. Avec un air de défaite il reconnut :

— Entendu. Je suis Conan le Cimmérien ; je faisais partie de l'armée akkharienne du roi Sumuabi.

L'Hyrkanien eut un rictus et se bourra la bouche de grappes de raisin. Entre deux bouchées, il dit :

— Tu ne ferais pas un bon espion, ami Conan. Tu es trop vif et sincère dans ta colère. Quelle affaire t'amène à Asgalun ?

— Une simple vengeance.

— Qui est ton ennemi ?

— Un Anaki nommé Othbaal. Que les chiens rongent ses os !

Farouz émit un sifflement.

— Par Pteor, ta cible n'est pas des moindres ! Sais-tu que cet homme est le général en chef des troupes anakiennes du roi Akhîrom ?

— Crom ! Cela m'importe aussi peu que s'il était chargé de ramasser les ordures.

— Que t'a donc fait Othbaal ?

Conan répondit :

— Le peuple d'Anakie s'est révolté contre son roi, lequel est encore plus fou qu'Akhîrom. Ils ont demandé à l'Akkharie de les aider. Sumuabi escomptait qu'ils réussiraient et choisiraient un roi plus coopératif que celui en place ; aussi demanda-t-il des volontaires. Nous fûmes cinq cents à nous mettre en route afin d'aider les Anakim. Mais ce maudit Othbaal jouait un double jeu. Il poussait à la révolte, encourageant ainsi les ennemis du roi à se découvrir... ensuite il a trahi les rebelles, les jetant dans les bras de son roi qui a ordonné un massacre général.

» Othbaal était également au courant de notre venue ; aussi il nous

a tendu un piège. Ignorant les derniers événements, nous sommes tombés dans le traquenard. J'ai été le seul à réchapper de cette boucherie... en faisant semblant d'être mort. Tous les hommes sont tombés sur le champ de bataille ou furent mis à mort, après les tortures les plus horribles que le bourreau sabatéen du roi ait pu trouver. (Les yeux bleus et froids s'étrécirent.) J'ai combattu bien des hommes avant ceci et n'ai plus pensé à eux une fois la bataille terminée ; néanmoins dans ce cas, j'ai juré de faire payer à Othbaal ce qu'il a infligé à certains de mes amis morts dans des souffrances indicibles. À mon retour en Akkharie, j'ai appris qu'Othbaal avait fui l'Anakie, par peur du peuple, et qu'il s'était réfugié ici. Comment est-il devenu général aussi vite ?

— C'est un cousin du roi Akhîrom, lui apprit Farouz. Akhîrom, bien que pelishti, est aussi un cousin du roi d'Anakie et a été élevé parmi les nobles de cette cour. Tous les rois de ces petites cités-Etats shémites sont plus ou moins parents, ce qui fait de leurs guerres des querelles de famille... encore plus cruelles. Es-tu à Asgalun depuis longtemps ?

— Non, quelques jours à peine. Suffisamment pour savoir que le roi est fou. Plus de vingt, en vérité !

Conan cracha.

— Il y a plus important à savoir. Akhîrom est fou, c'est vrai, et le peuple murmure sous sa botte. Il se maintient au pouvoir grâce aux trois régiments de mercenaires qui l'ont aidé à renverser et à tuer son frère, le précédent roi. En premier, il y a les Anakim, recrutés par lui alors qu'il vivait en exil à la cour d'Anakie. En second, les Noirs de Kush qui, sous le commandement de leur général, Imbalayo, acquièrent chaque jour un peu plus d'importance. Et troisièmement, les cavaliers hyrkaniens, comme moi-même. Leur général est Mazdak ; entre lui, Imbalayo et Othbaal, il y a assez de jalousie et de haine farouche pour commencer une douzaine de guerres. Tu en as eu un aperçu ce soir, avec cette petite rixe.

» Othbaal est arrivé ici l'année dernière ; c'était alors un aventurier sans le sou. Il s'est élevé rapidement, en partie du fait de sa parenté avec Akhîrom et en partie grâce aux intrigues d'une femme, une esclave ophirienne du nom de Rufia ; il l'a gagnée au jeu. Elle appartenait à Mazdak. Lorsque l'Hyrkanien a voulu la reprendre, une fois dégrisé, Othbaal a refusé catégoriquement. Une autre raison motive leur haine féroce. Il y a également une femme derrière Akhîrom : Zeriti la Stygienne, une magicienne. Certains disent qu'elle l'a rendu fou en lui administrant des potions concoctées par elle, afin de l'avoir entièrement sous sa dépendance. Si c'est vrai, alors elle a fait échouer ses propres plans, car à présent personne ne peut plus contrôler le roi.

Conan reposa son gobelet et regarda Farouz dans les yeux.

— Bon, et maintenant ? Comptes-tu me dénoncer ou bien disais-tu la vérité en affirmant que tu ne le ferais pas ?

Tournant et retournant entre ses doigts la bague qu'il avait prise à Keluka, Farouz réfléchit.

— Ton secret est en sûreté avec moi. Entre autres raisons, j'ai également une lourde dette envers Othbaal. Si tu réussissais dans ta quête avant que je trouve le moyen de m'acquitter de la mienne, je supporterais cette perte avec une très grande sérénité.

Conan se pencha en avant, serrant de ses doigts d'acier l'épaule de l'Hyrkanien.

— Dis-tu la vérité ?

— Que les dieux ventrus des Shémites me fassent bouillir dans leurs marmites si je mens !

— Alors laisse-moi t'aider dans ta vengeance !

— Toi ? Un étranger, qui ignore tout des façons secrètes d'Asgalun ?

— Bien sûr ! C'est encore mieux ; n'ayant aucune attache ici, on ne se méfiera pas de moi. Allons, réfléchissons à un plan. Où est ce porc et comment pouvons-nous arriver jusqu'à lui ?

Farouz n'était pas un être timoré ; pourtant il eut un mouvement de recul devant la force brutale et primitive qui flamboyait dans les yeux du Cimmérien et s'exprimait dans ses manières.

— Mais j'y pense, fit-il, il y a bien un moyen, pourvu que l'on soit vif et audacieux...

Plus tard, deux silhouettes encapuchonnées faisaient halte près d'un bosquet de palmiers, au milieu des ruines d'Asgalun plongée dans la nuit. Devant eux s'étendaient les eaux d'un canal ; au-delà, sur la rive opposée, s'élevait le grand mur fortifié de briques séchées au soleil, qui entourait la Cité Intérieure. Celle-ci était en réalité une gigantesque forteresse, abritant le roi, ses nobles dignes de confiance et les troupes mercenaires, interdite aux gens de basse condition n'ayant pas de laissez-passer.

— Nous pourrions escalader ce mur, murmura Conan.

— Cela ne nous rapprocherait guère de notre ennemi, rétorqua Farouz, tâtonnant dans les ténèbres. Ah, voilà ! (Conan vit l'Hyrkanien se pencher vers un monceau informe de dalles de marbre brisées.) Un ancien autel en ruine, grogna Farouz. Mais... ah !

Il souleva une large dalle, révélant des marches qui s'enfonçaient vers les ténèbres. Conan fronça les sourcils avec méfiance.

Farouz expliqua :

— Ce tunnel permet de passer sous le mur ; il remonte ensuite et conduit directement à la maison d'Othbaal, qui se trouve juste au-

delà.

— Sous le canal ?

— Oui. Autrefois la demeure d'Othbaal était le lieu de plaisir du roi Uriaz. Celui-ci dormait sur un coussin de plumes soyeuses, flottant sur un bassin de vif-argent, gardé par des lions domptés... pourtant, malgré toutes ces précautions, il est tombé sous la dague d'un assassin. Il avait fait percer des issues secrètes, dans toutes les parties de ses palais. Avant qu'Othbaal occupe cette maison, elle appartenait à son rival Mazdak. L'Anaki ignore tout de son secret. Viens !

Epées tirées, ils descendirent à tâtons une courte volée de marches en pierre, puis s'avancèrent le long du tunnel au sol uni, dans l'obscurité. Les doigts de Conan cherchant dans les ténèbres lui apprirent que les parois, le sol et la voûte étaient composés d'énormes blocs de pierre. Comme ils suivaient le souterrain, les pierres devinrent glissantes et l'air moite. Des gouttes d'eau tombèrent sur la nuque de Conan, le faisant frissonner et jurer. Ils passaient sous le canal. Peu après, cette humidité disparaissait. Farouz siffla un avertissement et ils montèrent une nouvelle volée de marches.

En haut de l'escalier, l'Hyrkanien tâtonna dans le noir et trouva le loquet. Un panneau glissa sur le côté et une lumière douce filtra de l'intérieur. Farouz se glissa par l'ouverture et, après que Conan l'eut suivi, le referma derrière eux. La porte secrète redevint l'un des lambris finement marquetés qui recouvraient la cloison, ne différant pas des autres panneaux. Ils se trouvaient dans un couloir voûté. Farouz enroula sa *kaffia* autour de sa tête pour dissimuler son visage et fit signe à Conan de procéder de même. Puis il s'avança dans le couloir sans l'ombre d'une hésitation. Le Cimmérien le suivit, épée à la main, jetant des regards à droite et à gauche.

Ils franchirent un rideau de velours noir et se retrouvèrent dans un vestibule, devant une porte d'ébène aux incrustations d'or. Un Noir robuste, nu à l'exception d'un pagne en soie, se réveilla brusquement, se dressa d'un bond et brandit un grand cimeterre. Pourtant il ne cria pas : le vide caverneux de sa bouche apprit à Conan qu'il était muet.

— En silence ! l'avertit sèchement Farouz, évitant l'attaque du muet.

Comme le Noir trébuchait, emporté par son élan, Conan lui fit un croc-en-jambe. L'homme bascula et tomba à la renverse ; Farouz lui passa son épée à travers le corps.

— Tout s'est passé rapidement et silencieusement ! Parfait ! siffla Farouz avec un rictus. À présent, notre véritable proie !

Prudemment il essaya d'ouvrir la porte, tandis que le gigantesque Cimmérien était tapi contre son épaule, ses yeux brûlants comme ceux d'un tigre à l'affût. La porte s'ouvrit vers l'intérieur ; ils s'élançèrent dans la chambre. Farouz referma la porte après eux et s'adossa à celle-

ci. Il éclata de rire à la vue de l'homme qui se redressait d'un bond sur sa couche avec un juron effrayé. À côté de lui, une femme, allongée sur des coussins, poussa un hurlement. Farouz lança à Conan :

— Nous avons forcé le daim jusqu'à son gîte, frère !

Durant une fraction de seconde, Conan embrassa la scène du regard. Othbaal était un homme grand et corpulent, aux épais cheveux noirs réunis en un chignon sur sa nuque, à la barbe noire huilée, frisée et soigneusement peignée. Malgré l'heure tardive, il était entièrement habillé, portant une courte jupe de soie et un gilet de velours sous lequel brillaient les mailles d'acier d'une cuirasse. Il plongea vers une épée rangée dans son fourreau qui gisait sur le sol, près du divan.

Quant à la femme, sans être d'une beauté sculpturale, elle valait néanmoins le coup d'œil : des cheveux roux, un visage large, marqué de taches de rousseur, et des yeux bruns pétillant d'intelligence. Elle était plutôt bien bâtie, avec des épaules plus larges que la moyenne, des seins fermes et haut placés, et des hanches pleines. Elle donnait l'impression d'une grande force physique.

— À l'aide ! hurla Othbaal, en se levant pour parer l'assaut impétueux du Cimmérien. Je suis attaqué !

Farouz s'élança à travers la pièce spacieuse, sur les talons de Conan, puis il fit un bond en arrière, retournant vers la porte par où ils étaient entrés. Conan fut vaguement conscient d'un remue-ménage dans le couloir et entendit le choc sourd d'un objet massif poussé contre la porte. Puis sa lame croisa celle de l'Anaki. Les épées s'entrechoquèrent au-dessus de leurs têtes, dans une pluie d'étincelles, lançant des éclairs et des flammèches à la lueur de la lampe.

Les deux hommes attaquèrent, frappant avec fureur, chacun trop désireux de prendre la vie de l'autre pour se livrer à une escrime brillante. Chaque coup était porté avec une force redoutable et une volonté meurtrière. Ils se battaient en silence. Comme ils se déplaçaient et tournaient en croisant le fer, Conan vit, par dessus l'épaule d'Othbaal, que Farouz s'était adossé à la porte. De l'autre côté retentissaient des coups violents, de plus en plus forts, qui avaient déjà arraché le verrou. La femme avait disparu.

— Pourras-tu t'en sortir seul ? demanda Farouz. Si cette porte cède, ses esclaves vont se déverser dans cette pièce et nous submerger !

— Jusqu'ici tout va bien, grogna Conan, parant un coup de taille mortel.

— Fais vite alors ; je ne pourrai pas les contenir encore longtemps !

Conan attaqua avec une férocité nouvelle. À présent c'était au tour de l'Anaki de consacrer toute son attention à parer les assauts du Cimmérien : celui-ci frappait sur sa lame comme un forgeron cogne sur son enclume. L'énergie primitive et la fureur barbare de Conan se

déchaînaient. Othbaal pâlit sous sa peau basanée. Son souffle devint court et rauque tandis qu'il céda du terrain. Le sang ruisselait de blessures aux bras, aux cuisses et au cou. Conan saignait également, mais cela n'avait aucun effet sur la violence impétueuse de son attaque.

Othbaal se trouvait à proximité du mur tendu d'une tapisserie lorsqu'il fit brusquement un bond de côté comme Conan portait une botte. Déséquilibré et emporté par son élan, le Cimmérien bascula en avant et la pointe de son épée heurta la pierre sous la tapisserie. Au même instant, Othbaal frappait de toutes ses forces déclinantes, visant la tête de son adversaire.

L'épée de Conan, en bon acier stygien, au lieu de se briser comme l'aurait fait une lame de qualité inférieure, se courba, puis se redressa aussitôt. Le cimenterre s'abattit, traversant le casque de Conan jusqu'au cuir chevelu en dessous. Avant qu'Othbaal puisse recouvrer son équilibre, la lourde lame de Conan s'élança vers le haut, transperçant les mailles d'acier, traversant l'os de la hanche et grattant la colonne vertébrale.

L'Anaki chancela et tomba avec un cri étranglé, ses entrailles se déversant sur le sol. Ses doigts griffèrent convulsivement le duvet de l'épais tapis, puis devinrent inertes.

Conan, aveuglé par le sang et la sueur, continuait de plonger sa lame dans la forme affaissée à ses pieds, en une frénésie silencieuse, trop ivre de fureur pour se rendre compte que son adversaire était mort. Farouz lui cria :

— Arrête, Conan ! Ils ont cessé leur attaque pour aller chercher un bélier plus lourd. Nous devons profiter de ce répit !

— Comment ? demanda Conan, essuyant machinalement le sang de ses yeux.

Il était toujours étourdi, à la suite du coup qui avait fendu en deux son casque. Il arracha son casque bosselé et ruisselant de sang, il le lança dans un coin, découvrant ainsi ses cheveux noirs et épais. Un torrent écarlate coula sur son visage, l'aveuglant à nouveau. Il se baissa et déchira une bande de tissu dans la jupe d'Othbaal pour la nouer autour de sa tête.

— Cette porte ! cria Farouz en tendant le doigt. Rufia s'est enfuie par là, la chienne ! Si tu es prêt, partons, et vite !

Conan aperçut une petite porte dérobée sur l'un des côtés du divan. Normalement, elle était dissimulée par les tentures ; Rufia les avait dérangées dans sa fuite, ne refermant pas la porte après elle.

L'Hyrkanien sortit de sa ceinture la bague qu'il avait ôtée du doigt du spadassin noir, Keluka. Il traversa rapidement la pièce, laissa tomber l'anneau près du corps d'Othbaal, et continua de courir vers la porte dérobée. Conan le suivit ; il dut baisser la tête et se mettre de

côté pour franchir l'ouverture étroite.

Ils débouchèrent dans un autre couloir. Farouz précédait Conan, l'emmenant par un chemin détourné, tournant et sinuant à travers un véritable labyrinthe de passages. Très vite, Conan fut totalement désorienté. C'est ainsi qu'ils évitèrent les serviteurs d'Othbaal, accourus et massés dans le couloir, devant la porte principale donnant sur la chambre où ils avaient tué le général noir. À un moment, comme ils passaient rapidement devant une pièce, des cris de femmes en sortirent ; Farouz ne s'arrêta pas. Bientôt ils arrivaient devant le panneau secret, se glissaient par l'ouverture et tâtonnaient dans les ténèbres. Émergeant du tunnel, ils se retrouvèrent de nouveau au sein du bosquet silencieux.

Conan s'arrêta pour reprendre son souffle et arranger son pansement. Farouz demanda :

— Et ta blessure, frère ?

— À peine une égratignure. Pourquoi avoir laissé cette bague près du corps ?

— Pour tromper ceux qui voudront le venger. Tarim ! Prendre tous ces risques, et cette catin qui a pris la fuite !

Conan eut un rictus dans l'obscurité. De toute évidence Farouz n'avait rien d'un libérateur aux yeux de Rufia. La vision rapide qu'il en avait eue, une seconde avant de croiser le fer avec Othbaal, s'était gravée dans son esprit. Une telle femme, songea-t-il, lui conviendrait à merveille.

Au sein de la Cité Intérieure protégée par son mur épais, un formidable événement était en train de se passer. Sous l'ombre des balcons se glissait furtivement une silhouette voilée et encapuchonnée. Pour la première fois depuis trois ans, une femme s'avavançait dans les rues d'Asgalun !

Sachant le danger qu'elle courait, elle tremblait de peur et ce n'était pas uniquement à cause des ombres menaçantes tapies dans le renfoncement des portes. Les pavés faisaient souffrir ses pieds, car ses mules de velours étaient en lambeaux ; depuis trois ans, les savetiers d'Asgalun avaient reçu l'interdiction formelle de confectionner des chaussures de ville pour femmes. Le roi Akhîrom avait décrété que les femmes pelishtiennes, tels des reptiles, devaient être enfermées dans des cages.

Rufia, l'Ophirienne aux cheveux roux, la favorite d'Othbaal, avait détenu plus de pouvoir qu'aucune autre femme de Pelishtie, à l'exception de Zeriti, la maîtresse magicienne du roi. À présent, tandis qu'elle s'avavançait à la dérobee au cœur de la nuit, elle n'était plus qu'une proscrie et cette pensée la brûlait comme un tison chauffé à blanc. Tous ses efforts avaient été réduits à néant en une seconde...

par l'épée de l'un des ennemis d'Othbaal.

Rufia appartenait à cette race de femmes habituées à faire chanceler des trônes par leur beauté et leur esprit. Elle se souvenait à peine de son Ophir natal, ayant été enlevée très jeune par des négriers de Koth. Le personnage influent d'Argos qui l'avait achetée et élevée pour en faire sa servante était tombé au cours d'une bataille contre les Shémites. Rufia, adolescente gracile de quatorze ans, avait eu pour nouveau maître un prince de Stygie, un jeune homme efféminé et atteint de langueur, dont elle avait rapidement tiré les fils au bout de ses doigts délicats. Quelques années plus tard, il y avait eu ce raid d'une bande de flibustiers allant à l'aventure, venus des contrées presque mythiques qui s'étendent au-delà de la Mer Intérieure de Vilayet. Ils avaient surgi dans l'île des plaisirs du prince, située en amont du Styx, massacrant, incendiant et pillant. Au milieu des murs qui s'écroulaient et parmi les cris d'agonie, un gigantesque chef hyrkanien avait emmené dans ses bras une jeune fille à la chevelure rousse qui se débattait et hurlait.

Comme elle faisait partie de ces femmes habiles à gouverner le cœur des hommes, Rufia n'était pas morte et n'était pas devenue un jouet soumis aux caprices de son maître. Lorsque Mazdak avait mis son groupe au service d'Akhîrom d'Anakie – cela faisait partie du plan conçu par le roi, afin d'arracher la Pelishtie à son frère abhorré – Rufia avait suivi.

Elle n'aimait guère Mazdak. L'aventurier aux manières sarcastiques faisait montre d'une habileté glacée dans ses relations avec les femmes, entretenant un vaste harem et ne laissant personne le commander ou le persuader de faire quoi que ce soit. Ne pouvant supporter d'avoir des rivales, Rufia avait été ravie lorsque Mazdak l'avait perdue au jeu et qu'Othbaal était devenu son nouveau maître.

L'Anaki était davantage à son goût. Malgré un penchant certain pour la cruauté et la trahison, l'homme était fort, résolu et intelligent. Et surtout, il était facile de le manœuvrer. Il suffisait de stimuler ses ambitions ; Rufia fut ce stimulant. Elle avait entrepris de lui faire gravir les échelons brillants du pouvoir... et il venait d'être tué par deux assassins masqués, surgis de nulle part.

Plongée dans ces réflexions amères, elle releva la tête avec un sursaut : une silhouette de grande taille, enveloppée dans un manteau, venait de surgir de l'ombre d'un balcon suspendu et lui barrait la route. Seuls ses yeux brûlaient, fixés sur elle, presque lumineux dans la clarté stellaire. Elle eut un mouvement de recul, avec un cri étouffé.

— Une femme dans les rues d'Asgalun ! (La voix était caverneuse et spectrale.) N'est-ce pas contraire aux ordres du roi ?

— C'est par force que je me trouve dans la rue à cette heure, seigneur, répondit-elle. Mon maître a été tué et j'ai fui ses assassins.

L'étranger inclina sa tête dissimulée par un capuchon et resta aussi immobile qu'une statue. Rufia l'observait avec nervosité. Il émanait de cet homme quelque chose de sinistre et de mauvais augure. Il ressemblait moins à un inconnu méditant sur le récit d'une esclave rencontrée par hasard qu'à un sombre prophète devant décider du sort d'un peuple de pécheurs. Il redressa finalement la tête.

— Viens, dit-il. Je vais te trouver un toit.

Sans même prendre la peine de regarder si elle lui obéissait, il s'éloigna à grands pas, remontant la rue. Rufia courut après lui. Elle ne pouvait errer dans les rues toute la nuit ; le premier officier du roi venu lui trancherait la tête pour avoir violé l'édit d'Akhîrom. Cet inconnu la conduisait peut-être vers un esclavage encore plus abject, mais elle n'avait pas le choix.

Plusieurs fois elle tenta de lui parler ; son silence farouche l'obligea à se taire à son tour. Ses manières distantes et anormales l'effrayaient. À un moment, elle sursauta en voyant des formes se glisser furtivement à leur suite.

— Des hommes nous suivent ! s'exclama-t-elle.

— Ne fais pas attention à eux ! répondit l'homme de sa voix étrange.

Plus un mot ne fut prononcé jusqu'à ce qu'ils arrivent devant une petite porte voûtée, encastrée dans un mur imposant. L'étranger fit halte et appela d'une voix forte. On lui répondit de l'intérieur. La porte s'ouvrit, révélant un Noir qui tenait une torche. À sa lueur, la grande taille de l'inconnu vêtu de robes semblait exagérée, inhumaine.

— Mais ce... c'est l'une des portes du Grand Palais ! balbutia Rufia.

Pour toute réponse, l'homme repoussa en arrière son capuchon, révélant l'ovale pâle et allongé d'un visage où brûlaient des yeux étrangement lumineux.

Rufia poussa un cri et tomba à genoux.

— Roi Akhîrom !

— Oui, roi Ahkîrom, créature pécheresse et sans foi ! (La voix caverneuse sortait en roulant, avec les accents sonores d'une cloche.) Femme vaine et stupide qui as ignoré le commandement du grand roi, le roi des rois, le roi du monde, le monde des dieux ! Qui es sortie dans la rue, couverte de péchés, et qui as fait fi des injonctions de son bon roi ! Saisissez-vous d'elle !

Les ombres qui les suivaient accoururent, devenant une escouade de Noirs muets. Comme leurs doigts se refermaient sur son corps, Rufia s'évanouit.

L'Ophirienne reprit connaissance dans une chambre sans fenêtre dont les portes voûtées étaient fermées par des verrous en or. Elle jeta un regard éperdu autour d'elle, cherchant son ravisseur, et se blottit

craintivement en l'apercevant dressé au-dessus d'elle. Il passait sa main dans sa barbe en pointe grisonnante tandis que ses yeux terribles la fixaient et brûlaient son âme.

— Lion de Shem ! s'exclama-t-elle, en se mettant à genoux. Grâce !

Comme elle parlait, elle comprit la futilité de sa requête. Elle était prosternée devant l'homme dont le nom était une malédiction dans la bouche des Pelishtim ; celui qui, se réclamant d'une inspiration divine, avait ordonné que tous les chiens soient mis à mort, tous les plants de vigne arrachés, tous les raisins et le miel jetés dans la rivière ; qui avait interdit le vin, la bière et tous les jeux de hasard ; qui était persuadé que désobéir à ses ordres les plus insignifiants était le plus noir de tous les péchés. La nuit, il errait dans les rues, travesti, pour s'assurer que ses ordres étaient bien suivis. Rufia frissonna tandis que ses yeux au regard fixe étaient posés sur elle.

— Blasphématrice ! chuchota-t-il. Fille du mal ! O Pteor ! s'écria-t-il en levant les bras. Quel châtiment me conseilles-tu pour ce démon ? Quelles souffrances suffisamment horribles, quelle dégradation suffisamment abjecte pour que justice soit rendue ! Ô dieux, accordez-moi la sagesse !

Rufia se redressa soudain et désigna du doigt le visage d'Akhîrom.

— Pourquoi invoquer les dieux ? s'écria-t-elle d'une voix stridente. Appelle Akhîrom ! Tu es un dieu !

Il se pencha, chancela et poussa un cri inarticulé. Puis il se redressa et la regarda fixement. Le visage de Rufia était livide, ses yeux écarquillés. À sa faculté naturelle de feindre une émotion s'ajoutait la terreur engendrée par sa situation présente.

— Que vois-tu, femme ? demandait-il.

— Un dieu s'est révélé à moi ! Dans ton visage, aussi étincelant que le soleil ! Oh, je brûle, je meurs, consumée par le feu de ta gloire !

Elle cacha son visage dans ses mains et resta prostrée, parcourue de frissons. Akhîrom passa une main tremblante sur son front et son crâne chauve.

— Oui, chuchota-t-il, je suis un dieu ! Je l'avais deviné ; je l'avais rêvé. Je suis le seul à posséder la sagesse de l'infini. À présent une mortelle l'a perçu également. Je vois enfin la vérité... je ne suis plus le porte-parole et le serviteur des dieux, mais le dieu des dieux lui-même ! Akhîrom est le dieu de la Pelishtie ; de la terre. Le faux démon Pteor devra être jeté à bas de son piédestal et ses statues fondues à jamais...

Abaissant son regard vers Rufia, il lui ordonna :

— Relève-toi, femme, et contemple ton dieu !

Elle obéit, frémissant sous son terrible regard. Les yeux d'Akhîrom se voilèrent comme s'il la voyait avec netteté pour la première fois.

— Ton péché est pardonné, déclara-t-il d'une voix solennelle.

Comme tu as été la première à reconnaître ton dieu, tu seras désormais ma servante et m'honoreras avec magnificence et splendeur.

Elle se prosterna, embrassant le tapis à ses pieds. Il frappa dans ses mains. Un eunuque entra et s'inclina devant lui.

— Rends-toi aussitôt à la demeure d'Abdashtarth, le grand-prêtre de Pteor, dit-il, regardant au-dessus de la tête du serviteur. Dis-lui : « Ceci est la parole d'Akhîrom, qui est le seul vrai dieu des Pelishtim, et sera bientôt le dieu de tous les peuples de la terre. Que demain soit le commencement de toute chose. Les idoles de Pteor le faux dieu seront détruites et les statues du vrai dieu érigées à leur place. La religion véritable sera proclamée ; en son honneur, cent enfants parmi les plus illustres des Pelishtim seront sacrifiés... »

Devant le temple de Pteor se tenait Mattenbaal, le premier acolyte du grand-prêtre. Celui-ci, le vénérable Abdashtarth, les mains liées, était solidement maintenu par deux robustes soldats anakim. Sa longue barbe blanche remuait comme il récitait une prière. Derrière lui, d'autres soldats attisaient le feu à la base de la gigantesque idole de Pteor à tête de taureau, dont les attributs masculins étaient exagérés d'une façon obscène. À l'arrière-plan se dressait la grande ziggourat à sept étages d'Asgalun d'où les prêtres lisaient la volonté des dieux dans les étoiles.

Lorsque les flancs d'airain de l'idole rougirent en raison de la fournaise à l'intérieur, Mattenbaal s'avança et leva un rouleau de papyrus. Il lut :

— Parce que votre excellent roi, Akhîrom, appartient à la lignée de Yakin-Ya, lequel descendait des dieux lorsque ceux-ci habitaient cette terre, apprenez qu'en ce jour un dieu est parmi vous ! À présent je vous ordonne, loyaux Pelishtim, de vous prosterner, de reconnaître et d'adorer le plus grand de tous les dieux, le dieu des dieux, le créateur de l'univers, l'incarnation de la sagesse divine, le roi des dieux, qui est Akhîrom le fils d'Azumelek, roi de Pelishtie ! Et attendu qu'Abdashtarth, prêtre pervers et habité par le mal, dans la dureté de son cœur, a rejeté cette révélation et a refusé de s'incliner devant son vrai dieu, il sera jeté dans le feu de l'idole du faux dieu Pteor !

Un soldat ouvrit rapidement une porte d'airain dans le ventre de la statue. Abdashtarth s'écria :

— Il ment ! Ce roi n'est pas un dieu, mais un mortel et un dément ! Tuez ceux qui blasphèment le vrai dieu des Pelishtim, le grand Pteor, avant que le Tout-Puissant ne tourne le dos à son peuple...

À ce moment, quatre Anakim se saisirent d'Abdashtarth comme s'il avait été une bûche et le lancèrent, les pieds en premier, par l'ouverture. Son hurlement fut brutalement interrompu par la porte

qui se refermait en claquant. En temps de crise, ces mêmes soldats avaient jeté dans le brasier ardent des centaines d'enfants, sous la conduite du même Abdashtarth. De la fumée s'échappa par les orifices pratiqués dans les oreilles de la statue ; une expression de satisfaction apparut sur le visage de Mattenbaal.

Un grand frisson parcourut la foule. Puis un hurlement frénétique brisa le silence. Une silhouette hirsute se précipita en avant ; c'était un berger à demi nu. Tout en criant « Blasphémateur ! » il lança une pierre. Le projectile atteignit le nouveau grand-prêtre à la bouche, lui cassant toutes les dents. Mattenbaal chancela, du sang ruisselant sur sa barbe. Avec un rugissement, la foule s'élança vers lui. Les impôts écrasants, la faim, la tyrannie, les rapines et les massacres... les Pelishtim avaient enduré tout cela de leur roi fou... mais ces menées exercées à l'encontre de leur religion étaient plus qu'ils n'en pouvaient supporter. Les commerçants posés devinrent des bêtes enragées ; les mendiants serviles se changèrent en des démons aux yeux brûlants.

Des pierres s'abattirent en une grêle meurtrière et le grondement de la populace s'enfla. Des mains se tendaient vers Mattenbaal stupéfait, pour l'attraper par ses vêtements, lorsque les Anakim en cuirasses se mirent tout autour de lui, repoussant et frappant la foule avec leurs arcs et leurs hampes de lance. Puis ils emmenèrent le prêtre en toute hâte.

Dans un cliquetis d'armes et de chaînes de brides, une compagnie de cavaliers kushites, resplendissants avec leurs coiffes de plumes d'autruche, leurs crinières de lion et leurs corselets aux écailles d'argent, surgit au galop de l'une des rues conduisant à la grande place de Pteor. Leurs dents blanches étincelaient dans leurs visages sombres. Les pierres lancées par la foule rebondissaient sur leurs boucliers en peau de rhinocéros. Ils chargèrent la populace déchaînée, frappant avec leurs lames incurvées, pointant leurs longues lances et transperçant les corps des Asgalunim. Des hommes tombèrent en hurlant et furent piétinés par les chevaux. Les émeutiers cédèrent, se dispersant et fuyant en une course éperdue vers les boutiques et les ruelles, désertant la place jonchée de corps agités de convulsions.

Les cavaliers noirs sautèrent à bas de leurs montures et commencèrent à enfoncer les portes des échoppes et des habitations, chargeant leurs bras de butin. Des cris de femmes retentissaient à l'intérieur des maisons. Une fenêtre treillissée vola en éclats ; un corps vêtu de blanc tomba et heurta les pavés de la rue, dans un bruit d'os brisés. Un autre cavalier, en riant, transperça de sa lance le corps gisant à terre.

Le gigantesque Imbalayo, revêtu de soie flamboyante et d'acier poli, rejoignit ses hommes, rugissant et les frappant de sa lourde canne plombée pour qu'ils reforment leurs rangs. Ils remontèrent en selle et

se disposèrent en ligne derrière lui. Au petit galop ils partirent vers le bas de la rue ; des têtes humaines ensanglantées se balançaient au bout de leurs lances, comme une leçon pour les Asgalunim blottis dans leurs abris, fous de rage et haletants de haine.

L'eunuque hors d'haleine qui apporta au roi Akhîrom la nouvelle de l'émeute fut bientôt remplacé par un autre. Celui-ci se prosterna et s'écria :

— Ô divin roi, le général Othbaal est mort ! Ses serviteurs l'ont trouvé dans son palais, assassiné ; près de lui il y avait la bague de Keluka le Spadassin. C'est pourquoi les Anakim crient avec colère qu'il a été tué sur l'ordre du général Imbalayo. Ils parcourent le quartier des Kushites, cherchant Keluka, et se jettent sur tous ceux qu'ils rencontrent !

Rufia, qui écoutait derrière un rideau, retint un cri. Le regard lointain d'Akhîrom n'en fut pas modifié pour autant. Se drapant dans sa grandeur immortelle, il répliqua :

— Que les Hyrkaniens les séparent. Comment ? Des querelles vulgaires viendraient contrarier la destinée d'un dieu ? Othbaal est mort, mais Akhîrom vit pour toujours. Un autre homme conduira mes Anakim. Que les Kushites matent cette populace jusqu'à ce qu'ils comprennent le péché de leur athéisme. Mon destin est de me révéler au monde dans le feu et le sang, jusqu'à ce que toutes les tribus de la terre s'inclinent devant moi et me reconnaissent ! Tu peux te retirer.

La nuit tombait sur la cité en ébullition lorsque Conan, sa blessure à la tête cicatrisée, s'avança dans les rues avoisinant le quartier kushite. Dans cette partie de la ville, où l'on voyait surtout des soldats, des lumières brillaient et des échoppes étaient ouvertes, selon un accord tacite. Toute la journée, la révolte avait grondé dans les rues. La foule en colère ressemblait à un serpent aux mille têtes ; était-elle écrasée ici ? Elle réapparaissait là-bas ! Les sabots des chevaux des Kushites avaient retenti d'un bout à l'autre de la ville, traversant des flots de sang.

À présent, seuls des hommes en armes parcouraient les rues. Les grandes portes en bois bardées de fer des différents quartiers étaient verrouillées comme en temps de guerre civile. Franchissant la voûte de la grande porte de Simura, des détachements de cavaliers noirs passaient au petit galop. La lueur des torches teintait de rouge leurs cimenterres nus ; leurs manteaux de soie flottaient au vent et leurs bras noirs brillaient comme de l'ébène polie.

Conan entra dans une gargote où des soldats attablés se gorgeaient de nourriture et buvaient à grands traits le vin interdit par décret royal. Au lieu de prendre le premier siège non occupé, il resta là, tendant le cou, balayant la salle du regard. Ses yeux se dirigèrent

finallement vers un recoin, à l'autre bout de la pièce, où un homme, simplement vêtu, sa *kaffia* soigneusement abaissée sur son visage, était assis, jambes croisées, à même le sol, dans une alcôve parcimonieusement éclairée. Une table basse chargée de mets divers était placée devant l'homme.

Conan s'avança à grands pas, contournant les autres tables. Du pied il poussa un coussin vers l'alcôve, en face de l'homme assis, où il prit place.

— Salut, Farouz ! gronda-t-il. Ou bien dois-je dire général Mazdak ?

L'Hyrkanien sursauta.

— Comment ?

Conan eut un rictus de loup.

— J'ai compris qui tu étais en réalité lorsque nous sommes entrés dans la maison d'Othbaal. Personne sinon le maître des lieux ne pouvait connaître aussi bien leur secret, et cette demeure avait appartenu autrefois à Mazdak l'Hyrkanien.

— Pas si fort, ami ! Comment as-tu fait pour me reconnaître alors que je passe inaperçu de mes propres hommes, avec cette coiffe zuagir ?

— Je me suis servi de mes yeux. Bon, après cette première aventure qui s'est si bien terminée pour nous, que faisons-nous maintenant ?

— Je l'ignore. Je devrais être à même d'employer un homme ayant ta force et ton audace. Mais tu sais comment il en va avec les frères-chiens !

— Oui, grogna Conan. Je comptais me faire engager comme mercenaire ; hélas, vos trois armées rivales se haïssent tellement et luttent si férocement pour s'emparer du pouvoir qu'aucune n'a voulu de moi. Chacune a cru que j'espionnais pour le compte de l'une des deux autres.

Il observa un temps d'arrêt pour commander une pièce de bœuf.

— Tu es sans cesse en mouvement, hein ? fit observer Mazdak. Alors tu vas retourner en Akkharie ?

Conan cracha.

— Non. C'est vraiment trop petit, même pour ces minuscules Etats shémites en forme de chiures de mouches, et sans grande richesse. En outre, son peuple est incroyablement susceptible pour tout ce qui touche à son orgueil racial et national – comme vous l'êtes tous ici ! –, aussi je ne puis espérer m'élever très haut. Peut-être réussirai-je mieux sous les ordres de l'un de ces souverains hyboriens au Nord, si je parviens à en trouver un qui choisisse ses soldats uniquement en fonction de leurs aptitudes à se battre ! Dis-moi, Mazdak, pourquoi ne pas t'emparer des rênes du pouvoir pour toi-même ? À présent

qu'Othbaal est mort, il te suffirait de trouver un vague prétexte pour plonger ta lame dans les tripes d'Imbalayo, et...

— *Tarim* ! Je suis aussi ambitieux que le premier venu, mais pas téméraire à ce point ! Sache qu'Imbalayo, jouissant de l'entière confiance de notre monarque fou, demeure au Grand Palais, entouré de ses spadassins noirs. Certes, quelqu'un pourrait profiter de l'une de ses apparitions publiques pour se jeter sur lui et le poignarder... si cela ne fait rien à ce quelqu'un d'être mis en pièces, un instant plus tard ! Dans ce cas, à quoi cela servirait-il ?

— Nous devrions être capables d'imaginer un moyen, réfléchit Conan, ses yeux s'étrécissant.

— *Nous* ? Ah, je suppose que tu espères une récompense pour ta participation ?

— Bien sûr. Me prendrais-tu pour un imbécile, par hasard ?

— Tu n'es pas plus stupide qu'un autre. Pour le moment, cette entreprise ne me semble guère réalisable, mais je garde tes paroles à l'esprit. Et ne crains rien : tu seras amplement récompensé. Porte-toi bien, ami ; je dois retourner aux tâches de ma charge.

La pièce de bœuf de Conan arriva comme Mazdak s'en allait. Conan planta ses dents dans la viande avec un plaisir encore plus grand qu'à l'ordinaire ; l'accomplissement de sa vengeance avait libéré son esprit. Tandis qu'il dévorait une quantité de nourriture qui aurait satisfait l'appétit d'un lion, il prêta l'oreille aux conversations autour de lui.

— Où sont les Anakim ? demandait un Hyrkanien, tout en fourrant dans sa bouche des gâteaux aux amandes.

— Ils boudent dans leur quartier, répondit un autre. Ils affirment que les Kushites ont assassiné Othbaal et que la bague de Keluka en est la preuve. Celui-ci a disparu ; Imbalayo jure qu'il ignore tout de cette affaire. Pourtant, il y a la bague. Une douzaine d'hommes avaient déjà été tués dans des échauffourées lorsque le roi nous a donné l'ordre de les séparer. Par Asura, quelle journée !

— La folie d'Akhîrom en est la cause, déclara un troisième soldat en baissant la voix. Combien de temps s'écoulera-t-il avant que ce fou furieux nous mène tous à notre perte, à la suite de l'une de ses bouffonneries ?

— Prends garde, lui conseilla son compagnon. Nos épées lui appartiennent aussi longtemps que Mazdak l'ordonne. Néanmoins, si une révolte éclate à nouveau, les Anakim préféreront sans doute se battre contre les Kushites plutôt qu'avec eux. On dit qu'Akhîrom a installé dans son harem la concubine d'Othbaal, Rufia, ce qui augmente la colère des Anakim, car ils soupçonnent qu'Othbaal a été assassiné sur l'ordre du roi, ou du moins avec son consentement. Pourtant, leur colère n'est rien, à côté de celle de Zeriti, que le roi a

écartée. La fureur de la magicienne, dit-on, fait ressembler les tempêtes de sable du désert à une douce brise printanière.

Les yeux bleus et froids de Conan flamboyèrent comme il digérait ces nouvelles. Le souvenir de la fille aux cheveux roux s'était gravé dans son esprit au cours de ces derniers jours. L'idée de l'enlever sous le nez même du roi fou et de la garder loin des regards de son ancien maître, Mazdak, donnait du piment à sa vie. Et s'il était contraint de quitter Asgalun, elle serait d'une compagnie fort agréable durant le long voyage jusqu'à Koth. À Asgalun, une seule personne était à même de favoriser son entreprise : Zeriti la Stygienne... s'il avait vu juste, elle ne serait que trop heureuse de l'aider.

Il quitta la taverne et se dirigea vers le mur entourant la Cité Intérieure. Il savait que la maison de Zeriti se trouvait dans cette partie d'Asgalun. Pour y accéder, il devait franchir la grande muraille ; la seule façon qu'il connaissait de le faire sans être découvert était d'emprunter le tunnel que Mazdak lui avait montré.

En conséquence, il se rendit au canal et s'approcha du bosquet de palmiers, près de la berge. Tâtonnant dans l'obscurité parmi les ruines de marbre, il trouva et souleva la dalle. Une nouvelle fois, il s'avança à travers les ténèbres, suivit le souterrain aux dalles humides, trébucha contre l'autre escalier et le gravit. Il trouva le loquet et sortit dans le couloir, à présent obscur. La maison était silencieuse ; pourtant le reflet de lumières provenant d'autres pièces prouvait qu'elle était toujours habitée, sans doute par les serviteurs et les domestiques du général assassiné.

Ne sachant pas dans quelle direction se trouvait la porte lui permettant de sortir de cette maison, il prit un couloir au hasard et franchit une arcade fermée par un rideau... pour se retrouver face à six esclaves noirs qui se dressèrent d'un bond, les yeux brillants. Avant qu'il puisse battre en retraite, il entendit dans son dos un cri et le bruit de pas précipités. Maudissant sa malchance, il s'élança vers les Noirs. Un tourbillon d'acier et il les avait dépassés... laissant derrière lui une forme se tordant sur le sol. Il s'engouffra rapidement par une porte, à l'autre extrémité de la pièce. Des lames courbes cherchèrent son dos comme il la claquait violemment après lui. L'acier tinta sur le bois et des pointes étincelantes transpercèrent le panneau. Il poussa le verrou et pivota sur ses talons, regardant autour de lui et cherchant une issue. Son regard rencontra une fenêtre aux barreaux d'or.

Prenant son élan, il courut et bondit vers la fenêtre. Les barreaux peu solides cédèrent sous son poids, se détachant et emmenant avec eux la moitié de la maçonnerie. Il franchit l'ouverture à la vitesse d'un éclair comme la porte enfoncée s'ouvrait violemment vers l'intérieur. Des silhouettes se répandirent dans la pièce en hurlant.

Dans le Grand Palais de l'Est, où esclaves grâciles et eunuques se déplaçaient sans bruit, pieds nus, aucun écho ne se répercutait, pour témoigner de l'enfer qui se déchaînait à l'extérieur des murs. Dans une chambre spacieuse dont le dôme était en ivoire incrusté d'or, le roi Akhîrom, vêtu d'une robe de soie blanche le faisant paraître encore plus spectral, était assis, les jambes croisées, sur un divan d'ivoire orné de gemmes, et regardait fixement Rufia agenouillée devant lui.

Rufia portait une robe de soie écarlate et une ceinture en satin cousu de perles. Pourtant, au milieu de toute cette splendeur, les yeux de l'Ophirienne étaient voilés. Elle avait été l'instigatrice de la dernière folie d'Akhîrom, mais elle ne l'avait pas soumis. À présent, il semblait retiré en lui-même et l'expression de ses yeux froids la fit frémir. Soudain il prit la parole :

— Il ne sied pas à un dieu de faire l'amour avec des mortelles. (Rufia sursauta, ouvrit la bouche, puis eut peur de répondre.) L'amour est une faiblesse humaine, poursuivit-il. Je désire m'en défaire. Les dieux sont au-delà de l'amour. Une grande faiblesse m'accable lorsque je suis dans tes bras.

— Que veux-tu dire, seigneur ? osa-t-elle demander.

— Même les dieux doivent se sacrifier ; c'est pourquoi je renonce à toi, de peur que ma divinité ne s'affaiblisse. (Il frappa dans ses mains et un eunuque entra, se déplaçant à quatre pattes.) Fais entrer le général Imbalayo, ordonna Akhîrom.

L'eunuque toucha le sol de sa tête et sortit à reculons, toujours en rampant. Ces usages étaient en vigueur depuis peu à la cour.

— Non ! (Rufia se redressa vivement.) Tu ne peux me donner à cette brute...

Elle tomba à genoux, saisissant la robe du roi qu'il arracha aussitôt de ses mains.

— Femme ! tonna-t-il. Es-tu folle ? Oserais-tu assaillir un dieu ?

Imbalayo entra, d'un air incertain. Guerrier venu de la contrée barbare de Darfar, il s'était élevé jusqu'à son rang actuel grâce à une lutte farouche et des intrigues perfides. Pourtant, si rusé, assuré et intrépide que fût le Noir, il ne pouvait jamais être certain, d'un instant à l'autre, des intentions de son souverain fou.

Le roi désigna la femme prostrée à ses pieds.

— Prends-la !

Imbalayo eut un rictus et saisit Rufia. Celle-ci hurla et se débattit dans son étreinte. Elle tendit les bras vers Akhîrom comme Imbalayo l'emportait hors de la pièce. Le roi ne lui répondit pas, restant assis, les mains jointes et le regard absent.

Quelqu'un d'autre entendit les cris de Rufia. Blottie dans une alcôve, une jeune fille au corps svelte et à la peau brune observa le Kushite grimaçant qui emmenait sa captive dans le couloir. À peine

avait-il disparu qu'elle s'enfuyait dans l'autre direction.

Imbalayo, le favori du roi, était le seul des généraux à demeurer au Grand Palais. Celui-ci était en fait un ensemble de bâtiments réunis en une seule et immense structure, abritant les trois mille serviteurs d'Akhîrom. Suivant des couloirs sinueux, traversant des cours pavées de mosaïques, il arriva enfin devant ses appartements, situés dans l'aile sud. Alors qu'il se dirigeait vers la porte en teck, recouverte d'arabesques en cuivre, une forme souple lui barra soudain la route.

— Zeriti !

Imbalayo recula avec crainte. Les mains de la femme au corps splendide et à la peau brune se serraient et se desserraient sous l'effet d'une passion non contrôlée.

— Une servante m'a appris la nouvelle. Ainsi Akhîrom a répudié cette catin aux cheveux roux, dit la Stygienne. Vends-la-moi ! J'ai une dette envers elle et je désire m'en acquitter.

— Pourquoi le ferais-je ? rétorqua le Kushite, avec un geste d'impatience. Le roi me l'a donnée. Ecarte-toi, je ne voudrais pas te faire de mal !

— As-tu entendu ce que les Anakim crient dans les rues ?

— En quoi cela me regarde-t-il ?

— Ils hurlent et réclament la tête d'Imbalayo, à cause du meurtre d'Othbaal. Et si je leur disais que leurs soupçons sont fondés ?

— Je n'ai rien à voir avec ça ! s'écria-t-il.

— Je puis trouver des hommes qui jureront t'avoir vu aider Keluka à l'assassiner.

— Je te tuerai pour cela, sorcière !

Elle éclata de rire.

— Tu n'oserais pas ! À présent acceptes-tu de me vendre cette gueuse aux cheveux roux, ou préfères-tu affronter les Anakim ?

Imbalayo laissa Rufia glisser à terre.

— Prends-la et déguerpis ! gronda-t-il.

— Voici ton salaire ! riposta-t-elle, en lui lançant au visage une poignée de pièces. Les yeux d'Imbalayo flamboyèrent : ses mains s'ouvrirent et se refermèrent, en une envie de meurtre réfrénée.

L'ignorant, Zeriti se pencha vers Rufia blottie à terre. Encore sous le choc, celle-ci réalisait avec désespoir que les ruses employées par elle pour gouverner le cœur des hommes n'auraient aucun effet sur ce nouveau maître. Les doigts de Zeriti saisirent les mèches rousses de l'Ophirienne ; elle rejeta brutalement sa tête en arrière pour darder un regard farouche vers l'esclave prostrée. Puis elle frappa dans ses mains et quatre eunuques firent leur apparition.

— Emmenez-la dans mes appartements, ordonna Zeriti, et ils emportèrent l'infortunée Rufia.

Zeriti les suivit, sifflant doucement entre ses dents.

Lorsque Conan s'était élancé par l'embrasure de la fenêtre, il n'avait aucune idée de ce qu'il trouverait au dehors, au sein des ténèbres. Des arbustes freinèrent sa chute brutale. Se redressant vivement, il vit que ses poursuivants accouraient vers la fenêtre qu'il venait de fracasser. Il se trouvait dans un jardin, un vaste endroit empli d'ombres, aux fleurs et aux arbres fantomatiques. Il atteignit sans encombre le mur, tandis que les autres avançaient à tâtons parmi les arbres. Il bondit, saisit d'une main le faîte du mur, se hissa, opéra un rétablissement et sauta de l'autre côté.

Il s'arrêta pour s'orienter. Il n'était jamais entré dans la Cité Intérieure, mais il avait entendu des gens la décrire, suffisamment pour en faire un plan qu'il avait soigneusement gardé en mémoire. Il se trouvait dans le quartier des personnages officiels. Devant lui, au-dessus des toits en terrasses, se dressait un bâtiment : ce devait être le Palais de l'Ouest ; une grande maison de plaisir donnant sur le célèbre jardin d'Abibaal. S'étant ainsi repéré, il avança rapidement dans la rue où il avait sauté depuis le faîte du mur et arriva, quelques instants plus tard, dans la large avenue traversant la Cité Intérieure du nord au sud.

Malgré l'heure tardive, il y avait beaucoup de mouvement dans les rues. Des Hyrkaniens en armes passèrent près de lui, marchant au pas. Sur la grande place séparant les deux palais, Conan entendit le tintement de rênes et les hennissements de chevaux rétifs, aperçut un escadron de cavaliers kushites, attendant à la lueur des torches. Il y avait une raison à leur vigilance. Au loin on entendait le battement morose de tam-tams, provenant des différents quartiers d'Asgalun. Le vent apportait des bribes de chants sauvages et l'écho assourdi de hurlements vibrant de haine.

En raison de son allure et de son équipement militaire, Conan passa sans être remarqué parmi les silhouettes revêtues de cuirasses. Lorsqu'il tira sur la manche d'un Hyrkanien pour demander où se trouvait la maison de Zeriti, l'homme lui indiqua avec empressement le chemin à suivre. Conan, comme tout un chacun à Asgalun, savait que, bien que la Stygienne regardât Akhîrom comme sa propriété personnelle, par contre elle ne se considérait nullement comme la possession exclusive de celui-ci. Il y avait des capitaines mercenaires aussi familiers de ses appartements que l'était le roi de Pelishtie.

La maison de Zeriti était contiguë à l'une des cours du Palais de l'Est, laquelle donnait sur ses jardins ; ainsi Zeriti, du temps de sa faveur, pouvait-elle se rendre de sa maison au palais sans contrevenir aux ordres du roi concernant la réclusion des femmes. Fille d'un chef à l'orgueil indompté, elle avait été la maîtresse d'Akhîrom... pas son esclave...

Conan ne pensait pas que se faire admettre chez elle représenterait

une grande difficulté. Zeriti tirait les ficelles cachées de l'intrigue et de la politique ; des hommes de toutes les races et de toutes les conditions étaient introduits dans sa salle d'audience où des danseuses et les fumées du lotus noir offraient des divertissements variés. Cette nuit-là, il n'y avait ni danseuses ni invités ; un Zuagir à l'air mauvais ouvrit la porte voûtée, éclairée par une torchère, et fit entrer Conan sans poser de questions. Il guida le Cimmérien à travers une petite cour, en haut d'un escalier extérieur, le long d'un couloir, avant de pénétrer dans une pièce spacieuse, bordée d'arcades richement décorées et fermées par des rideaux de velours incarnat.

La pièce à l'éclairage tamisé était déserte ; pourtant, d'une autre partie de la maison, retentit un cri de douleur, poussé par une femme. Lui succéda un éclat de rire argentin, incroyablement vindicatif et méchant.

Conan redressa la tête, pour découvrir d'où venaient les bruits. Puis il entreprit d'examiner les tentures garnissant les arcades pour voir lesquelles dissimulaient des portes.

Ayant terminé sa tâche, Zeriti se redressa et laissa tomber le lourd fouet. La forme nue attachée sur le divan était couverte de zébrures rouges, du cou jusqu'aux chevilles. Pourtant, ceci n'était qu'un prélude à un sort encore plus horrible.

La magicienne sortit d'un cabinet un morceau de charbon de bois et s'en servit pour tracer sur le sol un dessin complexe, ajoutant des mots en une langue inconnue : il s'agissait des mystérieux hiéroglyphes du peuple-serpent qui régna sur la Stygie avant le cataclysme. Elle plaça une petite lampe en or dans chacun des cinq angles du pentacle et lança sur leurs flammes une pincée du pollen du lotus pourpre poussant dans les marais de la Stygie du Sud. Une odeur étrange, douceâtre jusqu'à l'écoeurement, se répandit dans la pièce. Elle entonna alors une incantation, en une langue qui était déjà archaïque avant même que se dressent les tours pourpres de la sinistre Python, dans l'empire oublié d'Acheron, plus de trois mille ans auparavant.

Lentement quelque chose de sombre prit forme. Pour Rufia, à demi morte de douleur et d'effroi, cela ressemblait à une colonne de fumée. Tout en haut de la masse amorphe apparut une paire de points brillants qui pouvaient être des yeux. Rufia sentit un grand froid l'envahir, comme si la chose, par sa simple présence, lui prenait toute la chaleur de son corps. Le nuage donnait l'impression d'être noir, mais sans grande densité. Rufia voyait le mur derrière lui, à travers la masse informe : celle-ci, peu à peu, s'épaississait.

Zeriti se pencha et souffla les lampes... une, deux, trois, quatre. La pièce, seulement éclairée par la dernière lampe, était à présent

plongée dans la pénombre. La colonne de fumée était presque indistincte, à l'exception des yeux étincelants.

Un bruit fit se retourner Zeriti : un rugissement lointain, assourdi, affaibli par la distance, bien que son volume fût énorme. C'était le hurlement bestial poussé par un grand nombre d'hommes.

Zeriti reprit son incantation ; une nouvelle interruption se produisit : des paroles au ton emporté et la voix du Zuagir, un cri, l'impact sourd d'un coup violemment assené et la chute d'un corps. Imbalayo surgit dans la pièce, silhouette à l'air hagard ; ses prunelles et ses dents luisaient à la lumière de l'unique lampe. Du sang dégouttait de son cimenterre.

— Chien ! s'exclama la Stygienne, se redressant vivement, tel un serpent lové sur lui-même. Que viens-tu chercher ici ?

— La femme que tu m'as enlevée ! rugit Imbalayo. La ville s'est soulevée ; dans les rues c'est l'enfer ! Donne-moi cette femme avant que je te tue !

Zeriti lança un regard vers sa rivale et tira de sa ceinture une dague ornée de gemmes en criant :

— Hotep ! Khafra ! À l'aide !

En grondant, le général noir s'élança. La vitesse souple de la Stygienne ne lui servit à rien ; la large lame plongea dans son corps, le transperça et ressortit d'un bon pied entre ses omoplates. Avec un cri étranglé, elle chancela ; le Kushite dégagea son cimenterre d'une torsion brutale comme elle tombait. À cet instant, Conan apparut dans l'embrasure de la porte, épée à la main.

Prenant de toute évidence le Cimmérien pour l'un des serviteurs de la magicienne, le Kushite traversa la pièce d'un bond ; son sabre siffla en un terrible arc de cercle. Conan se rejeta en arrière ; la lame manqua sa gorge d'une épaisseur de doigt et fit une entaille dans le montant de la porte. Tout en sautant, Conan riposta et porta un coup de revers. Il semblait incroyable que le géant noir puisse recouvrer son équilibre, emporté par son élan, à temps pour parer ; néanmoins, Imbalayo réussit à tordre de côté son corps, son bras et sa lame tout à la fois, arrêtant un coup dont le seul impact aurait eu raison d'un homme moins robuste.

Ils se déplaçaient d'avant en arrière ; leurs épées s'entrechoquaient violemment. Un éclair de reconnaissance jaillit dans les yeux d'Imbalayo, déformant ses traits. Il recula en criant :

— Amra !

Conan comprit qu'il devait tuer cet homme. Il ne se souvenait pas l'avoir jamais vu auparavant ; pourtant le Kushite avait reconnu en lui le chef d'un équipage de corsaires noirs ; celui-ci, sous le nom d'Amra le Lion, avait pillé et dévasté les côtes de Kush, de Stygie et de Shem. Si Imbalayo révélait aux Pelishtim l'identité de Conan, les Shémites,

pour se venger, le mettraient en pièces, de leurs mains nues au besoin ! Même si les Shémites se battaient cruellement entre eux, ils s'uniraient pour détruire le barbare aux mains rouges qui avait infesté leur littoral.

Conan porta une botte, contraignant Imbalayo à faire un pas en arrière, feinta et frappa, visant la tête du Kushite. La violence du coup rabattit le cimeterre du Noir et la lame heurta violemment le casque de bronze... l'épée de Conan, dont les entailles profondes indiquaient l'usage fréquent, se brisa net.

Durant l'espace de deux battements de cœur, les deux guerriers barbares se firent face. Les yeux injectés de sang d'Imbalayo cherchèrent un point vulnérable dans la cuirasse de Conan ; ses muscles se bandèrent pour un dernier assaut à l'issue fatale.

Conan lança la poignée de son épée à la tête d'Imbalayo. Comme le Kushite se baissait pour éviter le projectile, Conan enroula sa cape autour de son avant-bras gauche et dégaina son poignard de la main droite. Il ne se faisait aucune illusion : dans un tel combat, de style zingaran, il n'avait aucune chance contre Imbalayo. Le Kushite s'approchait lentement, sur la pointe des pieds, d'une allure féline. Ce n'était pas une montagne de muscles se déplaçant lourdement comme Keluka, mais une superbe machine de guerre, à la coordination parfaite, vive comme l'éclair, presque aussi rapide que Conan lui-même. Le cimeterre monta dans l'air...

Une masse informe, quelque chose d'ombreux jusqu'ici blotti dans la pénombre et passé inaperçu, se jeta en avant et s'accrocha au dos d'Imbalayo. Le Kushite poussa un hurlement, comme un homme brûlé vif. Il se débattit, donna des coups de pied, rua, s'agita en tous sens, essaya de se dégager en frappant avec son cimeterre. Rien n'y fit ; les yeux lumineux brillaient par-dessus son épaule. La substance fuligineuse et vaporeuse s'enroula autour de lui, l'enveloppant complètement et l'attirant lentement en arrière.

Conan chancela à cette vue et ses peurs de barbare devant le surnaturel remontèrent dans sa gorge, comme un bloc solide, le faisant suffoquer.

Les cris d'Imbalayo cessèrent. Le corps du Noir glissa lentement vers le sol dans un bruit mou et spongieux. La chose ténébreuse avait disparu.

Conan s'avança prudemment. Le corps d'Imbalayo était atrocement pâle, curieusement affaissé, comme si le démon avait emporté tous les os et le sang, ne laissant qu'un sac de peau à la forme humaine, contenant encore quelques organes. Le Cimmérien frissonna.

Un sanglot provenant du divan attira son attention. En deux enjambées il arriva près de Rufia et trancha ses liens. Elle se redressa, pleurant en silence. À cet instant, une voix lança :

— Imbalayo ! Par tous les démons, où es-tu ? Il est temps de se mettre en selle et de partir ! Je t'ai vu entrer !

Une forme revêtue d'une cuirasse et d'un heaume fit irruption dans la pièce. Mazdak eut un mouvement de recul à la vue des corps et s'écria :

— Maudit sauvage, pourquoi fallait-il que tu tues Imbalayo à cette heure ? La ville s'est soulevée. Les Anakim se battent contre les Kushites, qui ont déjà fort à faire. Je pars avec mes hommes pour aider les Kushites. Quant à toi... je te dois la vie, mais il y a une limite à tout ! Quitte cette ville et que je ne te revoie jamais plus !

Conan grimaça.

— Ce n'est pas moi qui l'ai tué. L'un des démons de Zeriti s'est chargé de cette besogne, après qu'il a transpercé de sa lame la magicienne. Regarde donc son corps si tu ne me crois pas. (Comme Mazdak se penchait pour examiner de plus près le cadavre, Conan ajouta :) Eh bien, pas de mots gentils pour ta vieille amie Rufia ?

Celle-ci s'était abritée derrière le Cimmérien. Mazdak tira sur sa moustache.

— Parfait. Je vais la reconduire chez moi ; nous avons... (Le grondement lointain de la foule grandit.) Non, fit Mazdak soudain embarrassé. Je dois écraser cette révolte au plus vite. Pourtant je ne puis la laisser errer dans les rues, complètement nue !

Conan rétorqua :

— Pourquoi ne pas forcer ton destin en t'alliant avec les Anakim ? Ils seront aussi ravis d'être débarrassés de ce roi fou que le seront les Asgalunim ! Imbalayo et Othbaal sont morts ; tu es le seul général encore en vie dans cette ville. Deviens le chef de la révolte, dépose ce dément d'Akhîrom et mets à sa place quelque cousin ou neveu débile. Ainsi tu seras le véritable maître de la Pelishtie !

Mazdak l'écoutait, comme un homme en transe. Il éclata soudain d'un rire tonitruant.

— Accepté ! s'écria-t-il. À cheval ! Escorte Rufia jusqu'à ma maison et jette-toi ensuite dans la bataille, aux côtés des Hyrkanien. Demain je régnerai sur la Pelishtie ; tu pourras me demander tout ce que tu voudras. Porte-toi bien en attendant !

L'Hyrkanien sortit dans un grand mouvement de cape. Conan se tourna vers Rufia.

— Trouve-toi des vêtements, jeune fille.

— Qui es-tu ? J'ai entendu Imbalayo t'appeler Amra...

— Ne prononce pas ce nom à Shem ! Je suis Conan le Cimmérien.

— Conan ? J'ai entendu parler de toi lorsque j'étais intime avec le roi. Ne me conduis pas à la maison de Mazdak !

— Pourquoi pas ? Il sera le véritable chef de la Pelishtie.

— Je ne connais que trop ce serpent au sang froid. Emmène-moi

plutôt avec toi ! Prenons l'or qui se trouve dans cette demeure et fuyons la ville. Avec toute cette effervescence, personne ne nous arrêtera.

Conan eut un rictus.

— Tu me tentes, Rufia. Néanmoins, en restant au côté de Mazdak en cet instant, cela me rapportera énormément. De plus, je lui ai dit que je prendrais soin de toi et j'aime tenir mes promesses. Allons, mets des vêtements ou je t'emmène comme tu es.

— Entendu, répondit Rufia d'un ton consentant, puis elle se figea sur place.

Le corps gisant à terre de Zeriti venait d'émettre un gargouillement. Tandis que ses cheveux se dressaient sur sa tête, le Cimmérien horrifié vit la magicienne remuer et s'asseoir lentement, malgré une blessure que tout guerrier aurait jugée instantanément fatale. Elle se leva avec effort et se tint debout, oscillant tout en regardant Conan et Rufia. Un peu de sang coula de ses blessures au dos et à la poitrine. Lorsqu'elle parla, ce fut d'une voix suffocante.

— Il faut... plus qu'un... coup d'épée... pour tuer... une fille de Set. (Elle se dirigea en titubant vers la porte. Sur le seuil, elle se retourna et haleta :) Les Asgalunim... seront très intéressés d'apprendre... qu'Amra et son amante... se trouvent dans leur cité.

Conan restait immobile, indécis. Il savait que, pour son salut, il aurait dû se précipiter sur la sorcière et la mettre en pièces ; pourtant son rudimentaire code chevaleresque de barbare l'empêchait de s'attaquer à une femme.

— Pourquoi te soucier de nous ? explosa-t-il. Ton roi dément peut t'appartenir de nouveau !

Zeriti secoua la tête.

— Je sais... ce que projette Mazdak. Et avant de quitter ce corps... pour de bon... je désire... me venger... de cette catin.

— Dans ce cas... grogna Conan.

Il ramassa le cimenterre d'Imbalayo et s'avança vers la magicienne. Zeriti fit un geste et prononça un mot. Une traînée de flammes apparut sur le sol entre Conan et le seuil de la pièce, s'étendant d'un mur à l'autre. Le Cimmérien recula, levant une main pour protéger son visage de la chaleur intense. Un instant plus tard, Zeriti était partie.

— Rattrape-la ! cria Rufia. Cette fournaise n'est qu'une de ses illusions.

— Pourquoi, si on ne peut la tuer... ?

— Une tête ne peut parler et divulguer des secrets lorsqu'elle est séparée de son corps !

Avec un air farouche, Conan courut vers la sortie et traversa d'un bond les flammes ardentes. Il y eut un instant de chaleur, puis les flammes disparurent comme il les franchissait.

— Attends-moi ici ! aboya-t-il à l'adresse de Rufia, et il s'élança à la poursuite de Zeriti.

Lorsqu'il arriva dans la rue, la magicienne n'était plus en vue. Il courut vers la ruelle la plus proche et la scruta du regard, puis vers la ruelle dans la direction opposée. Zeriti était toujours invisible.

En quelques secondes, il était revenu dans la maison de la sorcière.

— Tu avais raison la première fois, grogna-t-il vers Rufia. Prenons ce que nous pourrions trouver et filons !

Sur la grande place d'Adonis, la lueur vacillante des torches éclairait un tourbillon insensé de silhouettes gesticulant et hurlant, de chevaux hennissant, de lames s'abattant et tailladant. Les hommes luttaient au corps à corps : Kushites et Shémites, haletant, maudissant et mourant. Semblables à des fous furieux, les Asgalunim saisissaient les guerriers noirs, les arrachaient de leurs selles, tranchaient les sangles de leurs chevaux terrifiés. Des piques rouillées tintaient contre des lances. Des incendies étaient allumés ici et là ; les flammes s'élevaient haut dans le ciel, au point que, depuis les collines de Libnun, les bergers les contemplaient, bouche bée et stupéfaits. Des faubourgs, se déversait un torrent de silhouettes convergeant vers la grande place. Des centaines de formes immobiles, en cuirasses ou en robes lacérées, gisaient à terre, piétinées par les chevaux ; au-dessus d'elles les vivants criaient, coupaient et hachaient.

La place se trouvait dans le quartier kushite où les Anakim avaient fait irruption et se livraient au pillage, tandis que le gros des forces noires affrontait la populace déchaînée en d'autres points de la ville. À présent, après avoir rapidement battu en retraite vers leur propre quartier, les guerriers d'ébène étaient sur le point d'écraser l'infanterie anakienne, en raison de leur supériorité numérique ; mais la foule menaçait de submerger les deux armées à la fois. Sous le commandement de leur capitaine, Bombaata, les Kushites conservaient un semblant d'ordre, ce qui leur donnait un avantage sur les Anakim désorganisés et la foule sans chef. Leurs escadrons traversaient la place au galop, dans un sens puis dans l'autre, chargeant pour garder un espace libre au sein des milliers d'hommes qui grouillaient, accourus des rues adjacentes. Ainsi ils pouvaient continuer de se battre à cheval et contenir les émeutiers.

Pendant ce temps, les Asgalunim enragés enfonçaient les portes des maisons des Noirs, les mettant à sac et emmenant des femmes qui hurlaient et se débattaient. À la lueur des bâtisses livrées aux flammes, la place ressemblait à un océan de feu aux flots furieux. Entendant les cris de leurs femmes et de leurs enfants mis en pièces par les Shémites, les Noirs se battaient avec une férocité encore plus grande qu'à l'ordinaire.

Puis le son des timbales hyrkaniennes retentit au-dessus du martèlement de nombreux sabots.

— Les Hyrkaniens, enfin ! s'exclama Bombaata. Ils ont suffisamment tardé. Au nom de Derketa, où est Imbalayo ?

Un cheval surgit sur la place ; ses yeux brillaient de terreur ; de l'écume volait de ses mors de bride. Le cavalier, oscillant sur sa selle, hurla :

— Bombaata ! Bombaata !

De ses mains couvertes de sang, il se cramponnait à la crinière de sa monture.

— Ici, imbécile ! rugit le Kushite, en attrapant la bride de l'autre.

— Imbalayo est mort ! glapit l'homme, au-dessus du grondement des flammes et du tonnerre croissant des tambours. Les Hyrkaniens se sont retournés contre nous ! Ils ont massacré nos frères dans les palais ! Ils arrivent !

Dans le fracas assourdissant des sabots et des timbales, les escadrons de cuirassiers envahirent la place au galop, renversant et piétinant amis et ennemis. Bombaata aperçut le visage émacié et exalté de Mazdak sous l'arc étincelant de son cimeterre, puis une épée s'abattit et le Kushite avec elle.

Sur les contreforts rocheux de Libnun, les pâtres regardaient et frissonnaient ; on entendait la clameur de la bataille à des milles en amont du fleuve, où des nobles au visage blême tremblaient dans leurs jardins. Cernés par les cuirassiers hyrkaniens, les Anakim enragés et les Asgalunim aux cris féroces, les Kushites moururent jusqu'au dernier, l'arme au poing.

La foule fut la première à se souvenir d'Akhîrom. Ils se ruèrent à travers les portes non gardées de la Cité Intérieure et franchirent le grand portail de bronze du Palais de l'Est. Des hordes en guenilles se répandirent en hurlant dans les couloirs, pénétrèrent par les Portes Dorées dans la Grande Salle Dorée, arrachant et mettant en lambeaux le rideau de fils d'or pour découvrir un trône vide. Les tentures de soie furent saisies par des doigts sales et ensanglantés, et mises en pièces. Des tables en sardoine furent renversées dans un vacarme de vaisselle d'or. Des eunuques aux robes écarlates s'enfuirent en couinant ; de jeunes esclaves hurlèrent de terreur avant d'être empoignées et violées.

Dans la Grande Salle d'Emeraude, le roi Akhîrom se tenait, aussi immobile qu'une statue, sur une estrade recouverte de fourrures ; ses mains blanches tressaillaient nerveusement. À l'entrée de la salle étaient massés une poignée de ses fidèles serviteurs, repoussant la foule avec leurs épées. Un groupe d'Anakim se jeta dans la mêlée et brisa l'obstacle des esclaves noirs. Comme le fer de lance formé par les soldats shémites au teint basané s'élançait en avant avec fracas,

Akhîrom parut recouvrer ses esprits. Il se précipita vers une issue, au fond de la salle. Anakim et Pelishtim, confondus comme ils couraient, se lancèrent à la poursuite du roi, suivis d'un détachement d'Hyrkaniens commandés par un Mazdak couvert de sang.

Akhîrom suivit rapidement un couloir, puis tourna sur le côté pour grimper à toute allure un escalier en colimaçon. Celui-ci montait en une spirale vertigineuse avant de donner sur le toit du palais. Pourtant il ne s'arrêtait pas là, continuant de s'élever jusqu'à la mince flèche dominant le toit, d'où le père d'Akhîrom, le roi Azumelek, avait observé les étoiles.

Il gravissait toujours les marches, imité par ses poursuivants. Bientôt l'escalier devint si étroit qu'un seul homme à la fois pouvait le monter de front. La poursuite se ralentit comme tout le monde était essoufflé.

Le roi Akhîrom atteignit la petite plate-forme circulaire, au sommet de la tour, ceinte d'un parapet. Il referma la trappe en pierre et la verrouilla. Puis il se pencha par-dessus le parapet. Des hommes fourmillaient sur le toit ; tout en bas, depuis la cour principale du palais, d'autres levaient les yeux dans sa direction.

— Mortels chargés de péchés ! glapit Akhîrom. Ainsi, vous ne croyez pas que je suis un dieu ! Je vais vous montrer ! Je ne suis pas enchaîné à la surface de la terre, comme vous l'êtes, misérables vermisseaux ! Je puis m'envoler dans le ciel comme un oiseau ! Vous allez voir ! Ensuite vous vous prosternerez et m'adorerez comme vous le devez ! Regardez !

Akhîrom monta sur le faite du parapet, hésita un instant, puis plongea dans le vide, écartant ses bras et les agitant comme des ailes. Son corps décrivit une longue parabole en tombant, effleurant la corniche du toit, et s'abattit vers le sol, le vent sifflant dans ses vêtements. Il heurta les dalles de la cour tout en bas avec le bruit d'un melon éclatant sous un marteau de forgeron.

Pourtant, l'extermination des Kushites et la mort d'Akhîrom ne ramenèrent pas la paix sur Asgalun. Des groupes d'hommes parcouraient la ville en émoi : en effet, selon une mystérieuse rumeur, Amra, le chef pirate des corsaires noirs, se trouvait en leurs murs et l'Ophirienne Rufia était avec lui. Les rumeurs grandirent, amplifiées et déformées, se répandant comme une traînée de poudre. Bientôt le bruit courut qu'Amra avait envoyé Rufia à Asgalun afin qu'elle espionne pour le compte des pirates : une flottille de corsaires attendait au large de la côte un message de son chef pour débarquer et marcher sur la ville. Tous les quartiers d'Asgalun furent fouillés de fond en comble ; pourtant, nulle part on ne trouva trace d'Amra et de sa maîtresse.

Au nord d'Asgalun, traversant les pâturages occidentaux de Shem,

s'étendait la longue route conduisant à Koth. Sur celle-ci, comme le soleil se levait, les chevaux de Conan et de Rufia avançaient au petit galop. Conan montait son propre coursier, l'Ophirienne un cheval sans cavalier que le Cimmérien avait capturé dans les rues d'Asgalun, la nuit dernière. Elle portait des vêtements trouvés dans les coffres de Zeriti... bien qu'un peu étroits, ils mettaient en valeur ses formes pleines.

Rufia déclara :

— Si tu étais resté à Asgalun, Conan, tu aurais pu accéder à un grade élevé, grâce à Mazdak.

— Qui m'a supplié de ne pas la ramener chez lui ?

— Je sais. C'était un maître cruel, au cœur insensible. Pourtant...

— De plus, j'aimais bien ce gaillard. Or, si j'étais resté là-bas, tôt ou tard, l'un de nous aurait été obligé de tuer l'autre... à cause de toi. (Le Cimmérien gloussa et tapota le sac d'or et de bijoux pris dans la maison de Zeriti. Les pièces d'or et les parures tintèrent.) Bah, je ferai mon chemin tout aussi bien dans le Nord. À présent, tâche de faire avancer cette haridelle un peu plus vite !

— Conan, j'ai toujours mal là où elle m'a battue...

— Si tu ne te dépêches pas, je veillerai à ce que tu souffres encore plus ! Tu veux donc que les Hyrkaniens de Mazdak nous rattrapent, alors que nous n'avons même pas pris notre petit déjeuner ?

Le colosse noir

Apparemment l'attrait de Rufia ne dure qu'un temps pour Conan... et elle disparaît aussi vite que le butin emporté d'Asgalun, à moins qu'il ne l'ait échangée contre un meilleur cheval ! Il entre ensuite au service d'Amalric de Némédie, général mercenaire de la reine régente Yasmela du petit royaume frontalier de Khoraja. Là il fait rapidement son chemin et obtient le grade de capitaine. Le frère de Yasmela, le roi de Khoraja, est retenu prisonnier en Ophir ; les frontières de son royaume sont attaquées par des troupes de nomades rassemblées et conduites par un mystérieux sorcier voilé, Natohk.

« La nuit du pouvoir, lorsque le destin parcourt les corridors du monde, tel un colosse qui vient de se dresser de son trône de granit séculaire... »

E. Hoffmann Price, *La Fille de Samarcande*.

Seul le silence millénaire méditait sur les ruines mystérieuses de Kuthchemes ; pourtant la peur était là ; la peur frissonnait dans l'esprit de Shevatas le voleur, rendant son souffle court et rauque entre ses dents serrées.

Il était là, seul atome de vie parmi les monuments colossaux de la désolation et de la décadence. Pas même un vautour ne planait dans le ciel, pour former un point noir dans l'immense voûte azurée que le soleil vitrifiait par son éclat. De tous côtés se dressaient les vestiges sinistres d'une autre ère oubliée : d'énormes piliers brisés dressant vers le ciel leurs pinacles déchiquetés ; les lignes longues et flottantes des murs éboulés et tombant en ruine ; des blocs de pierre cyclopéens amoncelés ; des statues mutilées dont les traits horribles avaient été à demi effacés par les vents corrosifs et les tempêtes de sable. D'un bout à l'autre de l'horizon, il n'y avait aucun signe de vie : uniquement la courbe vertigineuse du désert nu et aride, coupé en deux par la ligne vagabonde du lit d'une rivière depuis longtemps à sec ; au milieu de cette immensité les crocs brillants des ruines, les colonnes se dressant tels les mâts brisés de navires engloutis... tout cela dominé par le dôme en ivoire devant lequel Shevatas se tenait en tremblant.

La base de ce dôme était un gigantesque piédestal de marbre, s'élevant à partir de ce qui avait été autrefois une colline en terrasses, sur les berges de l'ancien fleuve. De larges marches conduisaient à un grand portail de bronze ; le dôme ainsi posé sur sa base ressemblait à la moitié d'un œuf titanesque. Il était en ivoire pur et étincelait comme si des mains invisibles l'avaient poli sans relâche depuis des siècles innombrables. Les feuilles d'or du faîte spiralé de l'édifice brillaient pareillement ; une inscription en hiéroglyphes dorés faisait tout le tour de la courbe du dôme, longue de plusieurs yards. Aucun homme sur cette terre n'avait jamais été capable de déchiffrer ces caractères ; pourtant Shevatas frissonnait à l'idée de ce qu'ils suggéraient. Car il appartenait à une race très ancienne dont les mythes remontaient à des formes comme n'en avaient jamais rêvées les tribus de son temps.

Shevatas était souple et nerveux, comme il convenait au roi des voleurs de Zamora. Sa tête petite et ronde était entièrement rasée ; son seul vêtement était un pagne de soie écarlate. Comme tous ceux de sa race, il avait une peau très foncée ; ses yeux noirs au regard perçant faisaient ressortir ses traits étroits de vautour. Ses doigts longs et minces étaient aussi rapides et légers que les ailes d'un papillon de nuit. D'une ceinture aux écailles d'or pendait une épée courte et fine, au pommeau incrusté de gemmes, dans un fourreau de cuir travaillé.

Shevatas portait son arme avec des précautions apparemment exagérées. Il semblait même fuir le seul contact du fourreau sur sa cuisse nue. Cette prudence n'était pas sans raison.

Tel était Shevatas, voleur parmi les voleurs. Son nom était prononcé avec respect dans les bouges de Maul, dans les recoins sombres et mystérieux, sous les temples de Bel. Les chansons et les mythes perpétuèrent son souvenir durant un millier d'années. Pourtant la peur rongait le cœur de Shevatas alors qu'il se tenait devant le dôme en ivoire de Kuthchemes. Même un simple d'esprit se serait rendu compte que cet édifice avait quelque chose d'anormal. Les vents et les soleils l'avaient fouetté et brûlé depuis trois mille ans ; pourtant son or et son ivoire étaient aussi neufs et brillants qu'au premier jour, lorsqu'il avait été érigé par des mains inconnues sur la berge de cette rivière sans nom.

Ce fait étrange était en harmonie avec l'aura maléfique émanant de l'ensemble de ces ruines singulières. Ce désert formait la mystérieuse étendue située au sud-est des prairies de Shem. Un voyage de plusieurs jours à dos de chameau – Shevatas le savait – dans l'autre direction, vers le sud-ouest, conduirait le voyageur en vue du Styx, à l'endroit où le grand fleuve formait un angle droit par rapport à sa course en amont et s'écoulait vers l'ouest pour se jeter finalement dans la mer lointaine. À partir de ce coude commençait le royaume de Stygie, la maîtresse du Sud au cœur sombre, dont les terres, arrosées par le grand fleuve, prenaient naissance au sein du désert environnant.

Vers l'est, Shevatas le savait également, le désert était remplacé par des steppes s'étendant jusqu'au royaume hyrkanien de Turan. Celui-ci se dressait, auréolé d'une splendeur barbare, sur les rives de la grande Mer Intérieure. À une semaine de route vers le nord, le désert rencontrait un enchevêtrement compact de collines arides ; au-delà se trouvaient les plateaux fertiles de Koth, le royaume le plus au sud des races hyboriennes. À l'ouest, le désert se perdait parmi les pâturages de Shem ; ceux-ci se poursuivaient jusqu'à l'océan.

Tout ceci, Shevatas le savait sans être particulièrement conscient de ce savoir, comme un homme connaît les rues de sa ville. C'était un grand voyageur et il avait pillé les trésors de nombreux royaumes. Pourtant, il hésitait à présent et tremblait devant la plus grande aventure et le plus fabuleux trésor d'entre tous.

Dans ce dôme en ivoire se trouvaient les ossements de Thugra Khotan : ce sombre sorcier avait régné sur Kuthchemes, trois mille ans plus tôt, lorsque les royaumes de Stygie et d'Acheron s'étendaient loin au nord du grand fleuve, par-delà les prairies de Shem et jusqu'aux plateaux. Puis la grande migration des Hyboriens avait déferlé vers le sud, depuis le berceau de leur race, une région nordique située près du pôle. Cet exode avait été titanisque, se poursuivant durant des siècles,

des ères. Au cours du règne de Thugra Khotan, le dernier magicien de Kuthchemes, des barbares aux yeux gris et aux cheveux tannés, portant des fourrures de loup et des cuirasses en écailles, étaient venus du Nord, envahissant les riches plateaux pour se tailler un empire avec leurs épées en fer et fonder le royaume de Koth. Ils s'étaient abattus sur Kuthchemes comme un raz de marée, noyant dans le sang ses tours de marbre. Le royaume d'Acheron s'était écroulé au milieu des incendies et des ruines.

Alors qu'ils se répandaient dans les rues de la ville et fauchaient ses archers comme du blé mûr, Thugra Khotan avait avalé un étrange et terrible poison ; ses prêtres masqués le portèrent jusqu'au tombeau qu'il s'était lui-même préparé. Ses fidèles moururent autour de son mausolée, en un holocauste écarlate. Pourtant, les barbares ne purent enfoncer la porte, ni même endommager et défigurer l'édifice par le maillet ou la torche. Ils repartirent, abandonnant la grande cité en ruine, et dans son sépulcre au dôme d'ivoire le grand Thugra Khotan reposa, à l'abri de tout préjudice. Durant son long sommeil, les lézards de la désolation rongèrent les piliers s'émiettant ; le fleuve qui irriguait ce pays depuis des temps immémoriaux s'enfonça dans le sable et ses eaux disparurent à jamais.

Nombre de voleurs avaient tenté de s'emparer des trésors qui, selon des récits fabuleux, étaient entassés autour des ossements tombant en poussière du magicien, à l'intérieur du dôme. Et plus d'un voleur avait péri à l'entrée de la tombe ; bien d'autres furent tourmentés par des rêves monstrueux pour mourir finalement, la bave de la folie aux lèvres.

C'est pourquoi Shevatas tremblait tandis qu'il considérait le tombeau et ses frissons n'étaient pas seulement motivés par la légende du serpent qui, disait-on, gardait les ossements du sorcier. L'horreur et la mort recouvraient tel un suaire tous les mythes se rapportant à Thugra Khotan. De l'endroit où il se tenait, le voleur pouvait voir les ruines de la grande salle où des captifs enchaînés s'étaient agenouillés par centaines avant d'avoir la tête tranchée par le prêtre-roi en l'honneur de Set, le dieu-serpent de Stygie. Quelque part, à proximité, il y avait eu le puits noir et terrifiant où des victimes hurlant de terreur avaient été jetées pour servir de pâture à un monstre amorphe sans nom ; celui-ci avait rampé hors d'une caverne encore plus profonde, située dans les entrailles de l'enfer. La légende avait fait un dieu de Thugra Khotan ; son adoration s'était perpétuée en un culte dégénéré et métissé et ses fidèles avaient frappé son image sur des pièces de monnaie destinées à payer le transport de leurs morts sur le grand fleuve des ténèbres dont le Styx n'était que l'ombre matérielle. Shevatas avait vu son visage sur des pièces volées, glissées sous la langue des morts, et ses traits s'étaient gravés d'une manière

indélébile dans l'esprit du voleur.

Pourtant il chassa ses peurs et gravit l'escalier conduisant au portail de bronze dont la surface unie ne présentait ni verrou ni loquet. Ce n'était pas pour rien qu'il s'était donné tant de mal pour assister à de sombres cultes, qu'il avait écouté les sinistres chuchotements des adeptes de Skelos sous les arbres au cœur de la nuit, et lu les livres interdits aux reliures métalliques de Vathelos l'Aveugle.

S'agenouillant devant le portail, il palpa de ses doigts agiles le bas de celui-ci et trouva les protubérances trop petites pour être décelées à l'œil nu ou découvertes par des doigts moins sensibles. Il les pressa soigneusement, selon un ordre particulier, tout en murmurant une incantation oubliée depuis longtemps. Alors qu'il appuyait sur la dernière saillie, il se redressa d'un bond avec une hâte frénétique et, de sa main ouverte, donna un coup vif et sec, exactement au milieu de la porte.

Sans aucun grincement de ressorts ou de gonds, la porte s'éloigna soudain vers l'intérieur. Les dents serrées de Shevatas laissèrent échapper un sifflement. Un petit couloir, très étroit, s'offrait à son regard. La porte avait glissé au fond de celui-ci, à présent en place à l'autre extrémité. Le sol, le plafond et les parois de l'ouverture ressemblant à un tunnel étaient en ivoire. Alors, d'un orifice sur l'un des côtés, surgit une horreur silencieuse au mouvement reptilien qui se dressa et fixa d'horribles yeux lumineux sur l'intrus : un serpent long de vingt pieds, aux écailles luisantes et iridescentes.

Le voleur ne perdit pas de temps à s'interroger sur la nature des fosses noires comme la nuit, s'étendant sous le dôme, où le monstre avait trouvé de la nourriture depuis trois mille ans. Il sortit délicatement son épée de son fourreau ; de la lame tomba lentement un liquide verdâtre absolument identique à celui qui dégouttait des crocs acérés du reptile. La lame avait été trempée dans le venin d'un serpent de la même espèce que l'horreur du dôme et la façon dont Shevatas s'était procuré ce poison au cœur des marécages maudits de Zingara aurait constitué une saga à elle seule !

Le voleur de Zamora s'avança prudemment, sur la pointe des pieds, genoux légèrement fléchis, prêt à bondir d'un côté ou de l'autre, tel un éclair. Et il fit appel à toute sa vitesse de mouvement parfaitement coordonnée lorsque le serpent arquait son cou et frappa, se détendant de toute sa longueur, pareil à la foudre. Shevatas réagit instantanément et se déplaça ; pourtant, sans la chance, il serait mort à cette seconde. Son plan longuement mûri était de bondir sur le côté et d'abattre sa lame sur le cou tendu du monstre ; tout cela fut réduit à néant par la rapidité éblouissante de l'attaque du reptile. Le voleur n'eut que le temps de tendre son épée devant lui, fermant les yeux

involontairement et poussant un cri. L'épée lui fut arrachée des doigts et d'horribles bruits sourds emplirent le couloir.

Ouvrant les yeux, stupéfait de constater qu'il était toujours en vie, Shevatas aperçut le monstre : celui-ci soulevait et tordait sa forme visqueuse en de fantastiques contorsions. L'épée transperçait ses gigantesques mâchoires. Le hasard seul avait fait que le serpent s'était jeté sur la pointe de l'épée qu'il avait présentée à l'aveuglette. Quelques instants plus tard, l'horreur ophidienne s'affaissait sur le sol, en des replis luisants, à peine frissonnants, tandis que le venin sur l'épée opérait d'une manière foudroyante.

L'enjambant délicatement, le voleur poussa la porte : cette fois, elle glissa de côté, révélant l'intérieur du dôme. Shevatas laissa échapper un cri ; au lieu de ténèbres complètes, il était baigné d'une lumière écarlate qui palpitait et vibrait, presque insupportable pour l'œil. Elle émanait d'une énorme gemme rouge, fixée tout en haut de l'arche voûtée du dôme. Shevatas était bouche bée, bien qu'il fût habitué à la vue des richesses. Le trésor était là, entassé, empilé en une profusion vertigineuse... des monceaux de diamants, de saphirs, de turquoises, d'opales, d'émeraudes ; des ziggourats de jade, de jais et de lapis-lazulis ; des pyramides de lingots d'or ; des téocallis de barres d'argent ; des épées aux pommeaux incrustés de gemmes dans des fourreaux de fil d'or ; des heaumes en or avec des cimiers multicolores en crin de cheval, ou des plumes noires et écarlates ; des corselets aux plaques en argent ; des cuirasses ornées de bijoux ayant appartenu à des rois-guerriers trois mille ans plus tôt ; des hanaps ciselés dans des pierres précieuses ; des crânes recouverts de feuilles d'or, avec pour yeux des pierres de lune ; des colliers de dents humaines, parées de bijoux. Le sol en ivoire était recouvert, sur une épaisseur de plusieurs pouces, d'une poudre d'or qui scintillait et étincelait sous la lueur incarnate, produisant un million de lumières chatoyantes. Le voleur se trouvait dans un pays merveilleux de magie et de splendeur, piétinant de ses sandales des étoiles infinies.

Pourtant son regard était fixé sur l'estrade de cristal. Celle-ci se dressait au milieu de la perspective éclatante, exactement sous la gemme rouge ; sur cette plate-forme auraient dû se trouver les ossements du sorcier, depuis longtemps tombés en poussière avec la lente reptation des siècles. Comme Shevatas regardait, ses traits basanés pâlirent, exsangues ; la moelle de ses os se changea en glace ; la peau de son dos frissonna et se craquela d'horreur tandis que ses lèvres remuaient sans bruit. Soudain il retrouva sa voix et poussa un horrible hurlement qui résonna hideusement sous le dôme voûté. Puis le silence des siècles recouvrit à nouveau les ruines de Kuthchemes la mystérieuse.

Des rumeurs se répandirent à travers les prairies, jusqu'aux cités des Hyboriens. La nouvelle fut apportée par les caravanes, les longues files de chameaux s'avancant lentement au milieu des sables du désert, conduites par des hommes en cafetans blancs, au visage mince et au regard de prédateur. Elle fut répétée par les pâtres au nez aquilin des plaines fertiles, transmises par les nomades vivant sous des tentes à ceux qui demeuraient dans des villes aux murs de pierre, où des rois à la barbe frisée bleu-noir adoraient des dieux ventrus en célébrant d'étranges rites. Elle franchit l'obstacle des collines où des hommes de tribu au corps décharné prélevaient un droit de passage sur les caravanes. Les rumeurs atteignirent les riches plateaux où des cités majestueuses s'élevaient au bord de lacs et de rivières azurés : elles suivirent les routes larges et blanches, encombrées de chariots tirés par des bœufs, de troupeaux aux bêlements plaintifs, de marchands opulents, de chevaliers bardés de fer, d'archers et de prêtres.

Ces rumeurs venaient du désert s'étendant à l'est de la Stygie, dans le sud lointain des collines de Koth. Un nouveau prophète était apparu parmi les nomades. On parlait d'une guerre tribale, d'un rassemblement de vautours dans le Sud-Est, et d'un chef redoutable qui conduisait à la victoire ses hordes rapidement grandissantes. Les Stygiens, une menace permanente pour les nations nordiques, n'avaient apparemment aucun lien avec ce mouvement ; en ce moment même, ils étaient occupés à masser des troupes sur leurs frontières orientales et leurs prêtres se livraient à des pratiques magiques pour combattre ce sorcier venu du désert que les hommes appelaient Natohk, l'Etre Voilé. En effet, ses traits étaient toujours masqués.

Le raz de marée déferla inexorablement vers le nord-ouest et les rois à la barbe bleue moururent devant les autels de leurs dieux pansus. Leurs cités aux imposantes murailles furent noyées dans le sang. Certains disaient que les plateaux des Hyboriens étaient le but de Natohk et de ses fidèles aux chants extatiques.

Les incursions des nomades du désert étaient chose fréquente ; pourtant ce dernier mouvement ne ressemblait pas à un simple raid. La rumeur disait que Natohk avait soudé autour de lui trente tribus nomades et quinze cités ; en outre, un prince rebelle de Stygie s'était rallié à lui. Ce dernier fait, donnait à penser qu'il s'agissait d'une véritable guerre.

D'une façon caractéristique, la plupart des nations hyboriennes affectèrent d'ignorer la menace grandissante. Pourtant, à Khoraja, royaume taillé dans les légions shémities par les épées d'aventuriers

kothiens, on trouvait cette situation très préoccupante. Situé au sud-est de Koth, il aurait à supporter tout le choc de l'invasion. Or son jeune roi était le prisonnier du roi perfide d'Ophir toujours irrésolu : devait-il le libérer contre une énorme rançon ou bien le livrer à son ennemi, le roi avare de Koth, qui n'offrait pas de l'or mais un traité avantageux ? Pendant ce temps, la direction du royaume, en cette période difficile, avait été confiée aux blanches mains de la jeune princesse Yasmela, la sœur du roi.

Les ménestrels chantaient sa beauté à travers tout le monde occidental et l'orgueil d'une dynastie royale était sien. Mais cette nuit-là, son orgueil avait glissé de ses épaules comme un manteau. Dans sa chambre dont la voûte était un dôme en lapis-lazulis, dont le sol de marbre était recouvert de fourrures rares et les murs prodigues en frises dorées, dix jeunes femmes, filles de nobles, aux membres délicats chargés de bracelets et d'anneaux incrustés de gemmes, sommeillaient sur des couches de velours disposées tout autour du lit royal au baldaquin en or et aux rideaux en soie. La princesse Yasmela n'était pas couchée dans son lit. Elle était prosternée, entièrement nue, son ventre souple et plat au contact du marbre froid, ressemblant à la plus humble des suppliantes. Ses cheveux noirs et épais tombaient en cascade sur ses blanches épaules, ses doigts longs et fins étaient entrelacés. Elle gisait sur les dalles et se tordait : une terreur abjecte figeait le sang de ses veines et dilatait ses splendides yeux, faisait se dresser la racine de ses cheveux brillants et frémir son échine souple.

La dominant, dans l'angle le plus sombre de la pièce en marbre, était tapie une ombre immense et sans forme précise. Ce n'était pas une créature matérielle, de chair et de sang, mais une masse ténébreuse, une tache pour la vue, un monstrueux incube engendré par la nuit. Il aurait pu s'agir d'une hallucination inventée par un cerveau abruti par le sommeil... sans ces deux points de feu jaunes et flamboyants qui brillaient au sein de l'obscurité, pareils à deux yeux.

En outre, une voix provenait de cette ombre... une voix sibilante, basse, subtile, inhumaine. Cela ressemblait davantage au sifflement léger et abominable d'un serpent qu'à toute autre chose sortant de lèvres humaines. Sa sonorité autant que le contenu des paroles prononcées submergeait Yasmela d'une horreur tellement insupportable qu'elle se contorsionnait et tordait son corps svelte en tous sens, comme sous la morsure d'un fouet... comme pour débarrasser son esprit d'un avilissement et d'une dégradation savamment distillés.

— Tu m'es destinée, princesse, disait le murmure avec une joie féroce. Avant que je sorte de mon long sommeil, je t'avais remarquée et ardemment désirée. J'étais sous l'emprise du sortilège antique qui m'a permis d'échapper à mes ennemis et ne pouvais te rejoindre. Je

suis l'âme de Natohk, l'Etre Voilé ! Bientôt tu me contempleras sous mon apparence matérielle et tu m'aimeras !

Le sifflement spectral diminuait, se changeant en des ricanements obscènes. Yasmela gémit et frappa les dalles de marbre de ses petits poings exquis en un paroxysme de terreur.

— Je dors dans l'une des chambres du palais d'Akbitana, poursuivait la voix sibilante. Là-bas se trouve mon corps, de chair et de sang. Pourtant, ce n'est qu'une enveloppe vide d'où mon esprit s'est envolé, un bref instant. Si tu pouvais regarder depuis la croisée de ce palais, tu comprendrais la futilité de toute résistance. Le désert ressemble à un jardin de roses sous la lune, où s'épanouissent les feux de camp de cent mille guerriers. Telle une avalanche qui balaie tout sur son passage, toujours plus rapide et plus forte, je submergerai le pays de mes anciens ennemis. Les crânes de leurs rois me serviront de gobelets ; leurs femmes et leurs enfants seront les esclaves des esclaves de mes esclaves ! J'ai grandi en force durant ces longues années de méditation...

» Et tu seras ma reine, princesse ! Je t'apprendrai les voies antiques et oubliées du plaisir. Nous... (Devant le flot d'obscénités cosmiques qui se déversait du colosse des ténèbres, Yasmela se contracta et se débattit, comme si un fouet mettait à vif sa peau délicate et nue.) N'oublie pas ! chuchota l'horreur. Peu nombreux seront les jours avant que je vienne te réclamer ! Alors lu seras mienne !

Yasmela, pressant son visage sur les dalles et se bouchant les oreilles de ses doigts délicats, eut pourtant l'impression d'entendre un étrange bruit d'ailerons, semblable à l'envol d'une chauve-souris. Relevant craintivement les yeux, elle aperçut seulement la lune brillant par la fenêtre ; sa clarté formait comme une épée d'argent à l'endroit où le fantôme s'était tenu. Tremblant de tous ses membres, elle se leva et se dirigea en titubant vers un divan en satin où elle se laissa tomber, éclatant en sanglots hystériques. Les jeunes femmes dormaient toujours... sauf une qui se réveilla, bâilla, étira ses membres gracieux et regarda autour d'elle en clignant des yeux. Elle fut aussitôt à genoux près de la couche, entourant de ses bras la taille fine de Yasmela.

— Etait-ce... était-ce... ?

Ses yeux noirs étaient dilatés par l'effroi. Yasmela la saisit en une étreinte convulsive.

— Oh, Vateesa, C'est revenu ! Je L'ai vu... L'ai entendu parler ! Il a dit Son nom... Natohk ! C'est Natohk ! Ce n'est pas un cauchemar... Cela se dressait au-dessus de moi tandis que les autres filles dormaient, comme si on les avait droguées. Que... oh, *que* dois-je faire ?

Vateesa réfléchit, tournant autour de son bras rond un bracelet en

or.

— Princesse, dit-elle, il est évident qu'aucun pouvoir mortel ne peut avoir raison de Cela, et l'amulette que t'avaient donnée les prêtres d'Ishtar est inutile. C'est pourquoi il te faut interroger l'oracle oublié de Mitra.

Malgré sa terreur récente, Yasmela frissonna. Les dieux d'hier deviennent les démons de demain. Les Kothiens avaient abandonné depuis longtemps le culte de Mitra, et oublié les attributs du dieu universel des Hyboriens. Dans son idée, très vague, Yasmela était persuadée que la divinité, étant très ancienne, devait être tout aussi redoutable. En effet, Ishtar, comme tous les dieux de Koth, était crainte de ses adorateurs. La culture et la religion kothiennes avaient subi en un mélange subtil l'influence des Shémites et des Stygiens. La vie simple des Hyboriens avait été modifiée dans une large mesure par les coutumes de l'Est, sensuelles et sophistiquées, mais despotiques.

— Mitra acceptera-t-il de m'aider ? (Dans son ardeur Yasmela serra le poignet de Vateesa.) Nous adorons Ishtar depuis si longtemps...

— Bien sûr qu'il t'aidera ! (Vateesa était la fille d'un prêtre ophirien ; celui-ci avait rapporté avec lui ses coutumes lorsqu'il s'était réfugié à Khoraja, fuyant ses adversaires politiques.) Allons au sanctuaire ! Je t'accompagne !

— Entendu ! (Yasmela se leva. Comme Vateesa se préparait à l'habiller, elle la repoussa.) Il ne serait pas convenable que je me présente au sanctuaire vêtue de soie. J'irai entièrement nue, me traînant sur les genoux, comme il sied à une suppliante ; sinon Mitra penserait que je manque d'humilité.

— C'est absurde ! (Vateesa avait peu de respect pour les pratiques de ce qui était un faux culte à ses yeux.) Mitra aime voir les gens debout devant lui... et non à plat ventre comme des vers de terre ou versant le sang d'animaux sur des autels.

Cédant à son objurgation, Yasmela laissa la jeune femme lui passer une chemise de soie légère sans manches, sur laquelle fut glissée une tunique de soie, serrée à la taille par une large ceinture de velours. Elle choisit des mules en satin pour ses pieds menus et les doigts habiles de Vateesa eurent tôt fait d'arranger ses tresses noires et onduyantes. Puis la princesse suivit la jeune fille : l'Ophirienne releva sur le côté une lourde tapisserie ouvragée d'or et tira le verrou d'or de la porte qu'elle dissimulait. Celle-ci donnait sur un couloir étroit et sinueux. Les deux jeunes femmes le parcoururent rapidement, franchirent une autre porte et arrivèrent dans un grand vestibule. Là il y avait un garde, portant un casque au cimier doré, une cuirasse en argent et des jambières en or ciselé ; dans ses mains il tenait une hache d'armes au long manche.

Un geste de Yasmela prévint son exclamation ; la saluant, il reprit

sa faction près du seuil de la porte, aussi immobile qu'une statue d'airain. Les jeunes femmes traversèrent le vestibule : celui-ci paraissait immense et spectral à la lueur des torchères disposées le long des hauts murs. Elles descendirent un escalier. Yasmela frissonna à la vue des ombres épaisses garnissant les angles des parois. Trois niveaux plus bas, elles s'arrêtèrent enfin dans un corridor étroit dont la voûte était incrustée de gemmes, le sol enchâssé de blocs de cristal et les murs décorés de frises en or. Elles se glissèrent sans bruit au fond de ce passage resplendissant, se tenant par la main, jusqu'à un imposant portail aux arabesques dorées.

Vateesa poussa la porte, révélant un temple oublié de tous depuis longtemps, sauf de quelques fidèles et des hôtes royaux en visite à la cour de Khoraja ; d'ailleurs c'était surtout à leur intention que le sanctuaire était gardé tel quel. Yasmela n'y était encore jamais entrée, bien qu'elle fût née dans ce palais. D'une austérité inattendue si l'on songeait à la magnificence et au luxe immodéré des temples d'Ishtar, cet endroit était empreint de simplicité et de dignité, d'une beauté caractéristique du culte de Mitra.

Le plafond élevé n'était pas voûté, en marbre blanc et simple, comme le sol et les parois décorées d'une étroite frise en or qui en faisait le tour. Derrière un autel de jade vert clair, jamais souillé par des sacrifices, se dressait le piédestal sur lequel était assise la représentation matérielle de la divinité. Yasmela contempla avec crainte la longue courbe des magnifiques épaules, les traits bien découpés... les yeux larges et non bridés, la barbe de patriarche, les boucles épaisses des cheveux, retenues par un simple bandeau enserrant les tempes. Cette statue, bien que la princesse l'ignorât, était un chef-d'œuvre... l'expression artistique, libre de toute entrave, d'une race hautement cultivée, débarrassée de tout symbolisme conventionnel.

Elle tomba à genoux et se prosterna, indifférente aux remontrances de Vateesa. Cette dernière finit d'ailleurs par l'imiter ; après tout elle n'était qu'une jeune femme et le sanctuaire de Mitra était très impressionnant.

Pourtant, elle ne put s'empêcher de chuchoter à l'oreille de Yasmela :

— Ceci n'est que l'emblème du dieu. Personne n'a jamais prétendu savoir à quoi ressemblait Mitra. Ceci le représente seulement sous une forme humaine idéalisée, aussi proche de la perfection que l'esprit humain puisse la concevoir. Il n'habite pas cette pierre froide, comme l'affirment vos prêtres à propos d'Ishtar. Il est partout... au-dessus de nous et autour de nous, et il rêve parfois en de hauts lieux parmi les étoiles. Mais son être se concentre ici. C'est pourquoi tu peux l'invoquer à présent.

— Que dois-je dire ? demanda Yasmela, balbutiant de terreur.

— Avant même que tu prononces une seule parole, Mitra connaît le contenu de ton esprit... commença Vateesa.

Les deux jeunes filles sursautèrent violemment. Une voix venait de retentir dans l'air au-dessus d'elles. Les accents sereins, aussi graves et mélodieux que ceux d'une cloche, provenaient autant de la statue que de tout autre endroit dans la pièce. De nouveau Yasmela trembla devant une voix immatérielle qui s'adressait à elle ; cette fois, ce n'était pas d'horreur ou de répulsion.

— Ne parle pas, ma fille, car je connais ton dénuement, lui disaient les intonations, pareilles à des vagues majestueuses et musicales s'échouant sur une plage aux sables dorés. Tu peux sauver ton royaume d'une seule façon et, en le sauvant, sauver le monde entier des crocs du serpent qui a surgi des ténèbres des âges. Sors de ce palais et parcours la ville, seule. Remets le sort de ton royaume entre les mains du premier homme que tu croiseras dans la rue.

Les accents sans écho cessèrent et les jeunes femmes se regardèrent. Puis, se relevant, elles partirent sans bruit et n'échangèrent aucune parole jusqu'à leur retour dans les appartements de la princesse. Yasmela contempla la lune par les fenêtres aux barreaux d'or ; minuit était passé depuis longtemps. On n'entendait plus le bruit des réjouissances dans les jardins et sur les toits en terrasses de la ville. Khoraja dormait sous les étoiles ; celles-ci semblaient se refléter dans les torchères, scintillant parmi les jardins et dans les rues, sur les terrasses où dormaient les gens.

— Que vas-tu faire ? chuchota Vateesa, toute tremblante.

— Donne-moi mon manteau, répondit Yasmela en serrant les dents.

— Seule dans les rues, à cette heure ! s'écria la jeune Ophirienne.

— Mitra a parlé, rétorqua la princesse. Etais-ce vraiment la voix du dieu ou bien l'artifice d'un prêtre... peu importe. Je sors !

Ramenant une ample cape de soie autour de sa silhouette élancée et mettant une toque de velours dont la voilette membraneuse dissimulait ses traits, elle partit rapidement à travers les couloirs et arriva devant une porte de bronze. Une douzaine de lanciers la regardèrent bouche bée comme elle la franchissait. Ce passage se trouvait dans une aile du palais donnant directement sur la rue ; les autres côtés de l'édifice étaient environnés de grands jardins, eux-mêmes entourés d'un mur imposant. Yasmela sortit dans la rue éclairée par des torchères disposées à intervalles réguliers.

Elle hésita ; avant que sa résolution puisse faiblir, elle referma la porte après elle. Un léger frisson la secoua comme elle regardait vers le haut et le bas de la rue qui s'étendait silencieuse et déserte. Cette fille d'aristocrate ne s'était encore jamais aventurée sans escorte à

l'extérieur du palais de ses ancêtres. Prenant son courage à deux mains, elle remonta en hâte la rue. Ses mules de satin volaient légèrement sur les pavés ; pourtant leur doux bruit fit bondir son cœur dans sa gorge. Elle eut l'impression que ses pas résonnaient dans un bruit de tonnerre, se répercutaient à travers la cité, réveillant et attirant l'attention de silhouettes en guenilles aux yeux de rat, dans des tanières dissimulées parmi les égouts. Chaque ombre semblait abriter un assassin aux aguets, chaque renforcement de porte dissimuler les chiens furtifs des ténèbres.

Elle sursauta violemment. Devant elle venait de surgir une forme spectrale dans la rue. Elle se rejeta vivement vers un bloc d'ombres qui, à présent, lui apparaissaient comme un havre de salut, son cœur battant la chamade. La forme entrevue n'avait pas l'allure furtive d'un voleur ou la démarche timide d'un passant apeuré. L'homme s'avancait à grands pas dans la rue envahie par la nuit, comme quelqu'un qui n'a ni besoin ni envie de marcher doucement. Ses longues enjambées trahissaient une crânerie inconsciente et le bruit de ses pas retentissait sur les pavés. Il passa près d'une torchère et Yasmela le vit avec netteté... c'était un homme de grande taille, portant le haubert des mercenaires. Faisant appel à toute son énergie, elle sortit vivement de l'ombre, serrant les pans de son manteau autour de son corps.

« Sa-ha ! » Son épée brilla en jaillissant de son fourreau. L'homme interrompit son geste à mi-course en voyant qu'il avait seulement une femme devant lui ; néanmoins, son regard vif passa au-dessus de la tête de Yasmela, scrutant les ténèbres à la recherche de complices éventuels.

Il se tint face à elle, sa main posée sur la longue poignée qui dépassait de sous le manteau écarlate flottant négligemment de ses épaules bardées de fer. La lueur de la torchère brillait sombrement sur l'acier bleuté et poli de ses jambières et de son casque. Une flamme encore plus funeste étincelait au fond de ses yeux bleus. Elle vit aussitôt que ce n'était pas un Kothien ; quand il parla, elle comprit que ce n'était pas un Hyborien. Il était habillé comme un capitaine mercenaire et ces troupes aguerries comptaient des hommes de maints pays, des barbares aussi bien que des étrangers venus de royaumes civilisés. Son air de loup dénotait le barbare. Jamais les yeux d'un homme civilisé, même fou ou criminel, n'auraient flamboyé d'un tel feu. Son haleine empestait le vin ; pourtant il ne titubait pas et n'était affligé d'aucun balbutiement.

— Ils t'ont enfermée dehors ? demanda-t-il en kothien, avec un accent barbare. (Il tendit la main vers elle. Ses doigts se refermèrent doucement sur le poignet rond de Yasmela ; pourtant elle sentit qu'il aurait pu lui briser les os sans effort.) Je quitte à l'instant le dernier

cabaret encore ouvert... la malédiction d'Ishtar sur ces réformateurs au foie blanc qui ferment les débits de boissons ! « Plutôt que de s'enivrer les hommes doivent dormir », disent-ils... en vérité, de la sorte ils peuvent mieux travailler et se battre pour leurs maîtres ! Des eunuques au ventre mou, voilà comment je les appelle. Lorsque je servais dans les troupes mercenaires de Corinthie, nous vidions des tonneaux de vin et courions les filles la nuit pour nous battre le jour... oh oui, nos épées ont fait couler beaucoup de sang. Mais si nous parlions de toi, ma fille ? Ote donc cette satanée voilette...

Elle évita ses doigts tendus d'un mouvement souple de son corps, tout en essayant de ne pas lui donner l'impression qu'elle le repoussait. Elle réalisait le danger qu'elle courait, en se trouvant seule avec un barbare ivre. Si elle révélait son identité, il se moquerait sans doute d'elle ou bien décamperait. Elle n'était pas sûre qu'il ne lui couperait pas la gorge. Les barbares agissaient souvent d'une manière étrange et inexplicable. Elle combattit la peur qui montait en elle.

— Pas ici, dit-elle. Viens avec moi...

— Où ? (Son sang fougueux était en feu ; pourtant il était aussi prudent qu'un loup.) Espères-tu m'emmener dans quelque repaire de brigands ?

— Non, non, je le jure !

Elle eut fort à faire pour éviter la main qui cherchait de nouveau à lui ôter son voile.

— Que le démon t'emporte, friponne ! grogna-t-il d'un air dégoûté. Serais-tu aussi vilaine qu'une Hyrkanienne ?... est-ce pour cela que tu portes un masque ? Alors, laisse-moi au moins voir ton corps !

Avant qu'elle puisse prévenir son geste, il lui arracha sa cape. Elle entendit sa respiration siffler entre ses dents. Il restait immobile, tenant son manteau, et la considérait comme si la vue de ses riches vêtements l'avait quelque peu dégrisé. Puis elle vit une lueur de méfiance apparaître dans ses yeux.

— Qui diable es-tu ? murmura-t-il. Tu n'es pas une fille des rues... à moins que ton amant n'ait dévalisé le sérail d'un roi pour t'habiller !

— Cela importe peu. (Elle s'enhardit jusqu'à poser sa blanche main sur son bras puissant recouvert de fer.) Viens ; ne restons pas dans cette rue.

Il hésita, puis haussa ses robustes épaules. Elle comprit qu'il la prenait pour quelque noble dame, lassée de ses amants aux manières trop polies, ayant recours à ce moyen pour se divertir. Il la laissa remettre sa cape sur ses épaules et la suivit. Elle l'observa du coin de l'œil comme ils marchaient côte à côte vers le bas de la rue. Sa cotte de mailles ne parvenait pas à dissimuler entièrement les lignes dures de son corps et sa force de tigre. Il ressemblait à un félin ; tout en lui était élémentaire, primitif, indompté. Aux yeux de Yasmela, il était

aussi mystérieux que la jungle, tant il était différent des courtisans aimables qu'elle côtoyait à sa cour. Elle avait peur de lui, se disant qu'elle détestait sa force brutale et nue, sa barbarie insoumise ; pourtant quelque chose en elle d'ardent et de dangereux était irrésistiblement attiré par lui ; la corde primitive et cachée qui se trouve dans le cœur de chaque femme vibrait à se rompre. Elle avait senti sur son bras la main rude du guerrier et, au tréfonds de son être, frémissait encore au souvenir de ce contact. Bien des hommes s'étaient agenouillés devant Yasmela. Elle était certaine que celui-ci ne s'était jamais agenouillé devant quiconque. Les sensations de la princesse étaient celles d'une personne qui se trouve en face d'un tigre non enchaîné. Elle était effrayée et fascinée par son propre effroi.

Elle s'arrêta devant la porte du palais et la poussa légèrement. Observant son compagnon à la dérobée, elle ne lut aucune méfiance dans ses yeux.

— Le palais, hein ? grogna-t-il. Alors tu es une femme de chambre ?

Elle s'aperçut qu'elle était en train de se demander, avec une jalousie étrange, si l'une de ses servantes avait déjà introduit cet aigle de guerre dans son palais. Les gardes ne bougèrent pas comme elle le guidait entre eux ; il les toisa comme un chien féroce pourrait défier du regard une meute inconnue. Elle lui fit franchir une porte tendue d'un rideau, amenant à une chambre secrète. Il s'immobilisa, examinant naïvement les tapisseries, puis son regard se posa sur une jarre en cristal, remplie de vin, posée sur une table d'ébène. Il s'en empara avec un soupir de satisfaction, la porta à ses lèvres. Vateesa surgit d'une pièce adjacente et poussa un cri de soulagement :

— Oh, princesse...

— *Princesse ?*

La jarre de vin se brisa sur le sol. En un mouvement trop rapide pour que l'œil puisse le suivre, le mercenaire arracha le voile de Yasmela et lui lança un regard stupéfait. Il recula avec un juron sonore et son épée jaillit dans sa main, en un large reflet d'acier bleuté. Ses yeux flamboyaient comme ceux d'un tigre pris au piège. Une tension soudaine envahit la pièce, tel l'instant de calme précédant l'orage. Vateesa s'affaissa à terre, rendue muette par la terreur ; Yasmela affronta sans hésiter le barbare furieux. Elle savait que sa vie même était en jeu ; sous le coup de la méfiance et d'une panique irraisonnée, il était prêt à donner la mort à la moindre provocation. Pourtant, cette situation critique fit naître en elle une étrange gaieté.

— Rassure-toi, dit-elle. Je suis bien Yasmela, mais tu n'as aucune raison d'avoir peur de moi.

— Pourquoi m'as-tu amené ici ? grogna-t-il, tandis que ses yeux étincelants regardaient vivement tout autour de la pièce. Quelle sorte

de traquenard est-ce là ?

— Ne crains rien, il n'y a aucune trahison, répondit-elle. Je t'ai amené ici parce que tu peux m'aider. J'ai prié les dieux, invoqué Mitra ; il m'a dit d'aller dans les rues et de demander de l'aide au premier homme que je rencontrerais.

C'était quelque chose qu'il pouvait comprendre. Les barbares avaient leurs propres oracles. Il abaissa son épée, sans la rengainer.

— Si tu es Yasmela, tu as effectivement besoin d'aide, grommela-t-il. Ton royaume connaît des moments plutôt difficiles. Mais comment pourrais-je t'aider ? Si tu as besoin d'un coupe-jarret, bien sûr...

— Assieds-toi, le pria-t-elle. Vateesa, apporte-lui du vin.

Il s'exécuta, prenant soin – elle le nota – de s'asseoir le dos à un mur épais, d'où il pouvait embrasser du regard toute la chambre. Il posa son épée nue en travers de ses genoux bardés de fer. Elle regardait l'arme avec fascination. Son éclat bleu sombre semblait refléter des récits de meurtres et de rapines ; elle ne pensait pas avoir la force suffisante pour la soulever ; pourtant elle savait que le mercenaire pouvait la tenir d'une seule main aussi facilement qu'elle maniait une cravache. Elle nota la largeur et la puissance de ses mains ; ce n'étaient guère les pattes lourdes et grossières d'un troglodyte. Avec un tressaillement de culpabilité, elle s'aperçut qu'elle était en train d'imaginer ces doigts vigoureux saisir ses cheveux noirs et se refermer sur eux.

Il parut rassuré lorsqu'elle prit place sur un divan en face de lui. Il ôta son casque et le posa sur la table, puis il tira en arrière sa coiffe, laissant les plis d'acier retomber sur ses épaules massives. Elle vit encore plus nettement ce qui le différenciait des races hyboriennes. Son visage sombre et couturé était empreint de morosité ; sans être marqués par la débauche, ou fondamentalement mauvais, ses traits suggéraient quelque chose de sinistre, et même plus ; ses yeux bleus où couvaient des flammes augmentaient cette impression. Son front bas et large était recouvert par une crinière hirsute, aussi noire qu'une aile de corbeau.

— Qui es-tu ? demanda-t-elle brusquement.

— Conan, capitaine des lanciers mercenaires, répondit-il en vidant d'une seule gorgée sa coupe de vin et en la tendant vers Vateesa pour qu'elle la remplisse encore. Je suis né en Cimmérie.

Ce nom signifiait peu de chose pour Yasmela. Elle savait seulement, d'une manière très vague, que c'était une région sauvage de collines arides, située loin au nord, au-delà des ultimes avant-postes des nations hyboriennes, et qu'une race farouche et rude l'habitait.

C'était la première fois qu'elle voyait l'un de ses représentants.

Appuyant son menton sur ses mains jointes, elle le fixa de ses yeux

noirs et profonds qui avaient asservi plus d'un cœur.

— Conan de Cimmérie, reprit-elle, tu as dit que j'avais effectivement besoin d'aide. Pourquoi ?

— Allons, gronda-t-il, cela saute aux yeux ! Avec le roi, ton frère, croupissant dans une prison d'Ophir ; avec Koth projetant depuis longtemps d'annexer ton royaume ; ce sorcier dont les exhortations appellent tous les feux de l'enfer et la destruction sur Shem... et ce qui est pire, ici même, tes soldats qui désertent, chaque jour un peu plus nombreux.

Elle ne répliqua pas tout de suite ; l'expérience était nouvelle pour elle : un homme lui parlait en toute franchise et de ses mots était exclue cette servilité doucereuse qui lui répugnait tant chez ses courtisans.

— Pourquoi mes soldats désertent-ils ? demanda-t-elle enfin.

— Certains ont été séduits par la meilleure solde que leur proposait Koth, répondit-il, tout en vidant la jarre de vin avec un plaisir évident. Beaucoup pensent que Khoraja est condamné en tant qu'Etat indépendant. Beaucoup sont terrifiés par les récits concernant ce chien de Natohk.

— Les mercenaires me resteront-ils fidèles ? s'informa-t-elle avec anxiété.

— Aussi longtemps que tu nous paies bien, répondit-il sans détour. Tes problèmes politiques ne signifient rien pour nous. Tu peux faire confiance à Amalric, notre général ; quant à nous, nous sommes des hommes comme les autres et aimons le profit avant tout. Si tu verses la rançon demandée par Ophir, on dira que tu es dans l'impossibilité de nous payer. Dans ce cas, nous risquons fort d'aller trouver le roi de Koth, bien que ce maudit ladre ne compte pas parmi mes amis. Nous pourrions même mettre cette ville à sac. Quand une guerre civile fait rage, le butin est toujours abondant.

— Pourquoi ne pas désertar et rejoindre les rangs de Natohk ? s'informa-t-elle.

— Comment nous paierait-il ? renifla-t-il. Avec les idoles d'airain au ventre rebondi qu'il a volées dans les cités shémites ? Aussi longtemps que tu combats Natohk, tu peux te fier à nous.

— Tes camarades te suivraient-ils ? demanda-t-elle soudain.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire, répondit-elle avec assurance, que je fais de toi le commandant en chef des armées de Khoraja !

Il s'immobilisa, le gobelet à ses lèvres ; celles-ci s'incurvèrent en une large grimace. Ses yeux brillèrent d'une nouvelle lueur.

— Commandant en chef ? Crom ! Que diront tes nobles parfumés ?

— Ils m'obéiront ! (Elle frappa dans ses mains pour appeler une esclave qui entra et s'inclina.) Que le comte Thespidès vienne ici tout

de suite, ainsi que le chancelier Taurus, le seigneur Amalric et l'Agha Shupras. Je mets toute ma confiance en Mitra, dit-elle en regardant vers Conan. (Celui-ci était occupé à dévorer la nourriture que Vateesa avait posée en tremblant devant lui.) Es-tu familier des guerres ?

— Je suis né sur un champ de bataille, répliqua-t-il en arrachant avec ses dents solides un morceau de viande d'un énorme quartier de bœuf. Le cliquetis des épées et les râles des moribonds... ont été les premiers bruits qu'entendirent mes oreilles. J'ai participé à des affrontements entre clans, à des guerres tribales et à des campagnes impériales.

— Es-tu capable de mener des hommes et de les disposer en ordre de bataille ?

— Ma foi, je puis toujours essayer, fit-il, imperturbable. Il s'agit seulement d'un duel, sur une plus large échelle. Engager le combat, attaquer, porter une botte... frapper d'estoc ou de taille ! Et la tête de ton adversaire vole dans les airs... à moins que ce ne soit la tienne !

L'esclave reparut, annonçant que les hommes mandés étaient arrivés. Yasmela alla dans l'antichambre, tirant les rideaux de velours après elle. Les nobles s'agenouillèrent devant elle ; de toute évidence ils étaient surpris par cette convocation à une heure aussi avancée.

— Je vous ai demandé de venir pour vous faire part de ma décision, leur annonça Yasmela. Le royaume est en danger...

— Très juste, princesse.

Le comte Thespides venait de parler... un homme de grande taille dont les mèches noires étaient bouclées et parfumées. D'une main blanche, il lissait sa moustache en pointe et, de l'autre, tenait un bonnet en velours avec une plume écarlate retenue par une barrette en or. Ses chaussures à bouts pointus étaient en satin, son pourpoint en velours brodé d'or. Ses manières étaient quelque peu affectées, mais sous les soieries ses muscles étaient d'acier.

— Il conviendrait d'offrir à Ophir plus d'or pour la libération de votre frère royal.

— Je suis d'un avis contraire ! intervint Taurus, le chancelier, un homme d'un certain âge. (Il portait une robe bordée d'hermine ; ses traits étaient marqués par les soucis de sa lourde charge.) Nous avons déjà offert de payer une rançon qui ruinera le royaume. Proposer davantage ne ferait qu'exciter encore plus la cupidité d'Ophir. Princesse, je répète ce que je vous ai dit maintes fois : Ophir ne bougera pas tant que nous n'aurons pas affronté cette horde d'envahisseurs. Si nous perdons, il livrera le roi Khossus à Koth ; si nous sommes vainqueurs, il libérera sans aucun doute Sa Majesté contre paiement de la rançon.

— Et dans l'intervalle ? le coupa Amalric. Chaque jour des soldats désertent et les mercenaires s'impatientent, se demandant pourquoi

nous tardons ainsi. (C'était un Némédien, un homme robuste dont les cheveux blonds faisaient penser à une crinière de lion.) Nous devons agir rapidement, sinon...

— Demain nous marchons vers le sud, répondit-elle. Voici l'homme qui sera à votre tête !

Tirant brusquement de côté le rideau de velours, en un geste théâtral, elle leur désigna le Cimmérien. Le moment de cette révélation n'était sans doute pas des plus heureux. Conan était vautré dans son fauteuil, les pieds posés sur la table d'ébène, très occupé à ronger un os de bœuf qu'il tenait fermement des deux mains. Il lança aux nobles un regard nonchalant, eut une légère grimace à l'adresse d'Amalric, puis continua de manger avidement, avec un plaisir non dissimulé.

— Que Mitra nous protège ! explosa Amalric. C'est Conan le Nordique, le plus turbulent de tous mes coquins ! Je l'aurais fait pendre depuis longtemps s'il n'était le meilleur combattant à avoir jamais revêtu un haubert...

— Votre Altesse plaisante, j'espère ! s'écria Thespides. (La colère assombrissait ses traits aristocratiques.) Cet homme est un sauvage... un rustre sans éducation ni culture ! Demander à des gentilshommes de servir sous ses ordres serait une insulte ! Je...

— Comte Thespides, lança sèchement Yasmela, vous portez mon gant sous votre baudrier. Veuillez me le rendre et partir.

— Partir ? s'écria-t-il en sursautant. Et où cela ?

— Allez à Koth ou en enfer ! répondit-elle. Si vous refusez de me servir comme je le souhaite, alors ne me servez plus du tout !

— Vous me jugez mal, princesse, riposta-t-il en s'inclinant, profondément blessé. Jamais je ne vous abandonnerai. Pour vous je placerai même mon épée à la disposition de ce sauvage.

— Et vous, seigneur Amalric ?

Amalric jura entre ses dents, puis grimaça. En véritable soldat de fortune, il n'était étonné par aucun revers, et la vie lui avait réservé bien des surprises !

— Je servirai sous ses ordres. Une vie courte et plaisante, telle est ma devise... avec Conan le Coupe-Jarret pour général en chef, sans aucun doute notre vie sera plaisante... et fort brève ! Mitra ! Si ce chien a jamais commandé à plus d'une compagnie de vide-goussets, je veux bien le manger, équipement compris !

— Et vous, Agha ?

Elle se tourna vers Shupras. Il haussa les épaules avec résignation. Comme tous les membres de cette race vivant le long des frontières méridionales de Koth, il était grand et maigre, avec des traits plus minces et aquilins que ceux de ses frères du désert au sang plus pur.

— Que la volonté d'Ishtar soit faite, princesse.

Le fatalisme de ses ancêtres avait parlé pour lui.

— Attendez-moi ici, leur ordonna-t-elle.

Tandis que Thespides fulminait et mordillait son bonnet en velours, que Taurus marmonnait entre ses dents des paroles inaudibles et qu'Amalric arpentait nerveusement l'antichambre, tirant sur sa barbe blonde et grimaçant comme un lion affamé, Yasmela disparut derrière les rideaux et frappa dans ses mains, appelant ses esclaves.

Sur son ordre, ils apportèrent un équipement complet pour remplacer la cotte de mailles de Conan... gorgerin, solerets, épaulières, cuissards, jambières, cuirasse et casque à visièrre. Lorsque Yasmela tira à nouveau les rideaux, un Conan entièrement revêtu d'acier luisant apparut à ceux qui l'attendaient. Avec l'armure à plaques, la visièrre relevée et ses traits taciturnes ombragés par les plumes noires ondoyant au-dessus de son casque, le Cimmérien donnait une telle impression de force et de résolution farouche que même Thespides en convint... à contrecœur. Une plaisanterie tourna court sur les lèvres d'Amalric.

— Par Mitra, dit-il lentement, jamais je ne me serais attendu à te voir porter une armure, mais tu es loin d'en être indigne. Par les os de mes doigts, Conan, j'ai vu des rois qui portaient la leur moins royalement que toi !

Conan était silencieux. Une ombre vague traversa son esprit comme une prophétie. Dans les années à venir, il se souviendrait des paroles d'Amalric, lorsque le rêve serait devenu réalité.

Dans la brume de l'aube, les rues de Khoraja avaient été envahies par une foule nombreuse. Les gens étaient venus assister au départ des troupes par la porte sud. L'armée bougeait enfin. En tête venaient les chevaliers, resplendissants dans leurs armures aux plaques richement ouvragées, avec des plumes colorées ondoyant au-dessus de leurs heaumes polis. Leurs montures, caparaçonnées de soie, de cuir laqué et de boucles en or, caracolaient et sautillaient tandis que leurs cavaliers les mettaient au pas. La lumière matinale se reflétait sur les pointes des lances : elles se dressaient telle une forêt au-dessus des troupes montées, leurs pennons flottant sous la brise légère. Chaque chevalier portait sur lui le gage d'une dame : un gant, un foulard ou une rose, noué à son casque ou glissé dans son ceinturon d'épée. Ils représentaient la chevalerie de Khoraja, forte de cinq cents hommes, conduits par le comte Thespides ; celui-ci, disait-on, convoitait la main de Yasmela elle-même.

Ils étaient suivis par la cavalerie légère. Les cavaliers, montés sur de robustes coursiers, étaient des hommes des collines au corps mince et aux traits de rapace ; des casques d'acier à pointe protégeaient leur tête et des cottes de mailles étincelaient sous leurs cafetans flottants. Leur principale arme était le redoutable arc shémite qui pouvait envoyer un trait à cinq cents pas. Ils étaient au nombre de cinq mille et Shupras se trouvait à leur tête ; son visage mince était sévère sous son casque à pointe.

Aussitôt après, s'avançaient les lanciers de Khoraja, des fantassins dont le nombre était toujours relativement restreint dans n'importe quel État Hyborien ; en effet, dans ces régions, seule la cavalerie était considérée comme une arme honorable. Ces hommes, comme les chevaliers, appartenaient à l'antique sang de Koth – fils de familles ruinées, hommes dont la vie avait été brisée, jeunes sans fortune ne pouvant s'acheter un cheval et une cuirasse ; ils étaient cinq cents.

Les mercenaires venaient en dernier : un millier de cavaliers et deux mille lanciers. Les chevaux aux longues pattes semblaient aussi rudes et sauvages que leurs cavaliers ; ils ne faisaient ni de petits sauts ni de gambades. Ces tueurs professionnels, vétérans de campagnes sanglantes, avaient quelque chose de sinistre ; leurs gestes étaient méthodiques, leur regard froid et calculé. Revêtus de la tête aux pieds d'un haubert, ils portaient leurs casques sans visières par-dessus leurs cottes de mailles. Leurs boucliers étaient sans ornements, leurs longues lances sans oriflammes. À leurs garrots d'arçon étaient suspendues des haches d'armes ou des masses d'acier et chaque homme portait à sa hanche une longue épée à large lame. Les lanciers étaient armés

pratiquement de la même façon, bien qu'ils portent des piques au lieu de lances de cavalerie.

Ces hommes appartenaient à des races aussi nombreuses que leurs crimes. Il y avait de grands Hyperboréens, au corps mince et à la forte ossature, à la diction lente et au tempérament violent ; des hommes du pays de Gunder aux cheveux tannés, originaires des collines du Nord-Ouest ; des renégats corinthiens à l'air crâne ; des Zingariens à la peau basanée, aux moustaches noires et hérissées, au sang chaud ; des Aquiloniens venus de l'Ouest lointain. Pourtant, tous étaient des Hyboriens, à l'exception des Zingariens.

Derrière tout cela s'avavançait un chameau aux riches housses, conduit par un chevalier monté sur un grand cheval de guerre et entouré par un groupe de soldats d'élite, choisis parmi les troupes de la maison royale. Sa cavalière, sous le dais de soie fixé au siège, formait une silhouette mince et souple, vêtue de soieries somptueuses : à sa vue, la populace, toujours bien disposée envers la royauté, lança en l'air des toques en cuir et poussa des cris de joie frénétiques.

Conan le Cimmérien, nerveux dans son armure à plaques, lança un regard désapprobateur en direction du chameau richement orné et se tourna vers Amalric à son côté. Celui-ci portait une cuirasse ouvragée d'or, aux plaques pectorales du même métal, et un casque surmonté d'un cimier en crin de cheval flottant au vent.

— La princesse a tenu à nous accompagner. Elle est souple mais pas assez robuste pour ce genre de travail. En tout cas, elle devra se défaire de toutes ces robes.

Amalric tordit sa moustache blonde pour dissimuler un sourire. De toute évidence, Conan supposait que Yasmela avait l'intention de porter une épée et de prendre une part active à la bataille, comme c'était souvent le cas pour les femmes barbares.

— Les femmes hyboriennes ne se battent pas comme tes femmes de Cimmérie, Conan, dit-il. Yasmela vient avec nous pour assister à la bataille. De toute façon (il changea de position sur sa selle et baissa la voix), j'ai dans l'idée que la princesse n'ose pas rester en arrière. Elle a peur de quelque chose...

— D'un soulèvement ? Peut-être aurions-nous dû pendre quelques bourgeois avant notre départ...

— Non. L'une de ses femmes de chambre a parlé... balbutiant des inepties à propos de *Quelque Chose* qui s'introduisait dans le palais la nuit et rendait Yasmela à moitié folle de terreur. Il s'agit de l'une des diableries de Natohk, je n'en doute pas. Conan, nous avons en face de nous plus qu'une créature de chair et de sang !

— Eh bien, grogna le Cimmérien, mieux vaut aller à la rencontre d'un ennemi que de l'attendre.

Il regarda vers la longue file de chariots et ceux qui suivent toujours les armées en temps de guerre, saisit les rênes dans sa main gantée de fer et prononça par habitude la phrase des mercenaires se mettant en marche :

— Que ce soit vers l'enfer ou le butin... en route, camarades !

Les portes massives de Khoraja se refermèrent derrière le long cortège. Les têtes des curieux garnirent les murailles crénelées. Les habitants de la ville comprenaient parfaitement qu'ils regardaient s'éloigner la vie ou la mort. Si l'armée était défaite, l'avenir du royaume serait tracé en lettres de sang. En effet, les hordes déferlant du Sud sauvage ignoraient la pitié.

Toute la journée les colonnes marchèrent, traversant les prairies ondulantes sous le vent, franchissant de petites rivières. Le terrain commença à s'élever progressivement en pente douce. Devant eux se dressait une série de collines basses, allant de l'est à l'ouest et formant une muraille ininterrompue. Ils campèrent cette nuit-là sur les pentes nord de ces collines ; par dizaines, des montagnards au nez aquilin et au regard ardent vinrent s'accroupir autour des feux et répéter les nouvelles arrivées du désert empreint de mystère. Le nom de Natohk revenait sans cesse dans leurs récits, tel un serpent dressant son horrible tête. Sur son ordre les démons de l'air apportaient le tonnerre, le vent et le brouillard ; les esprits élémentaires du monde inférieur faisaient trembler la terre en de terrifiants grondements. Il faisait surgir le feu de nulle part et consumait ainsi les portes des cités fortifiées, brûlait les hommes en armures, les réduisait à des tas d'ossements carbonisés. Ses guerriers étaient si nombreux qu'ils recouvraient le désert, et il disposait de cinq mille soldats stygiens avec leurs chars de guerre, commandés par le prince rebelle Kutamun.

Conan écoutait, imperturbable. La guerre était son métier. Pour lui, la vie était une bataille perpétuelle, ou une suite de batailles ; depuis sa naissance, la mort avait été une compagne de tous les jours. Elle marchait à son côté, horrible, se tenait contre son épaule devant les tables de jeu ; ses doigts osseux faisaient tinter les coupes de vin. Elle se dressait au-dessus de lui, silhouette monstrueuse et encapuchonnée, lorsqu'il était étendu et dormait. Il se souciait aussi peu de sa présence qu'un roi fait attention à son porteur de coupe. Un jour, il sentirait sur lui son étreinte osseuse, c'était tout. Il lui suffisait de vivre au présent.

Néanmoins, d'autres étaient moins indifférents à la peur. S'en revenant d'une inspection des lignes avancées, Conan s'arrêta brusquement. Une silhouette élancée, enveloppée dans un manteau, venait de surgir de l'ombre, tendant la main vers lui.

— Princesse ! Vous devriez être dans votre tente !

— Je n'arrivais pas à m'endormir. (Ses yeux noirs étaient hagards dans l'obscurité.) Conan, j'ai peur !

— Redoutes-tu des hommes dans cette armée ?

Sa main serra la poignée de son épée.

— Non, il ne s'agit pas d'un homme, dit-elle en frissonnant. Conan, n'y a-t-il rien dont tu aies peur ?

Il réfléchit, se frottant le menton.

— Si, reconnut-il enfin, de la malédiction des dieux.

Elle frissonna de nouveau.

— Je suis maudite. Un démon des abysses a jeté son dévolu sur moi. Nuit après nuit, tapi au sein des ombres, il me chuchote d'horribles secrets. Il a l'intention de venir me chercher pour que je sois sa reine en enfer. Je n'ose dormir... il m'apparaîtra dans mon pavillon comme il venait me tourmenter dans mon palais. Conan, tu es fort... garde-moi auprès de toi ! J'ai si peur !

Ce n'était plus une princesse, mais seulement une jeune femme terrifiée. Sa fierté l'avait quittée, l'abandonnant dans sa nudité, sans aucune honte. Poussée par une peur éperdue, elle était venue vers lui ; il semblait si fort. La puissance primitive qui l'avait repoussée l'attirait à présent.

Pour toute réponse, il ôta de ses épaules son manteau écarlate et l'en enveloppa avec rudesse, comme si la tendresse, de quelque sorte qu'elle fût, était impossible pour lui. Sa main de fer resta posée un instant sur sa frêle épaule et elle frissonna de nouveau ; cette fois ce n'était pas de peur. À ce simple contact, un flot de vitalité animale la submergea et irradia à travers son corps, comme si un peu de l'énergie surabondante de Conan lui avait été imparti.

— Allonge-toi ici.

Il désignait un endroit dégagé et propre près d'un feu aux flammes vacillantes. Le fait qu'une princesse dût s'étendre sur le sol nu près d'un feu de camp, enroulée dans une capote de soldat, ne lui semblait nullement incongru. Elle obéit sans discuter.

Il s'assit à côté d'elle, sur un rocher, son épée à large lame posée en travers de ses genoux. La lueur du feu se reflétait sur son armure d'acier bleuté : il ressemblait à une statue de métal... force dynamique pour le moment inactive, non pas au repos mais immobile, attendant le signal pour se lancer dans quelque action terrifiante. Les flammes jouaient sur ses traits, donnant l'impression qu'ils étaient sculptés dans une substance ombreuse, pourtant aussi dure que l'acier. Ils étaient impassibles, mais au fond de ses yeux couvait une vie farouche. Ce n'était pas seulement un barbare et un sauvage ; il faisait partie de cette sauvagerie, était inséparable des éléments indomptés de la vie ; dans ses veines coulait le sang d'une bande de loups ; dans son esprit étaient tapies les profondeurs mystérieuses de la nuit nordique ; son cœur brûlait du feu des forêts flamboyantes.

Tandis qu'elle méditait et rêvait tout à la fois, Yasmela glissa

doucement vers le sommeil, enveloppée dans une sensation de sécurité délicate. D'une manière inexplicable, elle savait qu'aucune ombre aux yeux ardents ne se pencherait sur elle parmi les ténèbres, tant que cette silhouette farouche venue de contrées étrangères monterait la garde à proximité. Pourtant, une nouvelle fois, elle se réveilla et frissonna, en proie à une terreur cosmique, bien qu'aucune horreur abyssale ne fût en vue.

Elle avait été tirée de son sommeil par le murmure de voix étouffées. Ouvrant les yeux, elle vit que le feu était moribond. Les premières lueurs de l'aube étaient proches. Elle distingua vaguement Conan, toujours assis sur son rocher ; entrevit le long reflet bleuté de sa lame. À côté de lui était accroupie une autre silhouette, légèrement éclairée par les flammes agonisantes. Yasmela, encore endormie, discerna le bec crochu d'un nez, la perle brillante d'un œil, sous un turban blanc. L'homme parlait rapidement dans un dialecte shémite qu'elle avait du mal à comprendre.

— Que Bel me prenne mon bras droit ! Je dis la vérité ! Par Derketo, Conan, je suis le prince des menteurs, mais je ne mentirais pas à un vieux camarade comme toi. Je le jure sur les jours anciens, lorsque nous étions des voleurs, tous les deux, à Zamora... avant que tu ne revêtes le haubert !

» J'ai vu Natohk ; avec les autres je me suis agenouillé devant lui lorsqu'il faisait ses incantations à Set. Pourtant, je n'ai pas enfoncé mon nez dans le sable comme les autres l'ont fait. Je suis un voleur de Shumir et mon regard est plus perçant que celui d'une belette. Redressant légèrement la tête de côté, j'ai vu son voile s'agiter au vent. Il s'est écarté un instant et j'ai vu... j'ai vu... que Bel me vienne en aide, Conan, je te dis que *j'ai vu* ! Mon sang s'est figé dans mes veines et mes cheveux se sont dressés sur ma tête. Ce que j'ai vu a brûlé mon âme comme un fer chauffé à blanc. Jusqu'à ce que je sois sûr, je n'ai pu prendre de repos.

» Je me suis rendu aux ruines de Kuthchemes. La porte du dôme en ivoire était ouverte ; sur le seuil gisait un grand serpent, transpercé par une épée. À l'intérieur du dôme se trouvait le corps d'un homme, tellement déformé, ridé et ratatiné que je ne l'ai pas reconnu tout d'abord... c'était Shevatas le Zamorien, le seul voleur au monde qui m'était supérieur, je l'avoue volontiers. Le trésor était intact, entassé en des monceaux étincelants tout autour du cadavre. Et c'est tout.

— Il n'y avait pas d'ossements... commença Conan.

— Il n'y avait rien ! s'écria le Shémite avec passion. Rien ! *Un seul cadavre* auprès du trésor !

Le silence régna un instant ; Yasmela trembla et se recroquevilla sur elle-même tandis qu'une horreur sans nom l'envahissait.

— D'où est venu Natohk ? insinua le chuchotement frémissant du

Shémite. Il a surgi du désert, une nuit, alors que le monde était aveugle et déchaîné ; des nuées de démence en une fuite éperdue traversaient le ciel, tournoyant parmi les étoiles frissonnantes ; au gémissement du vent se mêlait le hurlement des esprits du désert. Cette nuit-là, les vampires étaient sortis de leurs tombes, les sorcières chevauchaient nues les courants célestes et les loups-garous hurlaient au milieu des étendues sauvages. Sur un chameau noir il est arrivé, à la vitesse du vent ; un feu impie flamboyait autour de lui et les traces fourchues de sa monture brillaient dans les ténèbres. Natohk a mis pied à terre devant le sanctuaire de Set, à l'oasis d'Aphaka ; l'animal est parti au galop et a disparu dans la nuit. J'ai parlé aux hommes de la tribu ; ils jurèrent que la bête a soudain déployé des ailes gigantesques et s'est envolée vers les nuées, laissant derrière elle une piste de feu. Depuis, personne n'a jamais revu ce chameau ; pourtant une forme vaguement humaine, noire et bestiale, s'approche chaque soir de la tente de Natohk ; sa démarche est traînante et elle lui parle en un horrible caquetage, dans les ténèbres précédant l'aube. Je te le dis, Conan, Natohk est... attends, je vais te montrer une image de ce que j'ai vu ce jour-là à Shushan lorsque le vent a soulevé son voile !

Yasmela aperçut le reflet de l'or dans la main du Shémite comme les hommes se penchaient sur quelque chose. Elle entendit grogner Conan ; soudain les ténèbres déferlèrent et la recouvrirent. Pour la première fois de sa vie, la princesse venait de s'évanouir.

L'aube commençait à peine à blanchir l'horizon à l'est lorsque l'armée se remit en marche. Des montagnards avaient surgi au galop, leurs montures chancelant après cette rude chevauchée, pour signaler à Conan que la horde du désert avait établi son campement au puits d'Altuka. C'est pourquoi les soldats traversaient en hâte les collines, laissant les chariots loin derrière eux. Yasmela les accompagnait, à cheval ; ses yeux étaient hagards. L'horreur sans nom avait revêtu une forme encore plus terrible depuis qu'elle avait reconnu la pièce d'or dans la main du Shémite la nuit précédente... l'une de ces pièces fabriquées en secret par les adeptes du culte zugite dégradé, représentant les traits d'un homme mort depuis trois mille ans.

Le chemin serpentait parmi des collines inégales et des rochers escarpés dominant des vallées étroites. Ici et là étaient nichés des villages, des amas compacts de huttes de pierre et de boue séchée. Les hommes des collines accouraient en foule pour se joindre à leurs frères ; c'est pourquoi, avant qu'elle ait fini de traverser cette région, l'armée comptait dans ses rangs trois mille archers résolus de plus.

Soudain ils quittèrent les collines et retinrent leur souffle devant la perspective immense qui s'offrait à leurs yeux. Vers le sud, les collines descendaient en une pente abrupte, marquant une division géographique très nette entre les plateaux de Koth et le désert méridional. Elles constituaient le rebord de ces plateaux qui s'étendaient en une muraille presque ininterrompue. Nues et désolées, elles étaient habitées par le seul clan zaheemi dont la tâche était de garder la route des caravanes. Au-delà des collines, le désert apparaissait vide, poudreux, sans vie. Pourtant, tout là-bas, à l'horizon, se trouvaient le puits d'Altuka et la horde de Natohk.

Les soldats abaissèrent leur regard vers la passe de Shamla, par où transitaient les richesses du Nord et du Sud et qu'avaient empruntée les armées de Koth, de Khoraja, de Shem, de Turan et de Stygie. La paroi à pic du rempart naturel s'interrompait à cet endroit. Des promontoires rocheux descendaient vers le désert, formant des vallées arides dont les extrémités nord étaient fermées par des falaises déchiquetées... toutes sauf une : la passe. L'ensemble faisait penser à une grande main tendue depuis les collines ; deux doigts écartés formaient une vallée en forme de cône. Les doigts étaient représentés par une large crête de rochers de chaque côté, les bords extérieurs tombant à pic, les bords intérieurs descendant en une pente escarpée. La vallée se rétrécissait tandis qu'elle montait et débouchait sur un plateau flanqué de ravines. Il y avait un puits là-bas et plusieurs tours de pierre, occupées par les Zaheemis.

Conan fit halte à cet endroit, sautant à bas de son cheval. Il avait enlevé son armure à plaques au profit de la cotte de mailles plus familière. Thespidès tira sur les rênes de son coursier et demanda :

— Pourquoi t'arrêtes-tu ?

— Nous les attendrons ici, répondit Conan.

— Il serait plus chevaleresque de quitter ces hauteurs et d'aller à leur rencontre, fit sèchement le comte.

— Ils nous étoufferaient par leur seul nombre, rétorqua le Cimmérien. De plus, il n'y a pas d'eau là-bas. Nous camperons sur le plateau...

— Mes chevaliers et moi camperons dans la vallée, répliqua Thespidès avec colère. Nous formons l'avant-garde et *nous*, au moins, n'avons pas peur d'une horde dépenaillée.

Conan haussa les épaules et le noble furieux s'éloigna au petit galop. Amalric fit halte sur son ordre lancé d'une voix tonitruante, pour observer la petite troupe étincelante qui descendait la pente vers la vallée.

— Les fous ! Leurs gourdes seront bientôt vides et ils devront remonter vers le puits pour abreuver leurs chevaux.

— Laisse-les, grogna Conan. Ils ont du mal à accepter des ordres de moi. Dis à nos hommes d'ôter leurs équipements et de se reposer. Ils ont beaucoup marché et la route a été rude. Qu'ils abreuvant leurs montures et se restaurent ensuite.

Il était inutile d'envoyer des éclaireurs. Le désert s'étendait nu jusqu'à l'horizon, bien que, pour le moment, cette vue fût restreinte par des nuages assez bas formant des masses blanchâtres tout là-bas au sud. La monotonie de la perspective était seulement interrompue par un amas de ruines de pierre, à quelques milles de distance, au milieu du désert ; il s'agissait des vestiges d'un ancien temple stygien. Conan dit aux archers de mettre pied à terre et les disposa le long des crêtes, avec les montagnards à l'air farouche. Il déploya les mercenaires et les lanciers de Khoraja sur le plateau, tout autour du puits. Légèrement en retrait, à l'endroit où la route des collines donnait sur le plateau, fut dressé le pavillon de Yasmela.

L'ennemi n'étant pas en vue, les soldats se détendirent. Ils ôtèrent leurs casques, firent glisser leurs cottes de mailles sur leurs épaules bardées de fer, desserrèrent leurs ceinturons. Des plaisanteries fort lestes furent échangées çà et là comme ils mordaient avec appétit dans des quartiers de bœuf et plongeaient leurs museaux dans des cruches contenant de l'aie. Le long des pentes, les montagnards se mettaient à leur aise, grignotant des dattes et des olives. Amalric se dirigea à grands pas vers Conan qui était assis, tête nue, sur un gros rocher.

— Conan, as-tu entendu ce que les hommes des collines racontent à propos de Natohk ? Ils disent... Mitra, c'est trop insensé pour qu'on

puisse même le répéter. Qu'en penses-tu ?

— Il arrive que des graines restent dans le sol plusieurs siècles sans pourrir, répondit Conan. Natohk est un homme, cela ne fait aucun doute.

— J'aimerais en être aussi sûr, grogna Amalric. En tout cas, tu as disposé tes forces aussi bien qu'un général aguerri aurait pu le faire. Il est certain que les démons de Natohk ne pourront s'abattre sur nous à l'improviste. Mitra, quel brouillard !

— J'ai cru tout d'abord qu'il s'agissait de nuages, fit remarquer Conan. Vois comme il avance !

Ce qui avait ressemblé à des nuages était en fait un brouillard épais se déplaçant vers le nord, semblable à un vaste océan agité ; ses volutes cachèrent rapidement à la vue le désert. Bientôt il recouvrait les ruines stygiennes et continuait d'avancer. Les soldats regardaient bouche bée. Ce phénomène était sans précédent... anormal et inexplicable.

— Envoyer des hommes en reconnaissance ne servirait à rien, fit Amalric d'un air dégoûté. Ils ne verraient rien du tout. La brume aura bientôt atteint les rebords extérieurs des crêtes. Dans un instant, elle aura recouvert la passe et toutes ces collines...

Conan avait observé ce brouillard aux volutes mouvantes avec une nervosité croissante. Il se baissa brusquement et colla son oreille contre le sol. Il se redressa avec une hâte frénétique, en jurant.

— Des chevaux et des chars, par milliers ! Le sol vibre sous leur avance ! Ho, là-bas ! (Sa voix se répercuta dans la vallée, galvanisant les hommes nonchalamment étendus.) Ramassez vos casques et vos piques, bande de chiens ! Formez les rangs et vite !

Les soldats regagnèrent rapidement leurs positions, mettant en hâte leurs casques et fixant à leurs bras les lanières de leurs boucliers. Au moment même où cet ordre était donné, le brouillard roula et disparut, comme s'il avait perdu toute utilité. Il ne se leva pas lentement pour se dissiper comme un brouillard naturel ; il s'évanouit tout simplement, telle une bougie que l'on souffle. Un instant auparavant, le désert tout entier était occulté par les masses floconneuses et tourbillonnantes, s'entassant couche après couche, comme une montagne ; l'instant d'après, le soleil brillait dans un ciel sans nuages sur un désert aride... celui-ci n'était plus vide, mais recouvert par une armée bien vivante et terrifiante. Une grande clameur secoua les collines.

Les hommes stupéfaits de Conan eurent tout d'abord l'impression de contempler un océan de bronze et d'or, luisant et étincelant, où des pointes d'acier scintillaient, telles des myriades d'étoiles. Lorsque le brouillard s'était levé, les attaquants s'étaient arrêtés, comme pétrifiés sur place, en de longues lignes compactes flamboyant au soleil.

Venait en premier une longue ligne de chars de guerre, tirés par les grands et fougueux chevaux de Stygie, aux crinières ornées de plumes... ils s'ébrouaient et se cabraient tandis que chaque conducteur nu de char s'inclinait en arrière, ses jambes puissantes bien campées, des muscles noueux saillant sur ses bras à la peau sombre. Les guerriers sur des chariots formaient de hautes silhouettes ; leurs visages d'épervier étaient soulignés par des casques en bronze surmontés d'un cimier, où un croissant supportait une boule dorée. Leurs mains tenaient de lourds sacs. Il ne s'agissait pas de vulgaires archers, mais de nobles du Sud, élevés dans la guerre et la chasse, habitués à tuer des lions avec leurs flèches.

Derrière eux se tenait une foule bigarrée d'hommes à l'apparence farouche, montant des chevaux à demi sauvages... les guerriers de Kush, le premier des grands royaumes noirs au sud de la Stygie, dans les régions de plaines. Leurs corps étaient d'ébène luisante, souples et élancés ; entièrement nus, ils chevauchaient leurs montures sans selle ni bride.

Ensuite attendait une horde. Elle semblait recouvrir tout le désert. Des milliers et des milliers... les fils belliqueux de Shem : des rangées de cavaliers aux corselets métalliques en écaille et aux casques cylindriques... les *asshuri* de Nippr, Shùmir, Eruk et de leurs cités sœurs ; des foules cruelles aux robes blanches... les clans nomades.

Alors les rangs ennemis se mirent en-branle et avancèrent en tourbillonnant. Les chars de guerre se rangèrent sur le côté tandis que le gros des troupes progressait avec incertitude. Dans la vallée, en contrebas, les chevaliers étaient en selle ; le comte Thespides lança son cheval au galop vers le haut de la pente où se tenait Conan. Il ne daigna pas mettre pied à terre et lui lança avec raideur :

— Le brouillard en se levant les a plongés dans la plus grande confusion ! C'est le moment de charger ! Les Kushites n'ont pas d'arcs et gênent la progression de leur armée. Une charge de mes cavaliers les écrasera et les fera reculer en désordre vers les rangs des Shémites, brisant ainsi leur formation. Suis-moi ! Nous allons remporter cette bataille d'un seul coup !

Conan secoua la tête.

— Si nous avions en face de nous un adversaire normal, je serais d'accord. Mais cette confusion est plus feinte que réelle, comme s'ils voulaient nous amener à charger. Je crains un piège.

— Alors tu refuses de bouger ? s'écria Thespides, son visage noirci par la colère.

— Sois raisonnable, l'exhorta Conan. Nous avons l'avantage de la position...

Avec un juron furieux, Thespides fit virevolter son cheval et le lança au galop au bas de la pente, vers la vallée où ses chevaliers

attendaient impatiemment.

Amalric hocha la tête.

— Tu n'aurais pas dû le laisser repartir, Conan. Je... oh, regarde là-bas !

Conan se dressa d'un bond, lançant une imprécation. Thespides avait rejoint ses hommes et les passait en revue. Ils ne comprirent pas ce que disait sa voix aux accents passionnés, mais son geste désignant la horde qui approchait était suffisamment éloquent. Un instant plus tard, cinq cents lances s'abaissaient vers le sol et le détachement bardé d'acier partit au galop vers le fond de la vallée, dans un grondement de tonnerre.

Un jeune page arriva en courant de la tente de Yasmela, criant à Conan d'une voix aiguë et véhémence :

— Seigneur, la princesse demande pourquoi vous n'imites pas le comte Thespides pour lui venir en renfort ?

— Parce que je ne suis pas aussi stupide que lui, grogna Conan, en prenant place à nouveau sur le rocher et en commençant à ronger un énorme os de bœuf.

— L'autorité te rendrait-elle modéré ? fit remarquer Amalric. Autrefois tu te serais lancé dans une pareille folie avec une joie immense.

— Oui, quand j'avais seulement ma propre vie à considérer, répondit Conan. À présent... par l'enfer, qu'est-ce...

La horde avait fait halte. De l'extrême gauche surgit un char de guerre ; le conducteur nu fouettait son cheval comme un dément. L'autre occupant formait une haute silhouette dont la robe flottait au vent d'une manière spectrale. Il tenait dans ses bras un grand vase en or et versait de celui-ci un mince ruisseau scintillant à la lueur du soleil. Le chariot passa rapidement devant les premières lignes de la horde du désert ; derrière ses roues grondantes, restait, tel le sillage d'un navire, une longue et fine traînée poudreuse. Elle brillait dans le sable comme la trace phosphorescente d'un serpent.

— C'est Natohk ! jura Amalric. Quelle semence démoniaque est-il en train de répandre ainsi ?

Les chevaliers n'avaient pas arrêté pour autant leur charge téméraire. Encore cinquante pas et ils se heurteraient aux rangs irréguliers des Kushites ; les Noirs se tenaient immobiles, lances dressées. À présent les chevaliers galopant en tête avaient atteint la mince traînée qui brillait sur le sable. Ils ne firent pas attention à cette menace insidieuse. Les sabots ferrés des chevaux la frappèrent violemment ; ce fut comme lorsque le fer bat le silex... avec un résultat encore plus terrible. Une violente explosion secoua le désert : il parut s'ouvrir en deux le long de la traînée mystérieuse, au milieu de flammes blanches terrifiantes.

À cet instant, toute la première ligne de chevaliers fut enveloppée par cet éclat aveuglant ; chevaux et cavaliers bardés de fer se tordirent, brûlés et calcinés par cette lueur comme des insectes s'approchant imprudemment d'une flamme. L'instant suivant, les autres lignes de chevaliers venaient buter sur leurs corps carbonisés. Incapables de stopper leur charge éperdue, ils s'écrasèrent, rangée après rangée, sur les cadavres. Avec une soudaineté épouvantable, l'assaut s'était transformé en une boucherie où des silhouettes en armures mouraient parmi des chevaux horriblement mutilés aux hennissements terrifiants.

L'impression de confusion qu'avait donnée la horde disparut. Des lignes savamment ordonnées se formèrent ; les Kushites se ruèrent sauvagement sur les lieux de la boucherie, transperçant de leurs lances les blessés, brisant les heaumes des chevaliers avec des pierres et des masses en fer. Tout cela arriva si rapidement que ceux qui regardaient depuis les pentes restèrent immobiles, frappés de stupeur. La horde s'avança de nouveau, s'écartant pour éviter l'endroit où gisaient les corps carbonisés. Un cri monta des collines :

— Nous ne combattons pas des hommes, mais des démons !

Sur les crêtes, les montagnards hésitèrent. L'un d'eux courut vers le plateau, de la bave coulant sur sa barbe.

— Fuyons, fuyons ! glapissait-il. Que pouvons-nous contre la magie de Natohk ?

Avec un grognement, Conan bondit de son rocher et le frappa avec l'os de bœuf ; l'homme s'affaissa, du sang jaillissant de son nez et de sa bouche. Conan dégaina son épée ; ses yeux étaient devenus des fentes où brûlait un feu d'un bleu sinistre.

— Reprenez vos places ! hurla-t-il. Je trancherai la tête au premier qui tentera de s'enfuir ! Battez-vous, maudits !

La débandade cessa aussi vite qu'elle avait commencé. La personnalité farouche de Conan fit l'effet d'un jet d'eau glacée sur la flamme tourbillonnante de leur terreur.

— Gardez vos positions ! ordonna-t-il rapidement. Et défendez-les ! Aujourd'hui, personne ne franchira la passe de Shamla... homme ou démon !

À l'endroit où le rebord du plateau était interrompu par le versant en pente de la vallée, les mercenaires resserrèrent leurs ceinturons et saisirent fermement leurs lances. Derrière eux les lanciers attendaient sur leurs coursiers ; sur un côté avaient été placés en réserve les cuirassiers de Khoraja. Aux yeux de Yasmela se tenant à l'entrée de sa tente, le teint blême et interdite, l'armée semblait n'être qu'une poignée d'hommes en comparaison des foules innombrables de la horde du désert.

Conan se tenait parmi les lanciers. Il savait que les assaillants

n'essaieraient pas de lancer leurs chars vers le haut des pentes et la passe, sous le tir des archers ; pourtant il poussa un grognement de surprise en voyant les cavaliers mettre pied à terre. Ces hommes sauvages n'avaient pas de chariots chargés de nourriture. Gourdes et sacs de provisions étaient accrochés à leurs selles. À présent ils buvaient leurs réserves d'eau et jetaient au loin leurs outres.

— L'étau de la mort se resserre, grommela-t-il, comme les fantassins se disposaient en des lignes compactes. J'aurais préféré une charge de cavalerie ; des chevaux blessés désorganisent et disloquent des formations entières.

La horde avait adopté une nouvelle formation : un gigantesque fer de lance dont la pointe était constituée par les Stygiens ; venaient ensuite les *asshuri* en cuirasses, flanqués des nomades. En rangs serrés, boucliers levés, ils s'avancèrent lentement tandis que, derrière eux, sur un char immobile, une haute silhouette levait vers le ciel ses bras sortant de manches amples, en une sinistre invocation.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans la vallée encaissée, les hommes des collines lancèrent leurs traits. Malgré leur formation protectrice, des hommes tombèrent par dizaines. Les Stygiens s'étaient débarrassés de leurs arcs ; des têtes casquées se baissèrent sous la pluie mortelle, des yeux noirs étincelèrent par-dessus le bord des boucliers... ils avançaient toujours en une lame inexorable, enjambant les corps de leurs camarades tués. Les Shémities ripostèrent et des nuées de flèches assombrirent le ciel. Conan regardait au-delà des vagues ondoyantes de lances, se demandant quelle nouvelle horreur le sorcier allait invoquer. D'une façon étrange il sentait que Natohk, comme tous ceux de sa race, était plus redoutable en défense qu'à l'attaque ; prendre l'offensive contre lui conduirait inévitablement au désastre.

Assurément c'était la magie qui poussait la horde à se jeter sur les dents de la mort. Conan retint son souffle en constatant les ravages produits dans les rangs montant à l'assaut des pentes. Les bords du fer de lance semblaient fondre littéralement ; déjà la vallée était jonchée de cadavres. Pourtant les autres continuaient de grimper comme des déments, indifférents à la mort. En raison du nombre même de leurs arcs, ils commencèrent à submerger les archers postés sur les falaises. Des nuées de traits filaient vers le haut, obligeant les montagnards à s'abriter. Devant cette avance que rien ne pouvait briser, la panique envahit leurs cœurs et ils bandèrent leurs arcs follement, leurs yeux étincelant comme ceux de loups pris au piège.

Lorsque la horde s'approcha du goulot étroit de la passe, des blocs de rochers roulèrent au bas des pentes dans un grondement de tonnerre, écrasant des hommes par vingtaines. Pourtant la charge ne faiblit pas. Les loups de Conan s'apprêtèrent au choc qui semblait inévitable. En raison de leur formation ouverte et de leurs armures, les

flèches avaient commis peu de dégâts dans leurs rangs. C'était l'impact de la charge que Conan redoutait le plus... lorsque le gigantesque fer de lance s'écraserait contre ses lignes clairsemées. Il voyait à présent qu'il n'y avait aucun moyen d'éviter cet assaut. Il agrippa l'épaule d'un Zaheemi qui se tenait à proximité.

— Dis-moi, des cavaliers pourraient-ils accéder à la vallée, invisible d'ici, qui se trouve au-delà de cette crête de l'ouest ?

— Bien sûr. Il y a un sentier escarpé et très dangereux, secret et gardé de toute éternité par les Zaheemis. Mais...

Conan l'entraîna à sa suite vers l'endroit où Amalric se tenait sur son grand cheval de guerre.

— Amalric ! aboya-t-il. Suis cet homme ! Il va te conduire dans cette vallée extérieure, là-bas. Descends jusqu'à l'entrée de celle-ci, contourne l'extrémité de la crête et attaque la horde sur ses arrières. Pas un mot ; pars vite ! Je sais que c'est de la folie, mais de toute façon nous sommes perdus. Au moins, faisons le plus de ravages possible avant de mourir ! Hâte-toi !

Les moustaches d'Amalric se hérissèrent en un rictus farouche ; quelques instants plus tard, ses lanciers suivaient le guide vers un entrelacs de gorges s'éloignant du plateau. Conan revint en courant vers les piquiers, épée en main.

Il n'arriva pas trop tôt. Sur les deux crêtes, les montagnards de Shupras, rendus fous furieux par leur défaite imminente, faisaient pleuvoir leurs traits avec l'énergie du désespoir. Les hommes mouraient comme des mouches dans la vallée et sur les pentes... puis, avec un rugissement et dans une poussée irrésistible vers le haut, les Stygiens se heurtèrent aux mercenaires.

Dans un ouragan d'acier grondant, les lignes ondoyèrent et se tordirent. Les nobles élevés dans la guerre se battaient contre des soldats professionnels. Les boucliers s'écrasaient contre les boucliers, des lances étaient pointées entre eux et s'enfonçaient dans des corps, le sang jaillissait.

Conan aperçut la forme puissante du prince Kutamun de l'autre côté de l'océan des épées, mais il ne pouvait avancer dans la mêlée indescriptible, poitrine contre poitrine avec des formes sombres qui haletaient et frappaient. Derrière les Stygiens, les *asshuri* montaient à l'assaut en hurlant.

Des deux côtés les nomades grimpaient les pentes escarpées et se jetaient sur leurs frères de la montagne en un corps à corps féroce. Sur la ligne des crêtes, le combat faisait rage, avec une sauvagerie aveugle et rauque. À coups de dents et d'ongles, écumant de fanatisme et poussés par des haines séculaires, les hommes des tribus ennemies se déchiraient et se lacéraient, tuaient et mouraient. Leurs cheveux volant au vent, les Kushites nus accouraient en criant comme des

déments, pour participer au carnage.

Conan eut l'impression que ses yeux aveuglés par la sueur contemplaient un océan d'acier en fureur : celui-ci bouillonnait et tournoyait, emplissait la vallée d'une crête à l'autre. La bataille sanglante approchait du moment décisif. Les montagnards tenaient les crêtes et les mercenaires, serrant leurs piques ruisselantes de sang, plantant leurs pieds dans le sol écarlate, défendaient toujours la passe. L'avantage de la position et la meilleure protection de ses hommes due à leurs cuirasses compensaient pour le moment le désavantage du nombre. Cela ne durerait pas. Vague après vague, des visages aux regards enflammés et des lances étincelantes surgissaient en haut des pentes et les *asshuri* venaient combler les brèches dans les rangs des Stygiens.

Conan regarda vers l'ouest, espérant voir les lances d'Amalric contourner la crête ; elles n'apparaissaient toujours pas. Les piquiers commencèrent à faiblir et à reculer sous les assauts répétés. Conan abandonna tout espoir de victoire et de vie. Hurlant un ordre à ses capitaines ruisselants de sueur, il quitta les premières lignes et traversa en courant le plateau, se dirigeant vers les réserves de Khoraja : ces hommes attendaient, tremblant d'impatience. Il ne regarda même pas du côté de la tente de Yasmela. Il avait oublié la princesse ; son unique pensée était guidée par l'instinct de la bête fauve qui déchire et massacre avant d'être tuée.

— Aujourd'hui vous mourrez chevaliers ! dit-il en éclatant d'un rire féroce. (Il désigna de son épée couverte de sang les chevaux des montagnards, attachés à proximité.) En selle et suivez-moi... en enfer !

Les montures des collines se cabrèrent furieusement sous la charge peu familière de l'armure de Koth et le rire sonore de Conan retentit au-dessus de la clameur comme il les conduisait vers l'endroit où la crête orientale s'écartait du plateau. Cinq cents fantassins – patriciens ruinés, cadets de familles nobles, brebis galeuses – montant des chevaux shémites à demi sauvages chargeaient toute une armée et dévalaient une pente où aucune cavalerie ne s'était risquée avant eux !

Une fois franchie l'entrée de la passe obstruée par la bataille, ils s'élancèrent dans un grondement de tonnerre, débouchant sur la crête jonchée de cadavres. Ils se ruèrent au bas de la pente abrupte ; une vingtaine de chevaux bronchèrent et roulèrent sous les sabots des autres. En dessous d'eux, des hommes crièrent et levèrent les bras... la charge foudroyante les balaya comme une avalanche recouvre une forêt de jeunes arbres et emporte tout sur son passage. Les Khorajis poursuivirent leur attaque impétueuse, passant à travers les foules compactes et laissant dans leur sillage un tapis de cadavres mutilés et broyés.

À cet instant, comme la horde se tordait et se lovait sur elle-même,

les lanciers d'Amalric, après s'être ouvert un chemin à travers un détachement de cavalerie ennemie rencontré dans l'autre vallée, contournèrent rapidement l'extrémité de la crête occidentale et s'abattirent sur ses arrières, la fendant en deux, comme une pointe d'acier. Cette attaque prit les nomades par surprise et les démoralisa complètement. Persuadés que leur flanc gauche était attaqué par une force supérieure en nombre et craignant avec une peur panique que toute voie de retraite vers le désert leur soit coupée, ils se dispersèrent et s'enfuirent précipitamment, produisant des ravages dans les rangs mêmes de leurs camarades plus résolus. Ceux-ci faiblirent et les montagnards se jetèrent sur eux avec une fureur nouvelle, les repoussant au bas des pentes.

Stupéfaite et désarmée, la horde se disloqua avant que les nomades aient le temps de s'apercevoir que leur flanc était attaqué par une poignée d'hommes seulement. Et une fois brisée, même un magicien ne pouvait ressouder une telle horde. À travers l'océan de têtes et de lances les hommes enragés de Conan virent les cavaliers d'Amalric s'enfoncer dans les lignes ennemies et les mettre en déroute, tandis que les haches et les masses d'armes se levaient et retombaient. L'ivresse folle de la victoire embrasa le cœur de chaque homme et leurs bras devinrent d'acier.

Plantant leurs pieds dans la mer sanglante dont les vagues furieuses et écarlates venaient lécher leurs chevilles, les piquiers à l'entrée de la passe se mirent en branle, repoussant et écrasant les rangs ennemis qui se bousculaient et se pressaient. Les Stygiens tinrent bon mais, derrière eux, le gros des troupes constituées par les *asshuri* fondait rapidement ; les mercenaires passèrent par-dessus les corps des nobles du Sud, morts jusqu'au dernier l'arme à la main, pour déferler et s'abattre sur la masse mouvante des *asshuri* en complète débandade.

L'Agha Shupras gisait en haut de l'une des falaises, le cœur transpercé d'une flèche ; Amalric était étendu à terre, jurant comme un pirate, une lance fichée dans sa cuisse bardée de fer. Des cavaliers improvisés et conduits par Conan, cent cinquante à peine étaient encore en selle. Mais la horde était définitivement brisée. Nomades et lanciers en cottes de mailles avaient abandonné le combat et fuyaient vers leur camp où se trouvaient leurs chevaux ; les montagnards dévalaient au bas des pentes, poignardant les fuyards dans le dos, tranchant la gorge des blessés.

Dans ce chaos sanglant et virevoltant, une terrible apparition surgit soudain devant l'étalement de Conan qui se cabra. C'était le prince Kutamun, nu à l'exception d'un pagne ; il avait perdu sa cuirasse, son heaume à cimier était bosselé et entaillé, ses membres couverts de sang. Avec un hurlement formidable il lança la poignée de son épée brisée au visage de Conan et bondit pour attraper la bride de l'étalement.

Le Cimmérien oscilla sur sa selle, à demi assommé ; avec une force redoutable, le géant à la peau brune obligea le cheval hennissant à se dresser sur ses pattes de derrière et à reculer jusqu'à ce qu'il perde son équilibre et s'abatte dans la boue sanglante, parmi les corps qui se tordaient.

Conan sauta à bas de sa selle comme son cheval tombait les quatre fers en l'air ; avec un rugissement, Kutamun se jeta sur lui. Dans le cauchemar démentiel de la bataille, le barbare ne sut jamais vraiment comment il avait tué son adversaire. Le Stygien tenait une pierre dans sa main qu'il écrasait sans relâche sur le casque du Cimmérien, emplissant sa vue d'étincelles lumineuses, tandis que Conan enfonçait à plusieurs reprises sa dague dans le corps de l'homme... sans effet apparent sur la vitalité terrifiante du prince. Le monde tournait sous les yeux de Conan lorsque, dans un frisson convulsif, le corps qui se tendait contre le sien se raidit, puis devint flasque.

Se relevant en titubant, le sang coulant de sous son casque ébréché sur son visage, Conan posa un regard égaré sur le carnage qui s'étalait à profusion devant lui. D'une crête à l'autre, le sol était jonché de cadavres, en un tapis écarlate engorgeant toute la vallée. On aurait dit un océan de sang dont chaque vague était formée par une ligne irrégulière de cadavres. Ils obstruaient le goulot de la passe ; ils recouvraient les pentes. Tout là-bas, dans le désert, le massacre continuait : les survivants de la horde avaient rejoint leurs chevaux et s'enfuyaient à travers les étendues arides, poursuivis par les vainqueurs harassés... Conan fut épouvanté de constater le petit nombre de ses hommes encore en vie.

Un cri effroyable déchira la clameur. Du haut de la vallée un char arriva à vive allure, écrasant et broyant les cadavres amoncelés. Il n'était pas tiré par des chevaux, mais par une grande créature noire qui ressemblait à un chameau. Sur le char se tenait Natohk, ses robes volant au vent ; tenant les rênes et fouettant l'animal comme un dément, était accroupi un être à la peau sombre, aux traits vaguement humains, qui aurait pu être un singe monstrueux.

Dans une rafale de vent brûlant, le chariot gravit en un éclair la pente recouverte de cadavres, se dirigeant vers la tente où Yasmela se tenait, seule, abandonnée par ses gardes dans leur frénésie de poursuivre les nomades. Conan, pétrifié d'horreur, entendit le hurlement éperdu de la princesse : le long bras de Natohk se tendit vers elle, l'attrapa au passage et la hissa sur le char. Le sinistre coursier fit demi-tour et redescendit à la même allure vers le fond de la vallée. Personne n'osa décocher une flèche ou jeter une lance, de peur de toucher Yasmela qui se débattait dans les bras de Natohk.

Poussant un cri inhumain, Conan ramassa son épée tombée à terre et bondit à la rencontre de l'horreur qui survenait rapidement. Alors

qu'il levait son épée, les pattes de devant de l'animal noir le frappèrent comme la foudre et le projetèrent violemment à une vingtaine de pas de distance, à demi assommé et meurtri. Le hurlement de Yasmela atteignit ses oreilles, glaçant son âme ; le chariot s'éloigna dans un grondement.

La clameur qui jaillit des lèvres de Conan n'avait rien d'humaine ; il se releva vivement de la terre ensanglantée et saisit les rênes d'un cheval sans cavalier qui passait au galop à proximité. Il sauta en selle sans que le coursier ralentisse son allure et, avec une folle témérité, se lança à la poursuite du char. Celui-ci disparaissait rapidement au loin. Arrivé dans la vallée, il traversa le camp shémite comme une trombe et prit la direction du désert, rattrapant des groupes de ses propres cavaliers et dépassant des nomades qui éperonnaient cruellement leurs montures.

Le char fuyait : Conan le poursuivait toujours, bien que son cheval commençât à donner des signes de fatigue. À présent le désert illimité s'étendait tout autour d'eux, auréolé de la splendeur blafarde et sinistre du soleil couchant. Les ruines antiques apparurent ; à ce moment, le cocher monstrueux poussa un cri, qui figea le sang de Conan dans ses veines, et projeta à bas du char Natohk et la jeune fille. Ils roulèrent dans le sable. Sous le regard stupéfait du Cimmérien, le chariot et sa monture se transformèrent d'une horrible manière. De grandes ailes poussèrent et se déployèrent du corps d'une horreur noire qui ne ressemblait absolument plus à un chameau. La chose s'envola vers le ciel, emportant dans son sillage une forme nimbée d'une flamme aveuglante où une créature noire, vaguement humaine, caquettait, exprimant un lugubre triomphe. Cela se passa si vite que l'on aurait dit un cauchemar surgissant dans un rêve hanté par l'horreur.

Natohk se redressa d'un bond et regarda vivement vers son poursuivant résolu. Celui-ci ne s'était pas arrêté et arrivait au galop ; son épée était pointée vers le bas et projetait des gouttes écarlates. Le sorcier saisit la jeune femme au bord de l'évanouissement et l'emporta en courant vers les ruines.

Conan sauta à bas de son cheval et s'élança après eux. Il pénétra dans une salle où brillait une lueur impie ; pourtant, au-dehors, le crépuscule tombait rapidement. Sur un autel de jade noir était étendue Yasmela ; dans cette étrange lumière, son corps nu luisait comme de l'ivoire. Ses vêtements gisaient sur le sol, épars, comme s'ils avaient été arrachés avec une hâte brutale. Natohk fit face au Cimmérien... d'une taille et d'une maigreur inhumaines, vêtu de soieries d'un vert éclatant. Il rejeta son voile en arrière et Conan contempla les traits qu'il avait vus représentés sur la pièce d'or zugite.

— Oui, tremble de peur, chien ! (La voix ressemblait au sifflement

d'un serpent gigantesque.) Je suis Thugra Khotan ! J'ai dormi bien longtemps dans mon tombeau, attendant le jour du réveil et de la délivrance. Les arts qui m'avaient sauvé des barbares dans un lointain passé me gardaient également prisonnier... mais je savais que quelqu'un viendrait finalement... et il est venu, pour accomplir sa destinée et mourir, comme aucun homme n'était plus mort depuis trois mille ans !

» Insensé ! Tu crois peut-être m'avoir battu parce que les miens sont en déroute ? Parce que j'ai été trahi et abandonné par le démon que j'avais asservi ? Je suis Thugra Khotan qui dominera le monde, malgré tous vos dieux pitoyables ! Le désert est empli de mon peuple ; les démons de la terre exécuteront mes ordres, comme les reptiles de la terre m'obéissent. Le désir que j'avais d'une femme a affaibli mes pouvoirs magiques. À présent, cette femme est mienne ; son âme sera mon festin et je serai alors invincible ! Arrière, fou ! Tu n'as pas vaincu Thugra Khotan !

Il lança son bâton vers Conan. Celui-ci tomba aux pieds du Cimmérien qui recula avec un cri involontaire. En tombant, il s'était modifié d'une horrible façon ; ses contours se liquéfièrent et se tordirent... un cobra au cou gonflé se dressa en sifflant devant le barbare horrifié. Avec un juron furieux, Conan frappa et son épée trancha la forme monstrueuse. À ses pieds gisaient seulement les deux tronçons d'un bâton d'ébène coupé par le milieu. Thugra Khotan éclata d'un rire terrifiant. Se retournant vivement, il attrapa une forme qui rampait d'une manière répugnante dans la poussière recouvrant le sol.

Dans sa main tendue la chose vivante se tordait avec colère. Cette fois, ce n'était plus une illusion. Thugra Khotan tenait dans sa paume nue un scorpion noir, long de plus d'un pied, la créature la plus mortelle du désert ; une piqûre de son aiguillon pointu signifiait une mort instantanée. Le visage de Thugra Khotan qui ressemblait à un crâne desséché se fendit en un lugubre rictus de momie. Conan hésita, puis, sans prévenir, lança son épée.

Pris au dépourvu, Thugra Khotan n'eut pas le temps d'éviter le projectile. La pointe s'enfonça sous son cœur et ressortit d'un bon pied entre ses omoplates. Il s'affaissa et, en tombant, écrasa le monstre venimeux dans sa main.

Conan alla jusqu'à l'autel et prit Yasmela dans ses bras maculés de sang. Elle jeta convulsivement ses bras d'un blanc laiteux autour du cou du barbare, éclatant en sanglots et refusant de le lâcher.

— Par les démons de Crom, jeune fille ! grogna-t-il. Laisse-moi donc ! Cinquante mille hommes ont péri aujourd'hui et il me reste du travail à faire...

— Non ! s'exclama-t-elle, s'accrochant à lui avec une force

frénétique. (Sa peur et la passion la rendaient en cet instant aussi barbare que le Cimmérien.) Je ne te laisserai pas partir ! Je t'appartiens, par le feu, l'acier et le sang ! Et tu m'appartiens ! Là-bas, je dois penser à mon peuple... ici il n'y a que toi... et moi ! Tu ne t'en iras pas !

Il hésita ; son cerveau pris de vertige était submergé par le raz de marée impétueux de ses passions violentes. La lueur blafarde et surnaturelle flottait toujours dans la salle peuplée d'ombres, éclairant d'une manière spectrale le visage mort de Thugra Khotan : celui-ci semblait ricaner vers eux d'un rire creux et sans joie. Au-dehors, dans le désert et sur les collines, parmi les océans de morts, des hommes agonisaient, hurlaient de douleur, de soif et de folie, et des royaumes chancelaient. Puis tout fut balayé par la vague écarlate qui déferlait et noyait l'âme de Conan comme il écrasait dans ses bras aux muscles d'acier le corps svelte, blanc et luisant, semblable à des feux magiques, promesse de plaisirs inconnus.

Des ombres dans la clarté lunaire

Sa fierté interdit à Conan de devenir le prince consort d'aucune reine, même si elle est aussi belle ou ardente que Yasmela. Quelque temps après, il s'éclipse discrètement et regagne sa Cimmérie natale pour se venger de ses ennemis de toujours, les Hyperboréens.

Conan approche à présent de la trentaine. Ses frères de sang parmi les Cimmériens et les Aesir ont pris femme et engendré des fils... certains d'entre eux sont aussi âgés et presque aussi forts que l'était Conan lorsqu'il s'aventura, au début de sa jeune carrière, dans les bas quartiers de Zamora infestés de rats. Son passé récent de corsaire et de mercenaire lui a trop donné le goût de la bataille et du butin, et embrasé son âme ardente, pour qu'il suive leur exemple. Lorsque des marchands apportent la nouvelle que des guerres ont éclaté à nouveau dans le Sud, Conan repart aussitôt vers les royaumes hyboriens.

Un prince rebelle de Koth tente de renverser Strabonus, roi ladre de cette nation lointaine, et Conan se retrouve avec d'anciens compagnons dans les rangs de sa petite armée. Malheureusement, le prince fait la paix avec son roi et ses troupes mercenaires sont de nouveau sans emploi. Certains – Conan est de leur nombre – forment alors une bande de hors-la-loi, les Francs Compagnons, qui harcèlent et pillent indifféremment les frontières de Koth, Zamora, et de Turan. Finalement ils gagnent les steppes situées à l'ouest de la Mer Intérieure de Vilayet et s'allient à la horde des brigands connus sous le nom de kozaki.

Conan gravit très vite les échelons et prend le commandement de cette bande sans foi ni loi, ravageant les frontières occidentales de l'empire turanien. Vient le jour où son ancien employeur, le roi Yildiz, adopte une politique de sévères représailles. Des troupes dirigées par le shah Amurath tendent un piège aux kozaki et les attirent sur le territoire turanien. Là ils sont mis en pièces au cours d'une bataille sanglante qui se déroule à proximité de la rivière Ilbars.

Le galop rapide de chevaux parmi les roseaux touffus ; une lourde chute, un cri désespéré. Se dégageant de son coursier agonisant, son cavalier se releva en titubant... une frêle jeune fille portant des sandales et une tunique nouée à la taille. Sa chevelure noire tombait sur ses blanches épaules ; ses yeux étaient ceux d'un animal pris au piège. Elle n'eut pas un regard vers la jungle de roseaux cernant la petite clairière, ni vers les eaux bleutées venant mourir sur le rivage derrière elle. Elle fixait avec une intensité angoissée, les yeux dilatés, le cavalier qui fendait l'écran de végétation et mettait pied à terre devant elle.

L'homme était grand et mince, mais fort comme l'acier. De la tête aux éperons il était revêtu d'une cotte de mailles légère, en argent : celle-ci moulait son corps souple comme un gant. De sous son casque en forme de dôme, ciselé d'or, ses yeux bruns la regardaient avec moquerie.

— Arrière ! (La voix de la jeune femme vibrait de terreur.) Ne me touche pas, shah Amurath, ou bien je me jette à l'eau pour me noyer !

Il éclata de rire et son rire ressemblait au bruit d'une épée glissant hors de son fourreau de soie.

— Non, tu ne te noieras pas, Olivia, fille de la confusion, car l'eau est trop peu profonde près du rivage et je t'aurai rattrapée avant que tu t'éloignes vers le large. Par les dieux, tu m'as gratifié d'une chasse plaisante et tous mes hommes sont loin derrière nous. Pourtant, il n'existe pas un seul cheval à l'ouest de Vilayet qui puisse distancer Irem très longtemps.

Il hocha la tête vers l'étalon du désert, aux jambes longues et fines, se trouvant derrière lui.

— Laisse-moi partir ! supplia la jeune fille, tandis que des larmes de désespoir souillaient son beau visage. N'ai-je pas assez souffert ? Y a-t-il une humiliation, une peine ou un avilissement que tu ne m'aies pas encore infligés ? Combien de temps doit durer mon tourment ?

— Aussi longtemps que j'éprouverai du plaisir à tes plaintes et à tes prières, à tes larmes et à tes souffrances, répondit-il. (Son sourire aurait semblé aimable à un étranger.) Tu es étonnamment forte, Olivia. Je me demande si je me lasserai jamais de toi, comme je me suis toujours lassé des femmes qui t'ont précédée. Tu restes fraîche et pure, malgré moi. Chaque jour apporte de nouveaux délices, grâce à toi.

» Viens à présent... retournons à Akif, où le peuple continue de fêter le vainqueur des misérables *kozaki* alors que celui-ci est occupé à poursuivre une fugitive pitoyable... une esclave indocile... stupide,

insensée mais si belle !

— Non !

Elle recula vers les eaux bleues qui venaient s'échouer parmi les roseaux.

— Si !

Sa colère éclata, semblable à une étincelle jaillissant du silex. Avec une rapidité que les membres graciles de la jeune femme ne pouvaient égaler, il saisit son poignet et le tordit méchamment, par pure cruauté, jusqu'à ce qu'elle pousse un cri et tombe à genoux.

— Chienne ! Je devrais te ramener à Akif, attachée à la queue de mon cheval ; pourtant je me montrerai clément et te prendrai sur ma selle. Pour cette faveur, tu devras me remercier humblement, lorsque...

Il la lâcha avec un juron de surprise et bondit en arrière, son sabre sortant en un éclair de son fourreau, comme une terrible apparition surgissait de la jungle de roseaux et poussait un cri de haine inarticulé.

Olivia, levant les yeux du sol, aperçut ce qu'elle prit pour un sauvage ou un fou. L'homme s'avança vers le shah Amurath dans une attitude de menace mortelle. Il était puissamment bâti et nu, à l'exception d'un pagne lui ceignant les reins. Son corps était couvert de sang et de boue séchés. Sa crinière noire était souillée de vase et de sang coagulé ; il y avait des traînées de sang séché sur sa poitrine et ses membres, du sang sur la longue épée qu'il serrait dans sa main droite. De sous les mèches de ses cheveux en broussaille, des yeux injectés de sang flamboyaient, tels des charbons à l'éclat bleuté.

— Chien d'Hyrkanien ! vociféra l'apparition avec un accent barbare. Les dieux de la vengeance t'ont amené ici !

— Un *kozak* ! s'écria le shah Amurath en reculant. J'ignorais qu'un chien de cette engeance exécrable avait échappé au massacre ! Je pensais que vous gisiez tous, morts et baignant dans votre sang, au bord de la rivière Ilbars.

— Tous sauf moi, maudit sois-tu ! lança l'autre. Oh, comme j'ai rêvé d'une pareille rencontre, alors que je me traînais sur le ventre parmi les ronces ou me blottissais sous les rochers, tandis que les fourmis dévoraient ma chair... comme j'ai prié les dieux alors que je cheminais et trébuchaïs dans la boue ! Je rêvais et je priais... mais je n'aurais jamais pensé que cela arriverait. Dieux de l'enfer, avec quelle ardeur j'ai désiré cette rencontre !

La joie sanguinaire de l'étranger était terrible à contempler. Ses mâchoires remuaient spasmodiquement et de la bave recouvrait ses lèvres noircies.

— N'approche pas ! lui ordonna le shah Amurath en l'observant attentivement.

— *Ha !* (Cela ressemblait au hurlement du loup des forêts.) Le shah Amurath, le puissant seigneur d'Akif ! Oh, maudit sois-tu, comme ta vue me fait plaisir... toi qui as donné mes camarades en pâture aux vautours, les as fait écarteler, attachés à des chevaux sauvages, leur as crevé les yeux, les as mutilés, torturés... *Hai*, tu n'es qu'un chien, un chien galeux !

Sa voix se changea en un cri de folie furieuse et il attaqua.

En dépit de la terreur qu'inspirait son apparence sauvage, Olivia était persuadée qu'il succomberait dès le premier assaut. Fou ou sauvage, que pouvait-il faire, nu et vulnérable, face au seigneur d'Akif, protégé par une cuirasse ?

Les lames flamboyèrent et s'entrechoquèrent rapidement, semblant à peine se toucher pour s'écarter aussitôt ; puis l'épée jaillit comme un éclair, évita le sabre et s'abattit avec une force terrifiante vers l'épaule du shah Amurath. Olivia poussa un cri devant la fureur de ce coup. Par-dessus le craquement de la cotte de mailles transpercée, elle entendit distinctement la lame fracasser l'os de l'épaule. L'Hyrkanien recula en chancelant ; son visage était soudain devenu cendré. Le sang jaillissait et coulait sur les mailles de son haubert ; son sabre glissa de ses doigts sans force.

— Grâce ! haleta-t-il.

— Grâce ? (La voix de l'étranger vibra de fureur.) Comme tu nous as fait grâce, vil pourceau !

Olivia ferma les yeux. Ce n'était plus un combat, mais une boucherie, forcenée, sanglante, provoquée par une rage et une haine hystériques, où culminaient les souffrances de la bataille, du massacre, de la torture, puis de la fuite accompagnée de la peur, de la soif et de la faim obsédantes. Olivia savait que le shah Amurath ne méritait ni grâce ni pitié d'aucune créature vivante ; pourtant elle ferma les yeux et pressa ses mains sur ses oreilles pour ne plus voir cette épée ruisselante de sang qui se levait et retombait avec le bruit d'un merlin de boucher... et ne plus entendre les cris et les gargouillements qui diminuèrent rapidement et cessèrent finalement.

Elle ouvrit les yeux, pour voir l'étranger se détourner du tas sanglant de ce qui ressemblait encore, vaguement, à un être humain. La poitrine de l'homme se soulevait puissamment, d'épuisement ou de passion ; son front était inondé de sueur ; sa main droite était couverte de sang.

Il ne lui parla pas et ne jeta même pas un regard dans sa direction. Elle le vit marcher à grands pas à travers les roseaux poussant au bord de l'eau, se baisser et tirer sur quelque chose. Une barque apparut en se balançant, sortant de sa cachette aménagée parmi les tuyaux de roseaux. Elle devina alors son intention et sortit de sa torpeur.

— Oh, attends ! gémit-elle. (Elle se releva en chancelant et courut

vers lui.) Ne me laisse pas ! Emmène-moi avec toi !

Il se retourna et la regarda fixement. Il semblait différent. Ses yeux injectés de sang avaient perdu leur lueur de folie. C'était comme si le sang qu'il venait de faire couler avait noyé le feu de sa fureur.

— Qui es-tu ? demanda-t-il.

— Mon nom est Olivia. J'étais sa captive. Je me suis enfuie. Il s'est lancé à ma poursuite. C'est pourquoi il est venu en cet endroit. Oh, ne me laisse pas ici ! Ses soldats ne sont sans doute pas très loin. Ils vont découvrir son cadavre... ils me trouveront auprès de lui... oh !

Elle gémit de terreur et tordit ses blanches mains. Il la regardait d'un air perplexe.

— Tu préfères venir avec moi ? la questionna-t-il. Je suis un barbare et je comprends, d'après ton regard, que tu as peur de moi.

— Oui, j'ai peur de toi, répondit-elle, trop affolée pour chercher à feindre. Ta vue me fait frissonner. Mais je redoute encore plus les Hyrkanien. Oh, laisse-moi t'accompagner. Ils me tortureront s'ils me trouvent à côté de leur seigneur mort.

— Alors viens.

Il se mit de côté et elle monta rapidement à bord de l'embarcation, évitant son contact. Elle s'assit à la proue et il monta à son tour, poussant la barque vers le large à l'aide d'une rame ; puis, s'en servant comme d'une pagaie, il fit avancer le bateau à travers les roseaux touffus. Après un parcours sinueux, ils glissèrent enfin sur l'eau, s'éloignant de la végétation de la rive. Il rama alors, à l'aide de deux rames, en de grands mouvements, souples et réguliers ; les puissants muscles de ses bras, de ses épaules et de son dos saillaient au rythme de ses efforts.

Le silence régna un certain temps ; la jeune fille était blottie à la proue, l'homme tirait sur les rames. Elle l'observait, avec une fascination craintive. De toute évidence, ce n'était pas un Hyrkanien et il n'appartenait à aucune des races hyboriennes. Il émanait de sa physionomie une dureté de loup révélant le barbare. Ses traits, éprouvés par la tension et les fatigues de la bataille, puis par sa longue fuite à travers les marais, reflétaient cette même sauvagerie indomptée ; pourtant ils n'étaient ni mauvais ni dégénérés.

— Qui es-tu ? demanda-t-elle. Le shah Amurath t'a appelé *kozak* ; faisais-tu partie de cette bande ?

— Je suis Conan le Cimmérien, grogna-t-il. J'étais avec les *kozaki*, comme nous appelaient ces chiens d'Hyrkanien.

Elle savait vaguement que le pays nommé par lui se trouvait très loin au nord-ouest, au-delà des frontières les plus éloignées des différents royaumes de sa race.

— Je suis l'une des filles du roi d'Ophir, lui apprit-elle. Ma mère m'a vendue à un chef shémite parce que je ne voulais pas épouser un

prince de Koth. (Le Cimmérien poussa un grognement de surprise. Les lèvres de l'Ophirienne se tordirent en un sourire amer.) Oui, il arrive que des hommes civilisés vendent leurs enfants à des sauvages, les condamnant à l'esclavage. Et ils disent que ta race est barbare, Conan le Cimmérien.

— Nous ne vendons pas nos enfants, gronda-t-il, levant son menton d'un air farouche.

— Eh bien... moi, j'ai été vendue. Pourtant, l'homme du désert n'abusa pas de moi. Il désirait se concilier les bonnes grâces du shah Amurath... je fis partie des présents qu'il apporta à Akif aux jardins pourpres. Ensuite... (Elle frissonna et cacha son visage dans ses mains.) Je devrais avoir perdu toute honte, reprit-elle bientôt. Pourtant, chaque souvenir me cingle cruellement, comme le fouet d'un négrier. Je demeurai au palais du shah Amurath ; voilà quelques semaines, il partit à la tête de son armée pour combattre une bande d'envahisseurs qui ravageaient les frontières de Turan. Hier, il est revenu triomphalement et une grande fête fut organisée en son honneur. Au milieu de l'ivresse et des réjouissances, l'occasion s'offrit à moi de m'enfuir... mais il se lança à ma poursuite. Au milieu de la journée, il m'avait rejointe. J'avais distancé ses vassaux et croyais avoir réussi... il était impossible de lui échapper ! Tu es arrivé à ce moment.

— J'étais caché dans les roseaux, grogna le barbare. Oui, j'ai été l'un de ces coquins à la vie dissolue, les Francs Compagnons, qui brûlèrent et pillèrent les villages frontaliers. Nous étions cinq mille, appartenant à toutes les races et à toutes les tribus. Pour la plupart, nous avons fait partie de troupes mercenaires engagées par un prince rebelle de Koth ; lorsqu'il fit la paix avec son maudit suzerain, nous nous retrouvâmes sans emploi. Alors nous commençâmes à piller indifféremment les possessions éloignées de Koth, Zamora, et de Turan. Il y a une semaine, le shah Amurath nous attira dans un piège, près de la rivière Ilbars où il nous attendait, avec ses quinze mille hommes. Mitra ! Les cieux étaient noirs de vautours. La bataille dura toute une journée ; lorsque tout fut perdu, certains d'entre nous essayèrent de s'échapper vers le nord, d'autres vers l'ouest. Je doute qu'un seul en ait réchappé. Les steppes étaient couvertes de cavaliers poursuivant les fuyards. Je parvins à m'éloigner vers l'est, pour atteindre finalement la lisière des marais bordant cette partie de Vilayet.

» Depuis, je suis resté caché dans les marécages. C'est seulement avant-hier que les cavaliers ont cessé de battre les roseaux, à la recherche de fuyards comme moi. J'ai rampé, me cachant et m'enfouissant dans des trous comme un serpent, avec pour tout repas des rats musqués que j'attrapais et mangeais crus puisqu'il m'était

impossible de les faire cuire. Aujourd'hui, à l'aube, j'ai trouvé cette barque, dissimulée parmi les roseaux. Je n'avais pas l'intention de m'aventurer sur la mer avant la nuit... après avoir tué le shah Amurath, j'ai compris que ses chiens en cuirasses ne devaient pas être loin.

— Et maintenant ?

— On va se lancer à notre poursuite, sans aucun doute. Même s'ils ne trouvent pas les traces laissées par le bateau – que j'ai effacées dans la mesure du possible – ils se douteront que nous sommes en mer, après avoir cherché en vain dans les marais. Néanmoins, nous avons de l'avance sur eux et je tirerai sur ces rames jusqu'à ce que nous ayons atteint un endroit sûr.

— Où trouverons-nous cela ? demanda-t-elle avec désespoir. La mer de Vilayet est hyrkanienne.

— Certaines personnes ne le pensent pas, répliqua Conan avec un rictus sévère, notamment les esclaves qui ont fui les galères pour devenir pirates.

— Quels sont tes plans ?

— Au sud-ouest, le littoral est tenu par les Hyrkanien, sur des centaines de milles. Nous avons encore une longue route à parcourir avant de franchir leurs frontières au nord. J'ai l'intention de me diriger vers le nord, jusqu'à ce que j'estime avoir dépassé cette frontière. Ensuite nous obliquerons vers l'ouest et essaierons de gagner la côte bordée par les steppes désertiques.

— Et si nous rencontrons des pirates... ou une tempête ? demanda-t-elle. Et dans les steppes, nous mourrons de faim !

— Ma foi, lui rappela-t-il, je ne t'ai pas demandé de venir avec moi.

— Excuse-moi. (Elle inclina son adorable tête aux cheveux noirs et bouclés.) Pirates, tempêtes, affres de la faim... tout cela est préférable aux Turaniens.

— Oui. (Son visage au teint basané devint encore plus sombre.) Je n'en ai pas fini avec eux. Rassure-toi, jeune fille. À cette époque de l'année, les tempêtes sont rares sur la mer de Vilayet. Si nous atteignons les steppes, nous ne mourrons pas de faim. J'ai grandi dans un pays aride. Ce sont ces maudits marécages, avec leur puanteur et leurs myriades d'insectes, qui ont failli avoir ma peau. Mais je suis chez moi dans les collines. Quant aux pirates...

Il eut un rictus énigmatique et se courba sur ses rames.

Le soleil descendait à l'horizon, ressemblant à une boule de cuivre à l'éclat sombre au sein d'un lac de feu. Le bleu de la mer se confondit avec le bleu du ciel et tous deux se changèrent en une obscurité aussi moelleuse que le velours, piquetée d'étoiles innombrables et de leurs reflets. Olivia appuya sa tête sur le rebord de la barque qui se

balançait doucement. Comme dans un rêve, elle avait l'impression de flotter dans les airs, environnée d'étoiles, au-dessus comme au-dessous d'elle. Son compagnon silencieux se découpait vaguement sur les ténèbres plus douces. Ses avirons heurtaient l'eau en un rythme régulier et soutenu ; il aurait pu être un rameur fantomatique la conduisant sur le sombre lac de la mort. Pourtant, sa peur s'était atténuée ; bercée par le mouvement monotone, elle sombra dans un sommeil paisible.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, c'était l'aube. Elle avait été réveillée par un changement dans le mouvement de l'embarcation. Elle prit conscience d'une faim vorace. Conan était appuyé sur ses avirons, regardant au-delà d'elle. Elle réalisa qu'il avait ramé toute la nuit sans prendre de repos et fut émerveillée par son endurance d'acier. Elle se tourna sur le côté pour suivre son regard et aperçut un mur vert d'arbres et de fourrés épais. Ce rempart naturel s'élevait depuis le rivage et s'éloignait en une large courbe, enserrant une petite baie dont les eaux azurées et tranquilles ressemblaient à du verre.

— C'est l'une des nombreuses îles qui parsèment cette mer intérieure, lui apprit Conan. En principe, elles sont inhabitées. J'ai entendu dire que les Hyrkaniens les visitaient rarement. De plus, leurs galères ne s'écartent généralement pas des côtes et nous avons fait une longue route. Avant le coucher du soleil, nous étions hors de vue du continent.

En quelques coups de rames, il amena le bateau jusqu'au rivage et l'amarra solidement à la racine recourbée d'un arbre poussant au bord de l'eau. Sautant à terre, il tendit la main pour aider Olivia. Elle la prit et frémit légèrement en apercevant les taches de sang sur sa peau, sentant la force redoutable des muscles du barbare prête à exploser.

Une quiétude rêveuse régnait sur les arbres bordant la baie aux eaux azurées. Puis quelque part, au loin parmi les arbres, un oiseau fit entendre son chant matinal. Une légère brise chuchotait parmi les feuillages qui murmuraient doucement. Olivia se rendit compte qu'elle tendait l'oreille... pour écouter quoi, elle n'aurait su le dire. Quelles créatures inconnues pouvaient rôder parmi ces bois sans nom ?

Comme elle lorgnait timidement vers les ombres entre les arbres, quelque chose passa rapidement dans la lumière du soleil, dans un vif tourbillon d'ailes : un grand perroquet. Le volatile se percha sur une branche feuillue et se balança, formant une statuette étincelante de jade et d'écarlate. Il tourna de côté sa tête huppée et fixa sur les intrus des yeux luisants, noirs comme le jais.

— Crom ! murmura le Cimmérien. C'est le grand-père de tous les perroquets. Il doit être âgé d'au moins mille ans ! Regarde le savoir maléfique contenu dans ses yeux. Quels mystères gardes-tu, démon savant ?

Brusquement l'oiseau déploya ses ailes flamboyantes et s'envola de son perchoir, en lançant d'une voix rauque : *Yagkoolan yok tha, xuthalla !*

Avec un rire sauvage, horriblement humain, il s'éloigna parmi les arbres et disparut au sein des ombres opalines.

Olivia le suivit du regard, sentant les doigts glacés d'un funeste pressentiment effleurer son épine dorsale.

— Qu'a-t-il dit ? chuchota-t-elle.

— Des paroles humaines, j'en jurerais, répondit Conan, mais en quelle langue, je l'ignore.

— Moi de même, répliqua la jeune fille. Pourtant il a dû les apprendre de lèvres humaines. Humaines ou...

Elle scruta la forteresse de feuillages et frissonna, sans savoir pourquoi.

— Crom, je suis affamé ! grogna le Cimmérien. Je pourrais manger un buffle entier. Cueillons des fruits ; mais d'abord je vais me laver et nettoyer toute cette boue et ce sang séchés. Se cacher dans les marais est une occupation plutôt salissante !

Sur ces mots, il posa à terre son épée, s'avança dans l'eau bleutée jusqu'à hauteur d'épaules et procéda à ses ablutions. Lorsqu'il ressortit, ses membres bronzés, bien découpés, luisaient au soleil ; sa crinière noire, ruisselante d'eau, n'était plus hirsute. Au fond de ses yeux bleus couvait toujours une flamme inextinguible, mais ils n'étaient plus sombres ou injectés de sang. La souplesse féline de ses membres et l'aspect redoutable de sa physionomie n'avaient guère changé.

Fixant autour de sa taille son ceinturon d'épée, il fit signe à la jeune femme de le suivre et ils quittèrent le rivage, s'engageant sous les arches feuillues des grandes branches. Une herbe verte et drue recouvrait le sol, formant un coussin pour leurs pieds. Entre les troncs des arbres, ils apercevaient des panoramas étranges, comme s'ils se trouvaient dans un pays de fées.

Bientôt Conan émettait un grognement de plaisir à la vue de globes dorés et roux, pendant en grappes parmi les feuilles. Il demanda à la jeune Ophirienne de s'asseoir sur un arbre abattu et emplit son giron de fruits exotiques ; puis il prit place à son côté avec un appétit non dissimulé.

— Ishtar ! s'exclama-t-il entre deux bouchées. Depuis Ilbars j'ai survécu en mangeant des rats, et des racines que je trouvais dans la boue puante. Ces fruits sont agréables au palais, mais pas très nourrissants. Cependant, si nous en mangeons suffisamment, cela ira pour le moment.

Olivia était trop occupée pour répondre. Une fois l'arête vive de sa faim émoussée, le Cimmérien commença à examiner sa belle

compagne avec plus d'intérêt que précédemment, remarquant les boucles épaisses et brillantes de ses cheveux noirs, sa peau délicate au teint de pêche et les contours ronds et voluptueux de sa silhouette élancée que la tunique de soie des plus réduites dévoilait tout à son avantage.

Achevant son repas, l'objet de son examen attentif releva la tête ; rencontrant son regard brûlant, apercevant ses yeux réduits à des fentes, Olivia changea de couleur et ses doigts laissèrent échapper le restant du fruit.

Sans faire de commentaire, il indiqua d'un geste qu'ils allaient reprendre leur exploration et, se levant, elle le suivit. Ils quittèrent les arbres et arrivèrent dans une clairière, dont la lisière opposée était fermée par des fourrés très denses. Comme ils s'avançaient à découvert, un fort craquement retentit parmi les fourrés. Conan bondit de côté, entraînant la jeune fille avec lui. Ils évitèrent ainsi une forme qui fendit l'air en sifflant, passa près d'eux et heurta un tronc d'arbre avec un impact terrifiant.

Dégainant vivement son épée, Conan bondit à travers la clairière et disparut dans le bosquet. Un long silence s'ensuivit ; Olivia était blottie sur l'herbe, terrifiée et abasourdie. Bientôt Conan ressortait du rideau de verdure ; son visage renfrogné exprimait une certaine perplexité.

— Rien dans ces fourrés, grommela-t-il. Pourtant il y avait quelque chose...

Il examina le projectile qui les avait manqués de si peu et poussa un grognement de surprise, comme s'il n'arrivait pas à croire ses propres sens. C'était un énorme bloc de pierre verdâtre ; il gisait sur l'herbe, au pied de l'arbre dont le tronc avait été fendu sous le choc.

— Une telle pierre sur une île inhabitée... plutôt étrange ! gronda Conan.

Les adorables yeux d'Olivia s'écarquillèrent. La pierre formait un bloc symétrique, indiscutablement taillé et modelé par des mains humaines. Elle était étonnamment lourde. Le Cimmérien la saisit à deux mains ; plantant ses pieds dans le sol, tandis que les muscles de ses bras saillaient et se nouaient comme des cordes, il la souleva au-dessus de sa tête et la lança au loin, utilisant le moindre de ses nerfs et de ses muscles. La pierre tomba à quelques pas devant lui. Conan jura.

Aucun homme vivant ne pourrait lancer ce rocher à travers la clairière. C'est l'affaire d'une machine de siège. Pourtant, il n'y a pas de mangonneaux ou de balistes dans ces fourrés.

— Peut-être a-t-elle été lancée par un tel engin de plus loin ? suggéra-t-elle.

Il secoua la tête.

— Elle n'est pas tombée d'en haut. Elle provenait de ce bosquet là-

bas. Tu vois comme les branchages sont cassés ? On l'a jetée comme un homme jeterait un caillou. Mais qui ? Ou quoi ? Viens !

Elle le suivit avec hésitation à l'intérieur du bosquet. Une fois franchie la lisière extérieure des fourrés épais, le sous-bois était moins dense. Un silence absolu et méditatif reposait sur toute chose. L'herbe souple n'avait conservé aucune trace de pas. Pourtant, c'était bien de ce bosquet mystérieux que l'on avait lancé le bloc de rocher, rapide et mortel. Conan se baissa vers le sol, où l'herbe avait été aplatie et écrasée ici et là. Il secoua la tête avec irritation. Même pour ses yeux exercés, cela ne donnait aucune indication sur la créature qui s'était tapie à cet endroit. Son regard erra jusqu'à la voûte verte au-dessus de leurs têtes : celle-ci formait un plafond compact de feuilles épaisses et d'arches entrelacées. Brusquement il se figea sur place.

Se relevant, épée en main, il commença à battre précipitamment en retraite, poussant Olivia derrière lui.

— Partons d'ici, vite ! la pressa-t-il en un chuchotement qui glaça le sang de la jeune fille.

— Qu'y a-t-il ? Tu as vu quelque chose ?

— Non, rien du tout, répondit-il en restant sur ses gardes, sans interrompre sa retraite prudente.

— Qu'y a-t-il alors ? Qu'est-ce qui est aux aguets dans ces fourrés ?

— La mort ! répliqua-t-il.

Son regard était toujours fixé sur les arches de jade sombre qui occultaient le ciel.

Une fois sortis des fourrés, il la prit par la main et la guida rapidement à travers les arbres qui devenaient clairsemés. Bientôt ils grimpaient une pente herbue, faiblement boisée, et arrivaient sur un plateau peu élevé où l'herbe poussait, haute et drue, et où les arbres étaient rares et disséminés. Au milieu de ce plateau se dressait une longue et vague structure de pierres verdâtres tombant en ruine.

Ils regardèrent avec étonnement. Aucune légende ne parlait d'une telle construction sur aucune des îles de Vilayet. Ils s'approchèrent prudemment. Les pierres étaient recouvertes par la mousse et le lichen ; la toiture effondrée béait vers le ciel. De tous côtés il y avait des fragments et des blocs de maçonnerie, à demi cachés par les herbes ondoyantes, donnant l'impression qu'autrefois de nombreux bâtiments s'étaient dressés à cet endroit, peut-être même toute une ville. À présent, il ne restait plus que cette structure de forme allongée, ressemblant à un grand vestibule ; ses murs s'inclinaient vertigineusement, envahis par la végétation et la vigne vierge.

Les portes qui avaient jadis gardé son entrée avaient pourri et disparu depuis longtemps. Conan et sa compagne se tinrent sur le large seuil et regardèrent à l'intérieur. Les rayons du soleil ruisselaient par les brèches dans les murs et la voûte, dessinant dans la salle un

vague entrelacs d'ombre et de lumière. Tenant fermement son épée, Conan entra, de la démarche souple d'une panthère à l'affût, ramassé sur lui-même, sans faire de bruit. Olivia le suivait, sur la pointe des pieds.

Une fois à l'intérieur, Conan poussa un grognement de surprise et Olivia étouffa un cri.

— Regarde ! Oh, regarde !

— Je vois, répondit-il. Tu n'as rien à craindre. Ce sont des statues.

— Oui, mais comme elles semblent vivantes... et mauvaises ! chuchota-t-elle en se serrant contre lui.

Ils se trouvaient dans un grand vestibule dont le sol était de pierre polie, recouvert de poussière et de pierres tombées du toit. Des lianes et de la vigne sauvage, poussant entre les pierres, masquaient les ouvertures. Le haut plafond, plat et sans dôme, était soutenu par d'épaisses colonnes, alignées le long des parois. Dans chaque espace entre ces colonnes se tenait une étrange silhouette.

C'étaient des statues, en fer apparemment, noires et luisantes comme si elles étaient polies en permanence. Grandeur nature, elles représentaient des hommes de grande taille, souples et puissamment bâtis, aux traits cruels d'épervier. Ils étaient nus et chaque renflement, dépression et contour des articulations et des tendons était représenté avec un réalisme incroyable. Pourtant, l'apparence de vie était la plus forte sur leurs visages orgueilleux et intolérants. Ils n'avaient pas été coulés dans le même moule. Chaque face possédait ses caractéristiques individuelles, même s'il y avait une ressemblance tribale entre elles toutes. L'uniformité monotone d'un art purement décoratif était absente de ces statues, de leurs visages du moins.

— Ils semblent écouter... et attendre ! chuchota la jeune fille avec inquiétude.

Conan cogna la poignée de son épée contre l'une d'elles.

— Du fer, déclara-t-il. Crom ! Dans quel moule ont-elles été fondues ?

Il secoua la tête et haussa ses puissantes épaules avec stupéfaction.

Olivia balaya d'un regard timide le grand vestibule silencieux. Elle ne vit que les pierres couronnées de lierre, les piliers recouverts par les lianes et la végétation, et les sombres silhouettes méditant dans leurs niches. Elle eut un frisson de nervosité et aurait aimé s'en aller ; pourtant les statues exerçaient une étrange fascination sur son compagnon. Il les examinait en détail et, se comportant en barbare, essayait de briser leurs membres. Elles résistèrent à ses efforts les plus vigoureux. Il lui fut impossible de défigurer ou de déloger de son emplacement une seule de ces images de fer. À la fin, il renonça, lançant des imprécations dans son étonnement.

— Sur quelle sorte d'hommes ont-elles été copiées ? demanda-t-il à

l'univers tout entier. Ces statues sont noires, pourtant elles ne ressemblent pas à des nègres. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

— Sortons d'ici et retrouvons la lumière du soleil, le pressa Olivia.

Il acquiesça, lançant un dernier regard déconcerté vers les formes méditatives disposées le long des parois.

Ils quittèrent le vestibule obscur pour s'avancer vers la lueur ardente du soleil d'été. Elle fut surprise de noter sa position dans le ciel ; ils avaient passé plus de temps dans les ruines qu'elle ne l'avait supposé.

— Retournons au bateau et partons, suggéra-t-elle. J'ai peur ici. C'est un endroit étrange et maléfique. Nous pouvons être attaqués à tout moment par la créature inconnue qui a lancé le rocher.

— Je pense que nous sommes en sécurité tant que nous ne nous trouvons pas sous les arbres, répondit-il. Viens.

Le plateau, dont les côtés descendaient en pentes abruptes vers les rives boisées à l'est, à l'ouest et au sud, s'élevait au contraire vers le nord et aboutissait à un ensemble compact de falaises rocheuses, le point le plus haut de l'île. Conan se dirigea par là, réglant ses longues enjambées sur le pas plus mesuré de sa compagne. De temps à autre, son regard impénétrable se posait sur elle, et Olivia en avait conscience.

Ils atteignirent l'extrémité nord du plateau et s'arrêtèrent pour regarder vers le haut des falaises aux parois escarpées. Des arbres poussaient en grand nombre le long du rebord du plateau, sur les versants est et ouest, et s'agrippaient à la paroi à pic. Conan regarda ces arbres avec méfiance, puis il commença l'ascension, aidant sa compagne à grimper. La pente n'était pas trop forte, entrecoupée de saillies rocailleuses et de blocs de rochers. Le Cimmérien, né dans une région de collines, aurait pu l'escalader en courant, avec l'agilité d'un félin ; Olivia, quant à elle, trouvait cet exercice plus délicat. À plusieurs reprises, elle se sentit soulevée du sol et hissée au-dessus d'un obstacle naturel dont le passage lui aurait demandé un trop grand effort. Son étonnement grandit à la vue de la puissance physique de cet homme. Elle ne trouvait plus son contact répugnant et se sentait protégée par sa prise d'acier.

À la fin ils se tinrent sur la plus haute des falaises ; le vent soufflant de la mer agitait leurs chevelures. Sous eux, la paroi tombait à pic, sur plus de trois ou quatre cents pieds ; en bas, une étroite bande de bois touffus bordait le rivage. Regardant vers le sud, ils virent l'île dans son ensemble. Elle avait la forme d'un grand miroir ovale, dont les côtés biaisés descendaient rapidement vers une bordure de végétation, sauf aux endroits où elle s'interrompait net sur les falaises abruptes. Aussi loin que leurs regards pouvaient porter, les eaux bleutées s'étendaient de tous côtés, placides, immobiles, se

perdant dans les brumes rêveuses à l'horizon.

— La mer est calme, soupira Olivia. Pourquoi ne pas poursuivre notre voyage ?

Conan, semblable à une statue de bronze se découpant sur le ciel, désignait le nord. Scrutant l'horizon, Olivia aperçut une tache blanche qui semblait flotter au sein des brumes lointaines.

— Qu'est-ce ?

— Une voile.

— Des Hyrkanien ?

— Qui pourrait le dire, à cette distance ?

— Ils ont l'intention de jeter l'ancre ici... pour fouiller l'île et nous retrouver ! s'écria-t-elle en proie à une vive panique.

— Cela m'étonnerait. Ils viennent du nord ; il est donc impossible qu'ils soient à notre recherche. Ils désirent peut-être accoster pour une autre raison ; dans ce cas, il faudra nous cacher du mieux que nous le pourrons. Mais je pense qu'il s'agit plutôt d'une galère pirate ou hyrkanienne, de retour d'un raid au Nord. Dans ce dernier cas, ils ne jetteront sans doute pas l'ancre ici. Toutefois nous devons attendre qu'ils aient dépassé l'île avant de reprendre la mer, car ils viennent de la direction où nous comptons nous rendre. Ce sera chose faite cette nuit ; nous pourrons poursuivre notre route à l'aube.

— Alors nous allons devoir rester ici cette nuit ?

Elle frissonna.

— C'est le plus sûr.

— Entendu ! Mais dormons ici, parmi ces rochers, le pressa-t-elle.

Il secoua la tête, balayant du regard les arbres rabougris, les bois s'étendant en contrebas dont la masse verdâtre semblait tendre des vrilles le long des parois rocheuses pour grimper jusqu'en haut des falaises.

— Il y a trop d'arbres. Nous dormirons dans les ruines. (Elle poussa un cri de protestation.) Il ne t'arrivera rien là-bas, la rassura-t-il. Quelle que soit la créature qui a lancé cette pierre sur nous, elle ne sortira pas des bois pour nous suivre. Je n'ai vu aucune trace indiquant qu'une bête sauvage avait fait de ces ruines son gîte. De plus, tu es fragile et peu robuste, habituée à une vie facile et au confort. Je pourrais dormir nu dans la neige et n'en ressentir aucun désagrément, mais si tu devais dormir en plein air, la rosée te donnerait des crampes et tu tomberais malade.

Olivia acquiesça avec désespoir. Ils redescendirent la pente, traversèrent le plateau et s'approchèrent une nouvelle fois des ruines mélancoliques, hantées par les siècles. À présent le soleil descendait en dessous du rebord du plateau. Ils avaient trouvé des fruits dans les arbres proches des falaises, qui constituèrent leur dîner, à la fois nourriture et boisson.

La nuit du Sud tombait rapidement, parsemant le ciel bleu sombre de grandes étoiles blanches. Conan pénétra dans les ruines peuplées de ténèbres, tirant à sa suite une Olivia peu disposée à l'imiter. Elle trembla à la vue de ces ombres figées et raidies dans leurs niches le long des murs. Dans l'obscurité que la clarté des étoiles ne faisait qu'effleurer, elle ne distinguait pas leurs contours ; elle percevait seulement leur attitude d'attente... elles attendaient comme elles avaient attendu durant des ères innombrables.

Conan avait apporté une grande brassée de branches souples, bien feuillues. Il les disposa pour en faire une couche à l'intention d'Olivia qui s'allongea sur les branchages, avec la curieuse sensation de quelqu'un s'apprêtant à passer la nuit dans le repaire d'un serpent.

Quels que fussent les pressentiments de l'Ophirienne, Conan ne les partageait pas. Le Cimmérien s'assit à côté d'elle, adossé à une colonne, son épée posée en travers de ses genoux. Dans la pénombre, ses yeux brillaient comme ceux d'une panthère.

— Dors, jeune fille, dit-il. Mon sommeil est aussi léger que celui d'un loup. Rien ne pourrait entrer dans cette salle sans me réveiller aussitôt.

Olivia ne répondit pas. De son lit de feuilles, elle observait les silhouettes immobiles, indistinctes dans les ténèbres veloutées. Comme c'était étrange... elle se trouvait en compagnie d'un barbare, qui veillait sur elle et la protégeait, d'un homme appartenant à une race dont les récits à son propos l'avaient terrifiée dans son enfance ! Il faisait partie d'un peuple farouche, sanguinaire et cruel. Ses rapports étroits avec la nature sauvage étaient évidents dans le moindre de ses gestes ; ils flamboyaient dans ses yeux ardents. Pourtant, il ne lui avait fait aucun mal et son pire oppresseur avait été un homme que le monde disait civilisé. Tandis qu'une délicieuse langueur s'emparait lentement de ses membres détendus et qu'elle s'enfonçait parmi les vagues brumeuses du sommeil, sa dernière pensée éveillée fut le souvenir lointain des doigts de Conan se posant avec fermeté sur sa peau délicate.

Olivia rêvait et dans ses rêves s'insinuait la suggestion d'un mal ineffable, comme un serpent noir rampant parmi un jardin de fleurs. Ses rêves étaient fragmentaires et vivement colorés, parties composites et étranges d'un dessin d'ensemble pour le moment inachevé et inconnu ; puis ils se cristallisèrent et formèrent une scène d'horreur et de démente, se détachant sur un arrière-plan de pierres et de colonnes cyclopéennes.

Elle voyait un grand vestibule ; son plafond élevé était soutenu par des colonnes de pierre s'étendant en des rangées égales le long des murs épais. Entre ces piliers voletaient de grands perroquets verts et écarlates ; la salle était remplie de guerriers à la peau noire et aux traits de rapace. Ce n'étaient pas des nègres. Et ils ne ressemblaient à rien de ce qu'Olivia connaissait au monde... tout autant que leurs vêtements et leurs armes.

Ils se pressaient autour d'un homme attaché à un pilier : un adolescent au corps élancé et à la peau blanche ; des boucles blondes tombaient sur son front d'albâtre. Sa beauté était plus qu'humaine... pareille au rêve d'un dieu, ciselé dans le marbre vivant.

Les guerriers noirs riaient et se moquaient de lui, l'invectivaient en une langue inconnue. La forme nue et svelte se tordait sous leurs mains cruelles. Du sang ruisselait sur ses cuisses d'ivoire, éclaboussant le sol de pierre polie. Les hurlements de la victime résonnaient à travers le vestibule ; alors, levant la tête vers le plafond et les cieux au-delà, il cria un nom d'une voix redoutable. Une dague tenue par une main d'ébène interrompit net son cri et la tête aux cheveux d'or retomba sur la poitrine d'ivoire.

Comme en réponse à ce cri de désespoir, il y eut un grondement de tonnerre... celui produit par les roues d'un char céleste. Une forme se dressa soudain devant les meurtriers ; elle semblait s'être matérialisée du vide. La silhouette était humaine, mais jamais aucun mortel ne revêtit une telle beauté. Elle présentait une ressemblance évidente avec l'adolescent qui gisait sans vie, retenu par ses chaînes ; pourtant l'humanité qui adoucissait le caractère divin du jeune homme était absente des traits de l'étranger, terribles et impassibles dans leur beauté.

Les guerriers noirs reculèrent avec peur devant lui ; leurs yeux étaient devenus des fentes emplies de feu. Levant une main, il parla et les accents de sa voix se répercutèrent à travers les salles silencieuses en de graves et mélodieuses vagues sonores. Tels des hommes en transe, les Noirs reculèrent jusqu'à ce qu'ils soient alignés en des rangées régulières le long des murs. Alors des lèvres ciselées de

l'étranger retentit une invocation, un commandement redoutable :

— *Yagkoolan yok tha, xuthalla !*

Comme ce terrible cri explosait, les silhouettes noires se raidirent et se figèrent sur place. Sur leurs membres se glissa une rigidité étrange, une pétrification surnaturelle. L'étranger toucha légèrement le corps flasque de l'adolescent et ses chaînes tombèrent. Il prit le cadavre dans ses bras ; puis, avant de s'éloigner, son regard serein passa de nouveau sur les rangées silencieuses de silhouettes d'ébène. Il montra la lune qui brillait par les croisées. Et elles comprirent, ces statues crispées et figées, condamnées à l'attente, qui avaient été des hommes...

Olivia se réveilla brusquement et se redressa sur sa couche de branchages ; une sueur glacée recouvrait sa peau. Son cœur battait bruyamment dans le silence. Elle lança un regard éperdu autour d'elle. Conan dormait, adossé à sa colonne ; sa tête était inclinée sur son torse puissant. La lueur argentée de la lune tardive se glissait par le toit béant, projetant sur le sol poussiéreux de longues traînées blanches. Elle apercevait vaguement les statues noires, crispées, tendues... attendant. Combattant la peur panique qui montait en elle, elle vit les rayons lunaires se poser légèrement sur les colonnes et les formes entre celles-ci.

Qu'était-ce ? Un frémissement parcourut les ombres là où tombait la clarté lunaire. L'horreur paralysa Olivia, car l'immobilité de la mort était remplacée par le mouvement, ça et là : une lente contraction, une flexion, une torsion des membres d'ébène... Un cri horrible s'échappa de ses lèvres comme elle brisait les liens qui la maintenaient muette et pétrifiée. À son hurlement, Conan se dressa d'un bond, instantanément, ses dents brillant, son épée brandie.

— Les statues ! Les statues !... *Oh, dieux, les statues reviennent à la vie !*

Comme elle criait, elle bondit et s'élança par une brèche dans le mur, se frayant un passage à travers les lianes et la végétation, et courut, courut, courut... aveuglément, sans réfléchir, en hurlant... puis une prise vigoureuse sur son bras la retint. Elle cria et se débattit entre les bras qui l'emprisonnaient jusqu'à ce qu'une voix familière pénétre les brumes de sa terreur... elle vit le visage de Conan, un masque d'égarement dans la clarté lunaire.

— Au nom de Crom, que se passe-t-il, jeune fille ? Tu as fait un cauchemar ?

Sa voix lui parut étrangère et lointaine. Avec un sanglot convulsif, elle enlaça dans ses bras le cou puissant du Cimmérien et s'accrocha follement à lui, poussant de petits cris éperdus.

— Où sont-elles ? Nous suivent-elles ?

— Personne ne nous suit, répondit-il.

Elle se redressa, toujours cramponnée au barbare, et lança un regard apeuré autour d'elle. Sa fuite aveugle l'avait amenée jusqu'au rebord sud du plateau. La pente commençait juste à leurs pieds ; en contrebas s'étendaient les ombres épaisses des bois. Derrière eux, elle aperçut les ruines se découpant dans la clarté lunaire.

— Tu ne les as pas vues ?... les statues ? Elles ont bougé, levé leurs mains... leurs yeux luisaient dans les ténèbres !

— Je n'ai rien vu, répondit Conan avec un certain malaise. Je dormais plus profondément qu'à l'ordinaire... cela fait si longtemps que je n'ai pas eu une nuit entière de sommeil ; pourtant je suis certain que si quelque chose était entré dans la salle, cela m'aurait réveillé aussitôt.

— Rien n'est entré. (Un rire hystérique s'échappa des lèvres d'Olivia.) C'était quelque chose qui se trouvait déjà là. Ah, Mitra, nous nous sommes étendus pour dormir au milieu d'elles, comme des brebis cherchant refuge dans un abattoir !

— De quoi parles-tu ? demanda-t-il. Ton cri m'a réveillé en sursaut ; avant même d'avoir eu le temps de regarder autour de moi, je t'ai vue courir comme une folle et disparaître par une brèche dans le mur. Je t'ai poursuivie, craignant que tu ne te blesses. J'ai cru que tu avais fait un cauchemar.

— C'est bien ce qui s'est passé ! (Elle grelotta.) Hélas, la réalité est encore plus sinistre que le rêve ! Ecoute !

Et elle lui raconta tout ce qu'elle avait rêvé et cru voir.

Conan écoutait attentivement. Le scepticisme naturel de l'homme civilisé lui était étranger. Dans sa mythologie, on trouvait des goules, des gobelins et des nécromants. Après qu'elle eut fini, il demeura silencieux, jouant machinalement avec son épée.

— L'adolescent qu'ils torturaient ressemblait à l'homme de grande taille qui est venu ensuite ? demanda-t-il finalement.

— Comme un fils ressemble à son père, répondit-elle, puis, avec hésitation : Si l'esprit était capable de concevoir le fruit de l'union entre un dieu et un être humain, il ferait le portrait de cet adolescent. Les dieux des anciens temps faisaient parfois l'amour à des mortelles, disent nos légendes.

— Lesquels ? murmura-t-il.

— Les dieux sans nom, oubliés par les hommes. Qui sait ? Ils sont repartis vers les eaux tranquilles des lacs, le sein paisible des collines, les gouffres au-delà des étoiles. Les dieux durent aussi peu que les hommes.

— Mais si ces formes étaient des hommes, punis et changés en statues de fer par un dieu ou un démon, comment peuvent-elles revenir à la vie ?

— Les sortilèges de la lune, frissonna-t-elle. *Il* a montré la lune ;

lorsque la lune brille sur elles, les statues revivent. C'est ce que je crois.

— Néanmoins, nous n'avons pas été poursuivis, murmura Conan en regardant vers les ruines silencieuses. Tu as peut-être rêvé qu'elles bougeaient. Je suis d'avis de retourner là-bas et de nous en assurer.

— Non, non ! s'écria-t-elle, l'agrippant avec désespoir. Il est possible que le sort jeté sur eux les empêche de sortir de la salle. Ne retourne pas dans ces ruines ! Ils te tortureront et te mettront en pièces, membre après membre ! Oh, Conan, regagnons notre bateau et fuyons cette île affreuse ! Le navire hyrkanien nous a certainement dépassés à présent ! Allons-nous-en !

Sa requête était si éperdue que le Cimmérien en fut impressionné. Sa curiosité concernant les statues était contrebalancée par ses superstitions. Il ne craignait aucun adversaire de chair et de sang, même si la chance était contre lui, mais toute manifestation du surnaturel réveillait en lui les peurs instinctives, vagues et monstrueuses, qui sont l'héritage des barbares.

Il prit la jeune fille par la main et ils descendirent la pente pour pénétrer dans le bois touffu où les feuilles chuchotaient et où des oiseaux nocturnes sans nom murmuraient doucement. Sous les arbres, les ombres s'amoncelaient et Conan fit des détours pour éviter les blocs de ténèbres les plus épais. Ses yeux allaient continuellement d'un côté et de l'autre, regardaient souvent vers les branches au-dessus d'eux. Il marchait rapidement quoique prudemment, son bras passé autour de la taille d'Olivia, avec une telle force qu'elle avait l'impression d'être portée plus que guidée. Aucun d'eux ne parlait. Le seul bruit était la respiration courte et nerveuse de l'Ophirienne, le léger bruissement de ses pieds menus dans l'herbe. Ils franchirent la ligne d'arbres et arrivèrent au bord de l'eau. Celle-ci luisait faiblement, pareille à de l'argent en fusion dans la clarté lunaire.

— Nous aurions dû emporter des fruits, murmura Conan. Bah, nous rencontrerons certainement d'autres îles. Autant partir maintenant, sans attendre ; dans quelques heures l'aube se lèvera et...

Sa voix hésita et mourut. L'amarre était toujours solidement attachée à la racine de l'arbre. Mais à l'autre extrémité, la barque avait été mise en pièces et fracassée, à demi immergée dans l'eau peu profonde.

Olivia émit un cri étouffé. Conan pivota rapidement sur ses talons et fit face aux ombres denses, pareil à une statue de bronze, menaçant et prêt à bondir. Le gazouillis des oiseaux nocturnes s'était tu brusquement. Un silence indéfinissable régnait sur les bois. Aucune brise n'agitait les branchages ; pourtant, quelque part, les feuilles remuaient légèrement.

Aussi vif qu'un grand félin, Conan prit Olivia dans ses bras et

courut. Ressemblant à un fantôme, il traversa rapidement les ombres tandis que, quelque part au-dessus et derrière eux, s'élevait le bruit curieux d'une course précipitée parmi les feuillages... cela se rapprochait de plus en plus, inexorablement. Puis les rayons lunaires éclairèrent leurs visages et ils gravirent en une course éperdue la pente du plateau.

Sur la crête, Conan posa Olivia à terre et se retourna pour regarder vers le gouffre d'ombres qu'ils venaient de quitter. Les feuilles remuaient, sous l'effet d'une brise soudaine ; c'était tout. Il secoua sa crinière avec un grognement furieux. Olivia se traîna jusqu'à ses pieds, comme une enfant terrifiée. Ses yeux se levèrent vers lui, formant des puits sombres emplis d'horreur.

— Oh, qu'allons-nous faire, Conan ? chuchota-t-elle.

Il regarda en direction des ruines, scruta de nouveau les bois en contrebas.

— Nous passerons la nuit sur les falaises, déclara-t-il en l'aidant à se relever. Demain, je construirai un radeau et nous tenterons de nouveau notre chance sur la mer.

— Ce ne sont pas... *elles* qui ont détruit notre bateau ?

C'était autant une question qu'une assertion.

Il secoua la tête, farouchement taciturne.

Tandis qu'ils, traversaient le plateau baigné par la clarté lunaire, chaque pas faisait transpirer d'horreur Olivia ; pourtant aucune forme noire ne se glissa furtivement hors des ruines. Ils arrivèrent finalement au pied des rochers qui se dressaient, empreints d'une sombre majesté. Conan s'arrêta à cet endroit, avec incertitude, et choisit finalement une anfractuosité, abritée par une large saillie rocheuse, située à une bonne distance des arbres.

— Etends-toi et dors si tu le peux, Olivia, dit-il. Je monterai la garde.

Mais Olivia ne trouva pas le sommeil et resta allongée, observant les ruines lointaines et la lisière des bois. Les étoiles pâlirent, l'est blanchit et l'aube embrasa l'horizon de ses lueurs rose et or, brillant sur les brins d'herbe humides de rosée.

Elle se leva avec raideur et les événements de la nuit passée occupèrent de nouveau son esprit. Dans la lumière du matin, certaines de ses terreurs ressemblaient aux hallucinations résultant d'une imagination trop vive. Conan vint vers elle, et ses paroles lui causèrent un grand choc.

— Peu avant l'aube j'ai entendu le craquement d'une mâture, le grincement de cordages et le claquement de rames. Un navire a stoppé et jeté l'ancre devant la plage, pas très loin... probablement le navire dont nous avons aperçu la voile hier. Nous allons monter en haut des falaises et voir à quoi il ressemble.

Ce qu'ils firent et, allongés sur le ventre parmi les rochers, ils aperçurent un mât peint saillant du faite des arbres à l'ouest.

— Un navire hyrkanien, d'après son grément, murmura Conan. Je me demande si l'équipage...

Un concert de voix éloignées atteignit leurs oreilles ; rampant vers le rebord sud des falaises, ils virent une horde bigarrée émerger de la lisière des arbres recouvrant la partie occidentale du plateau et s'arrêter pour engager une discussion. Il y eut beaucoup de gestes de bras, d'épées brandies et d'arguments exposés bruyamment. Puis toute la bande se remit en marche, traversant le plateau en direction des ruines, suivant un chemin qui la ferait passer au pied des falaises.

— Des pirates ! chuchota Conan, avec un sourire sévère sur ses minces lèvres. C'est une galère hyrkanienne qu'ils ont capturée. Vite... cache-toi parmi ces rochers. Ne te montre pas jusqu'à ce que je t'appelle, lui recommanda-t-il, après l'avoir aidée à se dissimuler d'une manière satisfaisante parmi un amas de gros rochers, sur la crête des falaises. Je vais au-devant de ces chiens. Si mon plan réussit, tout se passera bien et nous quitterons l'île avec eux. Si j'échoue... ma foi, reste bien cachée dans les rochers jusqu'à leur départ, car tous les démons de cet endroit maudit ne sauraient être aussi cruels que ces loups des océans.

S'arrachant à ses mains qui le retenaient, il descendit rapidement au bas des falaises.

Regardant avec effroi depuis sa cachette, Olivia vit que le groupe s'était rapproché de la pente escarpée des rochers. Comme elle regardait, Conan surgit devant eux et leur fit face, son épée à la main. Ils battirent en retraite, poussant des cris de menace et de surprise, puis s'arrêtèrent avec incertitude pour mieux examiner cette silhouette qui était apparue si soudainement sur le plateau. Ils étaient au moins soixante-dix, une horde sauvage composée d'hommes de nombreuses nations : Kothiens, Zamoriens, Brythuniens, Corinthiens, Shémites. Leurs traits reflétaient la sauvagerie de leur nature. Beaucoup portaient la marque du fouet ou du fer rouge. Il y avait des oreilles coupées, des nez fendus en deux, des orbites béantes, des moignons de poignets... blessures infligées par le bourreau autant que cicatrices résultant de batailles sanglantes. La plupart d'entre eux étaient à moitié nus, mais les rares vêtements qu'ils portaient étaient de prix et élégants : jaquettes aux soutaches d'or, ceinturons de satin, braies de soie en lambeaux, maculées de goudron et de sang, ainsi que des cuirasses d'argent ciselé. Des gemmes étincelaient sur des anneaux de nez et des boucles d'oreilles, sur les pommeaux de leurs dagues.

Se dressant face à cette foule étrange, le gigantesque Cimmérien offrait un contraste étonnant, du fait de ses membres puissants et hâlés, de ses traits bien dessinés et énergiques.

— Qui es-tu ? rugirent-ils.

— Conan le Cimmérien ! (Sa voix résonna, pareille au défi rauque d'un lion.) Je faisais partie des Francs Compagnons. J'ai l'intention de tenter ma chance avec la Fraternité Rouge. Qui est le chef ?

— Moi, par Ishtar ! beugla une voix de taureau.

Une silhouette imposante s'avança d'un air crâne : c'était un géant, nu jusqu'à la taille ; sa panse rebondie était entourée d'une large ceinture retenant d'amples pantalons en soie. Sa tête était entièrement rasée à l'exception d'une mèche de cheveux sur le dessus du crâne ; ses moustaches retombaient sur une bouche aux dents jaunâtres. Des babouches shémites en cuir vert, aux bouts pointés vers le ciel, chaussaient ses pieds ; il tenait dans sa main une longue épée droite.

Conan ouvrit de grands yeux et son regard étincela.

— Sergius de Khrosha, par Crom !

— Oui, par Ishtar ! tonna le géant. (Ses petits yeux noirs brillaient de haine.) Tu crois peut-être que j'ai oublié ? *Ha !* Sergius n'oublie jamais un ennemi. Je vais te pendre par les chevilles et t'écorcher vif. Saisissez-vous de lui, camarades !

— C'est cela, envoie tes chiens, gros-ventre ! se moqua Conan avec un dédain amer. Tu as toujours été un lâche, bâtard de Koth !

— Lâche ! Moi ? (Le large visage devint rouge de fureur.) En garde, chien du Nord ! Je vais t'embrocher et t'arracher le cœur !

En un instant, les pirates avaient formé un cercle autour des deux hommes ; leurs yeux flamboyaient, leur respiration sifflait entre leurs dents, en une joie sanguinaire. Là-haut, parmi les rochers, Olivia observait la scène ; dans son émotion et sa douleur, elle avait planté ses ongles dans ses paumes.

Sans plus de cérémonie, le combat s'engagea. Sergius se rua à l'attaque, aussi rapide qu'un félin, malgré son poids. Il lançait des imprécations entre ses dents serrées, tout en frappant et parant avec vigueur. Conan se battait en silence ; ses yeux s'étaient réduits à des fentes où brillait, un feu d'un bleu sinistre.

Le Kothien cessa ses jurons pour économiser son souffle. Les seuls bruits étaient le rapide bruissement des pieds sur l'herbe, la respiration haletante du pirate, le tintement et le cliquetis de l'acier. Les épées étincelaient comme du feu blanc dans le soleil matinal, tournoyant et décrivant des cercles. Elles semblaient fuir le contact l'une de l'autre, puis bondir aussitôt pour se souder de nouveau. Sergius cédait du terrain ; seule sa grande adresse l'avait préservé jusqu'ici des assauts foudroyants du Cimmérien. Un cliquetis métallique plus prononcé, un grincement de lames, un cri étouffé... la horde des pirates poussa un hurlement comme l'épée de Conan transperçait le corps massif de leur capitaine. La pointe ressortit en frissonnant entre les omoplates de Sergius, un feu blanc d'une largeur

de main dans la lumière du soleil ; puis le Cimmérien dégagea sa lame d'une torsion. Le chef des pirates tomba lourdement, face contre terre, gisant dans une mare de sang qui s'agrandit rapidement ; ses mains épaisses griffèrent le sol un instant puis s'immobilisèrent.

Conan se retourna vivement vers les corsaires stupéfaits.

— Et voilà, chiens ! rugit-il. J'ai expédié votre chef en enfer... Que dit la loi de la Fraternité Rouge ?

Avant que quiconque puisse répondre, un Brythunien à la face de rat qui se tenait derrière ses compagnons fit rapidement tourner une fronde mortelle. Telle une flèche la pierre vola jusqu'à sa cible ; Conan chancela et tomba comme un grand arbre sous la hache d'un bûcheron. Au sommet de la falaise, Olivia se retint aux rochers pour ne pas tomber. La scène flottait vertigineusement devant ses yeux ; tout ce qu'elle pouvait voir était le Cimmérien, gisant à terre... du sang coulait de sa blessure à la tête.

Le pirate à la face de rat poussa un glapissement de triomphe et se jeta en avant pour poignarder l'homme prostré sur le sol ; un Corinthien au corps nerveux l'en empêcha.

— Eh bien, Aratus, voudrais-tu violer la loi de la Fraternité... chien galeux ?

— Aucune loi n'a été violée ! grogna le Brythunien.

— Oh vraiment ? Et cet homme que tu viens de jeter à terre... il était devenu notre capitaine de plein droit !

— Non ! s'écria Aratus. Il ne faisait pas partie de notre bande... c'était un étranger. Il n'avait pas été admis dans notre Fraternité. Il a eu raison de Sergius, mais cela ne fait pas de lui notre capitaine, comme l'ordonnerait la loi si l'un de nous l'avait tué.

— Il désirait se joindre à nous, rétorqua le Corinthien. Il l'a dit.

À ces mots, une grande clameur s'éleva, certains se rangeant du côté d'Aratus, d'autres prenant le parti du Corinthien, qu'ils appelaient Ivanos. Des jurons fusèrent abondamment, des défis furent échangés, des mains cherchèrent furtivement des poignées d'épée.

À la fin, un Shémite parvint à se faire entendre au-dessus du vacarme :

— Pourquoi vous disputer à propos d'un homme mort ?

— Il n'est pas mort, répondit le Corinthien. (Agenouillé près du Cimmérien étendu à terre, il se redressa.) La pierre n'a fait que l'effleurer ; il est seulement assommé.

Aussitôt la dispute reprit de plus belle, Aratus essayant d'arriver jusqu'à l'homme évanoui à terre, Ivanos se mettant finalement à califourchon au-dessus de Conan, épée à la main, et défiant toute la bande. Olivia sentit que ce n'était pas tellement par sympathie pour Conan que le Corinthien prenait sa défense, mais beaucoup plus par opposition à Aratus. De toute évidence ces deux hommes avaient été

les lieutenants de Sergius et ne s'aimaient guère. Après une nouvelle discussion, les pirates décidèrent d'attacher Conan et de l'emmener avec eux. On déciderait de son sort ultérieurement.

Le Cimmérien, qui commençait à recouvrer ses esprits, fut attaché avec des courroies en cuir ; puis quatre pirates le soulevèrent du sol et, avec nombre d'invectives et d'imprécations, l'emportèrent, suivant les autres qui progressaient à travers le plateau. Le corps de Sergius fut laissé là où il était tombé... une forme hideuse, étalée sur le sol inondé de soleil.

Là-haut, parmi les rochers, Olivia était sous le choc, anéantie par ce désastre. Incapable de parler ou d'agir, elle restait pétrifiée sur place, le regard horrifié : la horde s'éloignait et emmenait l'homme qui l'avait protégée.

Combien de temps resta-t-elle ainsi prostrée, elle ne le saurait jamais. Les pirates traversèrent le plateau, atteignirent les ruines et y entrèrent avec leur captif. Elle les voyait aller et venir par les portes et les brèches, chercher parmi les monceaux de débris et inspecter les parois. Quelques instants plus tard, une vingtaine d'hommes retraversaient le plateau et disparaissaient parmi les arbres, vers le bord occidental ; ils emportaient avec eux le corps de Sergius, probablement pour le jeter à la mer. Tout autour des ruines, les autres abattaient des arbres et préparaient un feu. Olivia entendait leurs cris que l'éloignement rendait inintelligibles, ainsi que les voix de ceux partis dans les bois ; elles résonnaient parmi les arbres. Bientôt ils réapparurent, portant des barriques d'alcool et des sacs de cuir contenant de la nourriture. Ils se dirigèrent vers les ruines, jurant avec vigueur sous leur charge.

Olivia n'avait qu'une conscience vague de tous ces faits et gestes. Son esprit accablé était sur le point de chavirer. Laissée seule et sans défense, elle réalisait tout ce que la protection du Cimmérien avait représenté pour elle. À ce stade de ses pensées apparut un certain étonnement devant les facéties insensées du destin qui avait fait de la fille d'un roi la compagne d'un barbare aux mains rouges. Elle éprouvait en même temps une répulsion pour sa propre race. Son père et le shah Amurath avaient été des hommes civilisés. Pourtant, elle n'avait connu que la souffrance auprès d'eux. Elle n'avait jamais connu un homme civilisé qui l'ait traitée avec bienveillance, sauf si un autre motif se dissimulait derrière ses actes. Conan l'avait défendue, protégée et – jusqu'à présent – n'avait rien demandé en retour. Posant sa tête sur ses bras délicats, elle versa des larmes amères... puis des cris lointains de réjouissances vulgaires lui firent prendre conscience du danger qu'elle courait elle-même.

Elle détourna son regard des ruines sombres où les silhouettes fantastiques, rapetissées du fait de la distance, dansaient, trébuchaient

et titubaient, pour scruter les profondeurs sinistres de la forêt. Même si ses visions terrifiantes de la nuit dernière dans les ruines n'avaient été qu'un mauvais rêve, la menace tapie au sein de ces renforcements verdâtres et feuillus en contrebas n'était pas, elle, une invention de son esprit craintif ou une hallucination. Si Conan était massacré ou emmené comme captif, son seul choix serait de se livrer volontairement à ces loups humains des océans ou bien de rester seule sur cette île hantée par un démon.

Comme toute l'horreur de sa situation fondait sur elle, elle perdit connaissance et tomba à terre.

Le soleil était descendu à l'horizon lorsque Olivia recouvra ses sens. Un vent léger apportait jusqu'à ses oreilles des cris lointains et des bribes de chants paillards. Se relevant prudemment, elle regarda de l'autre côté du plateau. Elle vit les pirates dispersés autour d'un grand feu à l'extérieur des ruines ; son cœur fit un bond comme un groupe émergeait de celles-ci, tirant à sa suite quelqu'un qu'elle savait être Conan. Ils l'appuyèrent contre le mur, de toute évidence toujours solidement attaché ; une longue discussion s'ensuivit, avec beaucoup de cris et d'armes brandies. À la fin ils le ramenèrent dans le grand vestibule et reprirent leur occupation du moment... qui était de vider les tonneaux d'ale. Olivia poussa un soupir ; au moins, elle savait que le Cimmérien était toujours en vie. Une nouvelle détermination se glissa en elle. Dès que la nuit serait tombée, elle se glisserait vers ces ruines sinistres et le délivrerait... ou bien se ferait prendre au cours de cette tentative. Et elle savait que ce n'était pas seulement un intérêt égoïste qui lui dictait cette décision.

Avec ce projet en tête, elle prit le risque de quitter son refuge pour cueillir et manger des noisettes qui se trouvaient, çà et là, à portée de sa main. Elle n'avait rien mangé depuis la veille. Alors qu'elle était ainsi occupée, elle eut la sensation désagréable d'être épiée. Elle scruta nerveusement les rochers, puis, envahie par un horrible soupçon, rampa jusqu'à la paroi nord de la falaise. Elle abaissa son regard vers la masse verte et ondoyante, que recouvraient déjà les ombres du crépuscule. Elle ne vit rien ; il était impossible que quelqu'un tapi dans ces bois l'aperçoive, à moins de se trouver au bord de la falaise. Pourtant elle sentait distinctement le regard d'yeux invisibles fixés sur elle... et comprit que *quelque chose de vivant* était au courant de sa présence et connaissait sa cachette.

Se glissant de nouveau parmi les rochers, elle resta dans son abri, surveillant les ruines lointaines jusqu'à ce que les ombres de la nuit les masquent. Elle nota soigneusement leur position d'après les flammes vacillantes autour desquelles des silhouettes sombres bondissaient et gesticulaient lourdement.

Alors elle se leva. Le moment était venu. Avant de faire cette tentative, elle retourna furtivement vers la paroi nord de la falaise et regarda en bas vers les bois bordant le rivage. Comme elle scrutait les ténèbres, sous la faible clarté des étoiles, elle se raidit brusquement et une main glacée toucha son cœur.

Loin en dessous d'elle, quelque chose bougeait. On aurait dit une ombre noire sortant et se détachant du gouffre d'ombres en contrebas. Cela se déplaçait lentement, grimpant le long de la paroi nue de la

fallaise... une masse indistincte, sans forme précise dans la demi-obscurité. La panique saisit Olivia à la gorge et elle lutta contre le cri qui cherchait à s'échapper de ses lèvres. Se détournant, elle s'enfuit au bas de la pente tournée vers le sud.

Cette fuite éperdue au sein des ténèbres ressembla à un cauchemar : elle glissait, trébuchait, tombait, se rattrapait aux rochers déchiquetés. Comme elle déchirait sa peau délicate, écorchait ses doigts glacés et meurtrissait ses membres d'albâtre contre les blocs rocheux aux aspérités cruelles, là où Conan l'avait portée si facilement, elle réalisa de nouveau à quel point elle dépendait du barbare aux nerfs d'acier. Pourtant cette pensée se perdait au milieu d'un maelström furieux de terreur vertigineuse.

La descente semblait interminable ; pourtant ses pieds heurtèrent finalement le sol herbu du plateau. En proie à une véritable frénésie d'impatience, Olivia courut vers le feu qui brûlait tel le cœur rouge de la nuit. Comme elle fuyait, elle entendit derrière elle une pluie de pierres qui roulaient et résonnaient au bas de la pente escarpée. Ce bruit lui donna des ailes. Quel était l'effroyable grimpeur qui délogeait ainsi ces pierres... elle n'osa même pas y penser !

Cette action physique brutale contribua à chasser sa terreur aveugle et, avant qu'elle ait atteint les ruines, ses pensées étaient redevenues claires, ses facultés de raisonnement intactes, même si ses membres tremblaient encore, à la suite de cette course effrénée.

Elle se laissa tomber à terre et continua d'avancer en rampant et en se glissant sur le ventre ; bientôt, cachée derrière un arbuste qui avait échappé aux haches des pirates, elle épiait ses ennemis. Ils avaient terminé leur dîner mais continuaient de boire, plongeant des pots en étain ou des gobelets ornés de gemmes dans des tonneaux de vin défoncés. Certains ronflaient déjà, ivres morts, étendus sur l'herbe, tandis que d'autres s'étaient dirigés d'un pas titubant vers les ruines. Conan était invisible. Elle resta blottie derrière l'arbuste, tandis que la rosée recouvrait l'herbe autour d'elle et les feuilles au-dessus de sa tête. Les hommes autour du feu juraient, jouaient aux dés ou discutaient. Ils n'étaient plus qu'un petit nombre à présent ; la plupart des pirates étaient allés dormir dans les ruines.

Elle les observait... les nerfs crispés par l'attente et la tension, frissonnant à la pensée de ce qui l'épiait peut-être elle-même... de la créature qui se glissait peut-être dans les ténèbres pour fondre sur elle à l'improviste. Le temps s'écoulait avec une lenteur désespérante. L'un après l'autre, les pirates sombraient dans un sommeil profond, abrutis par l'alcool... Bientôt tous gisaient, inconscients, auprès du feu moribond.

Olivia hésita... puis fut galvanisée par une lueur lointaine qui apparaissait parmi les arbres. La lune se levait !

Avec une exclamation sourde, elle se leva et se dirigea rapidement vers les ruines. Elle grelottait tandis qu'elle s'avavançait sur la pointe des pieds, passant entre les formes étendues à proximité du portail béant. À l'intérieur, les pirates étaient beaucoup plus nombreux ; ils bougeaient et marmonnaient dans leurs rêves hébétés. Pourtant aucun d'eux ne se réveilla tandis qu'elle se glissait doucement parmi eux. Un sanglot de joie monta vers ses lèvres comme elle apercevait Conan. Le Cimmérien, debout et attaché à un pilier, était parfaitement réveillé ; ses yeux brillaient avec le léger reflet du feu déclinant au-dehors.

Choisissant soigneusement son chemin parmi les dormeurs, elle s'approcha de lui. Elle n'avait fait aucun bruit ; néanmoins il l'avait entendue venir, l'avait vue quand sa silhouette s'était découpée dans l'embrasement de la porte. Un léger rictus apparut sur ses lèvres cruelles.

Elle le rejoignit et se serra contre lui un instant. Il sentit les battements rapides du cœur d'Olivia contre sa poitrine. Un rayon de lune se glissa par une large brèche dans le mur ; l'air vibra aussitôt d'une subtile tension. Conan le sentit et se raidit. Olivia le sentit et poussa une exclamation. Les dormeurs ronflaient toujours. Se baissant rapidement, elle retira une dague du ceinturon de son propriétaire endormi et, saisissant les liens de Conan, se mit au travail. C'étaient des cordages lourds et épais, attachés avec toute l'habileté d'un marin. Elle s'efforçait de les trancher, avec l'énergie du désespoir... tandis que le clair de lune recouvrait lentement les dalles de pierre... se dirigeait vers les formes sombres tapies entre les colonnes...

Le souffle d'Olivia était devenu court et rauque ; les poignets de Conan étaient libres à présent, mais ses coudes et ses jambes étaient toujours solidement attachés. De temps à autre, elle regardait rapidement vers les silhouettes le long des parois... qui attendaient, attendaient. Elles semblaient la surveiller avec l'horrible patience des morts vivants. Les pirates ivres commencèrent à s'agiter et à geindre dans leur sommeil. Le clair de lune atteignit le fond du vestibule et effleura les pieds des statues noires. Les cordes enserrant les bras du Cimmérien tombèrent ; ôtant la dague des doigts d'Olivia, il trancha les liens qui immobilisaient ses jambes, d'un seul coup rapide. Se dégageant du pilier, il fléchit ses membres, endurant stoïquement la souffrance qui irradiait dans son corps comme la circulation du sang redevenait normale. Olivia se blottit contre lui, tremblant comme une feuille. Était-ce un effet du clair de lune ?... celui-ci avait atteint les yeux des formes sombres et les emplissait d'un feu étrange... mais pourquoi brillaient-ils d'une telle lueur rougeâtre dans les ténèbres ?

Conan se déplaça avec la soudaineté d'un félin. Il saisit son épée sur le monceau d'armes se trouvant à proximité et prit Olivia sous son bras, puis se glissa par une ouverture béante dans le mur envahi par la végétation.

Ils n'échangèrent aucune parole. La portant dans ses bras, il s'éloigna rapidement, courant sur le sol herbu baigné par la lune. Ses bras passés autour du cou puissant de Conan, l'Ophirienne ferma les yeux et nicha sa tête aux cheveux noirs et bouclés contre son épaule musclée. Une délicieuse sensation de sécurité l'envahit.

Malgré son fardeau, le Cimmérien traversa rapidement le plateau. Olivia ouvrit les yeux et vit qu'ils passaient sous l'ombre des falaises.

— Quelque chose a grimpé le long de la paroi rocheuse, chuchota-t-elle. Je l'ai entendu me suivre tandis que je descendais vers le plateau.

— Nous devons courir ce risque, grogna-t-il.

— Maintenant... je n'ai plus peur ! soupira-t-elle.

— Tu n'avais pas peur non plus lorsque tu es venue me délivrer, répliqua-t-il. Crom, quelle journée ! Je n'avais encore jamais entendu un tel marchandage... ni assisté à une querelle aussi âpre ! Je suis presque sourd. Aratus voulait m'arracher le cœur et Ivanos refusait, à cause d'Aratus qu'il déteste. Toute la journée ils se sont montré les dents et injuriés ; quant aux hommes de l'équipage, ils se sont trop rapidement enivrés pour voter et décider de mon sort...

Il s'immobilisa brusquement, ressemblant à une statue de bronze dans la clarté lunaire. D'un mouvement rapide il posa doucement la jeune femme à terre, la mettant derrière lui. Se redressant à genoux sur l'herbe tendre, elle poussa un cri en voyant ce qui surgissait des ombres de la falaise.

Une masse énorme se dressa et s'avança d'un pas lourd... un monstre aux traits vaguement humains, une parodie grotesque de la création.

Sa silhouette n'était pas très différente de celle d'un homme. Mais son visage, souligné par le clair de lune brillant, était bestial, avec des orbites rapprochées, des narines épatées et une bouche énorme aux lèvres molles, où brillaient des crocs blanchâtres, aussi redoutables que des défenses. Le corps de la créature était recouvert par un pelage grisâtre aux poils hérissés, strié d'argent, luisant dans la clarté lunaire ; ses pattes épaisses et difformes pendaient presque jusqu'à terre. Sa masse était prodigieuse ; alors qu'elle se tenait debout sur des jambes courtaudes et torses, sa tête en pointe dépassait celle de l'homme qui lui faisait face ; la longue courbe du torse velu et des épaules gigantesques était à couper le souffle ; les bras énormes ressemblaient à des troncs d'arbres nouveaux.

Cette scène éclairée par la lune spectrale tangua sous les yeux d'Olivia. Ainsi, c'était la fin du voyage... car quel être humain était capable de résister à la fureur de cette montagne velue, tout en muscles et férocité ? Pourtant, comme elle regardait, les yeux dilatés par l'horreur, la silhouette de bronze qui faisait face au monstre, elle

perçut une affinité entre les deux adversaires qui était presque terrifiante. C'était moins une lutte opposant l'homme à la bête qu'un conflit entre deux créatures appartenant au même monde sauvage, tout aussi impitoyables et féroces. Les défenses blanches étincelèrent et le monstre chargea.

Les bras puissants s'écartèrent comme la bête plongeait avec une vitesse stupéfiante, en dépit de sa masse prodigieuse et de ses jambes rabougries.

Conan réagit... une tache en mouvement, trop rapide pour que l'œil d'Olivia puisse la suivre. Elle vit seulement qu'il évitait la prise mortelle et que son épée, brillant comme un éclair à la lueur aveuglante, s'enfonçait et tranchait l'un de ces bras massifs, entre l'épaule et le coude. Un déluge de sang recouvrit l'herbe comme le membre coupé tombait en se contractant d'une horrible manière. Pourtant, alors même que l'épée s'abattait, l'autre main contrefaite se refermait sur la crinière noire de Conan.

Seuls les muscles d'acier de son cou évitèrent au Cimmérien d'avoir la nuque brisée à cet instant. Sa main gauche s'élança comme une flèche pour attaquer la gorge épaisse de la bête, tandis qu'il frappait violemment de son genou gauche le ventre velu de la brute. Alors commença une lutte terrifiante : elle ne dura que quelques secondes... mais celles-ci parurent des siècles à la jeune fille paralysée par l'horreur.

Le singe serrait toujours les cheveux de Conan, comme dans un étau, le tirant vers ses défenses qui luisaient faiblement. Le Cimmérien résistait à cette traction, à l'aide de son bras gauche rigide comme l'acier, tandis que l'épée, tenue par sa main droite comme un couteau de boucher, s'enfonçait inlassablement dans le groin, le torse et le ventre du monstre. L'animal subissait ce châtiment dans un horrible silence et, apparemment, n'était nullement affaibli par la perte de son sang qui coulait abondamment de ses effroyables blessures. Bientôt la force redoutable de l'anthropoïde eut raison de la résistance opposée par le bras et le genou agissant comme un levier. Le bras de Conan pliait inexorablement sous la pression ; son visage était entraîné, de plus en plus près, vers les mâchoires béantes et ruisselantes de bave, prêtes à se refermer sur lui. À présent les yeux flamboyants du barbare fixaient ceux injectés de sang du singe. Soudain, comme Conan cherchait en vain à dégager son épée, enfoncée et coincée dans le corps velu, les mâchoires couvertes de mousse claquèrent en un mouvement spasmodique et se refermèrent brutalement, à moins d'un pouce du visage du Cimmérien. Les dernières convulsions du monstre agonisant projetèrent le barbare à terre.

Olivia, presque évanouie, vit le singe se soulever, haleter, frapper le sol, se tordre et serrer, comme un être humain, la poignée qui

dépassait de son corps. Ce spectacle écœurant fut de courte durée : le corps gigantesque frissonna, puis s'immobilisa, baignant dans son sang.

Conan se releva et s'approcha du cadavre en boitant. Le Cimmérien respirait bruyamment et marchait comme un homme dont les tendons et les muscles ont été étirés et torturés presque jusqu'à la limite de leur endurance. Il palpa son cuir chevelu ensanglanté et jura en apercevant les longues mèches noires et maculées de sang que serrait toujours la main velue du monstre.

— Crom ! s'exclama-t-il d'une voix rauque. J'ai l'impression d'avoir subi le supplice de la roue ! Je préfère me battre contre douze hommes à la fois ! Encore un instant et il réduisait ma tête en bouillie. Qu'il soit maudit... il m'a arraché une pleine poignée de cheveux !

Saisissant à deux mains son épée, il tira et parvint à dégager son arme. Olivia se glissa rapidement auprès de lui, le tint par le bras et fixa avec des yeux écarquillés par la terreur l'animal gisant à terre.

— Que... qu'est-ce ? chuchota-t-elle.

— Un homme-singe gris, grogna-t-il. Muet et mangeur de chair humaine. Ils vivent dans les collines qui bordent la côte orientale de cette mer. Comment celui-ci est-il arrivé sur cette île, je ne saurais le dire. Peut-être a-t-il dérivé jusqu'ici, accroché à un tronc d'arbre déraciné et emporté par une tempête, loin du continent.

— C'est lui qui a lancé le rocher sur nous ?

— Oui ; je me suis douté qu'il s'agissait de l'une de ces créatures lorsque, dans le bosquet, j'ai vu les branches d'arbres s'incliner au-dessus de nos têtes. Ces hommes-singes se tiennent toujours aux aguets dans les bois les plus profonds qu'ils puissent trouver et en sortent rarement. Pour quelle raison s'est-il risqué sur les falaises, je l'ignore. Cela a été une chance pour nous ; au milieu des arbres jamais je n'aurais pu venir à bout de ce monstre.

— Il me suivait, frissonna-t-elle. Je l'ai vu grimper le long de la paroi.

— Et obéissant à son instinct, il est resté tapi dans l'ombre de la falaise, au lieu de te suivre sur le plateau. Les créatures de son espèce vivent dans des endroits silencieux, parmi les ténèbres ; elles détestent le soleil autant que la lune.

— Penses-tu qu'il y en ait d'autres ?

— Non ; autrement les pirates auraient été attaqués lorsqu'ils ont traversé les bois. Le singe gris est un animal prudent, en dépit de sa force prodigieuse, comme l'a montré son hésitation à fondre sur nous alors que nous nous trouvions dans le bosquet. Le désir qu'il avait de toi devait être très grand pour l'inciter finalement à nous attaquer, à découvert. Que...

Il sursauta et pivota rapidement sur ses talons, scrutant le chemin

qu'ils venaient de suivre. Un horrible cri avait déchiré la nuit. Cela provenait des ruines.

Il fut aussitôt suivi d'un concert démentiel de hurlements sauvages, de cris de douleur suraigus et d'imprécations blasphématoires. Malgré le cliquetis de l'acier qui l'accompagnait, cette clameur faisait plus penser à un massacre qu'à une bataille.

Conan était figé sur place tandis que la jeune fille s'accrochait à lui, éperdue de terreur. Le tumulte s'enfla et atteignit un paroxysme d'horreur. Le Cimmérien se retourna et se dirigea rapidement vers l'extrémité du plateau, avec sa frange d'arbres soulignée par la lune. Les jambes d'Olivia tremblaient tellement qu'elle était incapable de marcher ; il la porta et les battements de cœur de l'Ophirienne perdirent de leur frénésie comme elle se blottissait dans ses bras musclés.

Ils traversèrent la forêt peuplée d'ombres, mais les masses ténébreuses n'abritaient aucune horreur et les brèches d'argent ne révélèrent aucune sinistre forme. Les oiseaux nocturnes gazouillaient doucement. La clameur du carnage diminua dans leur dos pour devenir un mélange de bruits confus. Quelque part, un perroquet lança en un fantastique écho :

— *Yagkoolan yok tha, xu thai la !*

Ils atteignirent enfin le rivage bordé d'arbres et aperçurent la galère ancrée dans la petite baie ; sa voile blanche luisait doucement dans la clarté lunaire. Déjà les étoiles pâlissaient à l'approche de l'aube.

Dans la blancheur spectrale de l'aube, une poignée de silhouettes en haillons, couvertes de sang, surgirent des arbres et s'avancèrent en titubant vers la plage étroite. Ils étaient au nombre de quarante-quatre et formaient une bande apeurée et complètement démoralisée. Avec une hâte éperdue ils plongèrent dans l'eau. Ils se dirigeaient vers la galère lorsqu'une sommation lancée d'une voix résolue les fit s'immobiliser sur place.

Ils aperçurent Conan le Cimmérien. Se découpant sur le ciel que striaient les premières lueurs de l'aube, il se tenait à la proue du navire, épée en main ; sa crinière noire flottait au vent matinal.

— Halte ! ordonna-t-il. N'approchez plus. Que voulez-vous, bande de chiens galeux ?

— Laisse-nous monter à bord ! croassa un coquin aux cheveux hirsutes, tout en caressant le vestige sanglant de l'une de ses oreilles. Nous voulons fuir au plus vite cette île du démon !

— Le premier qui essaie d'enjamber le plat-bord, je lui fends le crâne en deux, promit Conan.

Il était seul contre quarante-quatre hommes ; pourtant c'était lui le plus fort, car ils n'avaient plus aucune envie de se battre.

— Allons, mon bon Conan, laisse-nous monter à bord, pleurnicha un Zamorien à la ceinture rouge, en lançant un regard terrifié derrière lui, vers les bois silencieux. Nous avons été tellement rossés, mordus, lacérés et mis en pièces... nous sommes si las de nous être battus et d'avoir couru de la sorte... qu'aucun de nous n'est capable de soulever une épée.

— Où est ce chien d'Aratus ? demanda Conan.

— Mort, avec les autres ! Ce sont des démons qui se sont jetés sur nous ! Ils nous ont déchiquetés et réduits en bouillie avant que nous ayons eu le temps de nous réveiller... une douzaine d'excellents flibustiers sont morts durant leur sommeil. Les ruines étaient pleines d'ombres aux yeux de flammes... leurs griffes et leurs crocs acérés nous déchiraient et nous arrachaient des lambeaux de chair !

— Oui ! intervint un autre corsaire. Ce sont les démons de l'île ! Ils avaient pris la forme de statues de métal pour nous tromper. Ishtar ! Nous nous sommes allongés pour dormir au milieu d'eux. Nous ne sommes pas des couards. Nous les avons combattus aussi longtemps qu'un mortel peut lutter contre les puissances des ténèbres. Ensuite nous avons battu en retraite, les laissant démembrer et déchiqueter les cadavres comme des chacals. Assurément, ils vont se lancer à notre poursuite.

— Je t'en prie, laisse-nous monter à bord ! beugla un Shémite au

corps mince. Laisse-nous venir en paix, sinon nous viendrons l'épée à la main. Certes, nous sommes épuisés et il te sera facile de tuer un bon nombre d'entre nous ; pourtant l'issue du combat ne fait aucun doute !

— Dans ce cas, je vais percer un trou dans la cale et ce rafiot coulera ! répondit farouchement Conan. (Un concert éperdu de protestations monta du groupe des pirates, que Conan fit taire par un rugissement léonin.) Chiens ! Pourquoi venir en aide à mes ennemis ? Pourquoi vous permettrais-je de monter à bord... afin que vous m'arrachiez le cœur ?

— Non, non ! s'écrièrent-ils vivement. Amis... amis, Conan. Nous sommes tes camarades ! Ici il n'y a que des damnés coquins, de francs écumeurs de mers ! Nous détestons le roi de Turan, comme toi !

Leurs regards étaient fixés sur son visage brun et renfrogné.

— Alors si je fais partie de la Fraternité, grogna-t-il, les lois de la flibuste s'appliquent à moi ; et puisque j'ai tué votre chef en un combat loyal, je deviens en conséquence votre capitaine !

Personne ne discuta. Les pirates étaient trop abattus et épuisés ; ils n'avaient qu'une seule idée en tête : quitter au plus vite cette île de la peur. Conan chercha du regard la silhouette maculée de sang du Corinthien.

— Eh bien, Ivanos ! lui lança-t-il avec défi. Toi qui avais pris ma défense... soutiendras-tu de nouveau mes revendications ?

— Oui, par Mitra ! (Le pirate, sentant la tournure que prenaient les événements, était impatient de se concilier la faveur du Cimmérien.) Il a raison, camarades ; selon la loi, il est notre capitaine !

Un concert d'approbations monta du groupe des pirates ; ils manquaient peut-être un peu d'enthousiasme, mais semblaient sincères... d'autant plus que les bois silencieux derrière eux dissimulaient peut-être des démons d'ébène aux yeux rouges et aux griffes ruisselantes de sang... qui se glissaient furtivement vers la plage !

— Jurez-le sur l'épée ! demanda Conan.

Quarante-quatre poignées d'épée furent levées vers lui, et quarante-quatre voix prononcèrent le serment d'allégeance des corsaires.

Conan grimaça et rengaina son épée.

— Montez à bord, tas de coquins, et prenez les rames.

Il se retourna et aida Olivia à se relever ; elle était restée blottie à ses pieds, cachée derrière le bordage.

— Et moi, commandant ? demanda-t-elle.

— Qu'aimerais-tu faire ? la contra-t-il en l'observant attentivement.

— Aller avec toi, quelle que soit ta route ! s'écria-t-elle, en passant ses bras blancs autour de son cou bronzé.

Les pirates, grimant et enjambant la rambarde, les regardèrent

avec stupéfaction.

— Même si cette route est faite de sang et de massacres ? l'interrogea-t-il. Car cette quille teintera d'écarlate les flots d'azur, partout où elle ira !

— Oui, je veux sillonner les mers avec toi... qu'elles soient bleues ou rouges ! répondit-elle avec passion. Tu es un barbare et je suis une proscrire, reniée par mon propre peuple. Nous sommes tous deux des parias, des vagabonds, errant de par le monde. Oh, emmène-moi avec toi !

Avec un rire sonore, il la prit dans ses bras et l'approcha de ses lèvres ardentes.

— Je ferai de toi la reine des océans bleus ! Levez l'ancre, chiens galeux, nous appareillons ! Nous allons roussir les pantalons du roi Yildiz, par Crom !

La route des aigles

Devenu l'un des chefs de la Fraternité Rouge, Conan est plus que jamais une épine dans l'épiderme très sensible du roi Yildiz. Ce monarque dominé par sa femme, au lieu d'étrangler son frère Teyaspa selon la coutume turanienne en vigueur, a préféré l'envoyer croupir dans un château au cœur des montagnes Colchiennes, au sud-est de Vilayet, où, solidement gardé, il est le prisonnier du brigand zaporoskien Gleg. Désireux de régler un autre problème délicat, Yildiz charge l'un des plus farouches partisans de Teyaspa, le général Artaban, de détruire la forteresse des pirates, située à l'embouchure de la rivière Zaporoska. La mission est un succès, mais, ce faisant, le chasseur devient gibier.

Le perdant du combat naval se balançait doucement sur les eaux écarlates. Juste hors de portée d'arc, le vainqueur s'éloignait, s'inclinant dangereusement, vers les collines déchiquetées qui dominaient les flots d'azur. C'était une scène assez commune sur la Mer intérieure de Vilayet, au cours du règne du roi Yildiz de Turan.

Le navire qui donnait vertigineusement de la bande était une galère de guerre turanienne à la haute proue, sœur de l'autre. Sur le bâtiment vaincu, la mort avait fait une ample moisson. La dunette surélevée était jonchée de morts ; des cadavres pendaient mollement en travers de la lisse portant les marques du combat ; ils étaient entassés sur la passerelle suspendue au-dessus du pont où les rameurs aux corps mutilés gisaient parmi leurs bancs mis en pièces.

Groupés à l'arrière, les survivants étaient au nombre de trente ; du sang coulait de leurs nombreuses blessures. Ces hommes appartenaient à diverses nations : Kothiens, Zamoriens, Brythuniens, Corinthiens, Shémites, Zaporoskiens. Leurs traits étaient ceux d'hommes sauvages et beaucoup portaient les cicatrices du fouet ou du fer rouge. Beaucoup étaient à demi nus mais les vêtements bigarrés qu'ils portaient étaient souvent d'excellente qualité, bien que, à présent, maculés de goudron et de sang. Certains étaient tête nue, tandis que d'autres portaient des casques d'acier, des bonnets de fourrure ou des bandes de tissu enroulées autour de leurs têtes et nouées comme des turbans. Certains portaient des cottes de mailles ; d'autres étaient nus

jusqu'à la taille, enserrée de larges ceinturons ; leurs bras et leurs épaules musclés, brûlés par le soleil, étaient presque noirs. Des bijoux étincelaient sur leurs boucles d'oreilles et des poignées de dague. Ils tenaient à la main des épées nues. Leurs yeux noirs se portaient sans cesse d'un côté et de l'autre.

Ils se tenaient auprès d'un homme plus grand que n'importe lequel d'entre eux ; c'était presque un géant et ses muscles épais saillaient comme des cordes. Une épaisse crinière de cheveux noirs surmontait son front large et bas, tombait sur ses puissantes épaules ; les yeux qui flamboyaient au milieu de son visage sombre et couturé étaient d'un bleu volcanique.

Pour le moment, ces yeux fixaient le rivage. Aucune ville ni aucun port n'était visible le long de cette étendue de côte déserte, entre Khawarism, l'avant-poste le plus au sud du royaume turanien, et sa capitale, Aghrapur. À partir du littoral commençaient des collines boisées ; elles s'élevaient rapidement vers les cimes recouvertes de neige des montagnes Colchiennes dans le lointain, où le soleil déclinant lançait des reflets rougeâtres.

L'homme de grande taille observait la galère qui s'éloignait lentement. Son équipage avait réussi à se soustraire à l'étreinte mortelle ; le navire se traînait vers une petite rivière sinuant entre les gorges encaissées des collines avant de se jeter dans la mer. De la poupe, le capitaine pirate distinguait encore une haute silhouette, coiffée d'un casque sur lequel se reflétait le soleil. Il se souvenait des traits sous ce casque, entrevus dans la fureur de la bataille : un nez aquilin, une barbe noire et des yeux noirs et bridés. C'était Artaban de Shahpur, devenu depuis peu le fléau de la mer de Vilayet.

Un Corinthien au visage émacié prit la parole :

— Nous tenions presque ce démon. Et maintenant, que faisons-nous, Conan ?

Le gigantesque Cimmérien alla jusqu'à l'une des grandes rames servant de gouvernail.

— Ivanos (il s'adressait à celui qui venait de parler), toi et Hermio, manœuvrez l'autre barre de gouvernail. Médius, prends trois hommes avec toi et commencez à écoper. Vous autres, bande de chiens galeux, pansez vos blessures ; ensuite descendez sur le pont et courbez vos échines sur les rames. Lancez par-dessus bord autant de cadavres qu'il faudra pour vous faire de la place.

— Allons-nous poursuivre l'autre galère jusqu'à l'embouchure de cette rivière ? demanda Ivanos.

— Non. Nous avons embarqué trop d'eau par la brèche que nous a faite leur maudit éperon... Un nouvel abordage risquerait de nous être fatal. Mais si nous ramons avec suffisamment de force, nous pourrions nous échouer sur cette langue de terre là-bas.

Ils commencèrent à nager avec application, pour amener la galère jusqu'au rivage. Le soleil se couchait ; une brume ressemblant à une fumée délicatement bleutée flottait au-dessus des eaux sombres. Leur adversaire disparut après un coude de la rivière, remontant son cours. La lisse à tribord était presque immergée lorsque la quille de la galère des pirates heurta et racla le sable et le gravier de la petite péninsule.

La rivière Akrim qui serpente entre des bandes de terre cultivée et des pâturages était teintée de rouge et les montagnes se dressant de chaque côté de la vallée contemplaient une scène presque aussi ancienne qu'elles. L'horreur avait fondu sur les paisibles habitants de la vallée, sous la forme de cavaliers à la rapacité de loups surgis de nulle part. Ils ne tournèrent pas leurs regards vers le château niché sur la pente abrupte de la montagne, car là-bas d'autres oppresseurs étaient aux aguets.

Le clan de Kurush Khan, chef subalterne de l'une des tribus hyrkaniennes les plus féroces, vivant à l'est de la mer de Vilayet, avait été chassé de ses steppes natales, à la suite d'une querelle tribale. Il s'était enfui vers l'ouest et à présent prélevait un tribut sur les villages yuetshi de la vallée d'Akrim. Bien que ceci fût un simple raid destiné à prendre du bétail, des esclaves et du butin, Kurush Khan nourrissait de plus vastes ambitions. Dans le passé, des royaumes avaient été taillés dans ces collines.

Cependant, pour le moment, à l'instar de ses guerriers, Kurush Khan était ivre de massacre. Les huttes des Yuetschi n'étaient plus que des ruines fumantes. Les granges avaient été épargnées parce qu'elles abritaient du fourrage, ainsi que des meules de foin. De haut en bas de la vallée, les cavaliers au corps svelte lançaient leurs chevaux au galop, tailladant et décochant leurs flèches barbelées. Des hommes hurlaient comme l'acier les transperçait ; des femmes criaient comme elles étaient jetées, nues, en travers de la selle des pillards.

Des cavaliers portant des peaux de mouton et de hauts bonnets de fourrure avaient envahi les rues du plus important des villages... un amas malpropre de huttes, en pierre et en boue séchée. Débusqués de leurs cachettes dérisoires, les villageois se mettaient à genoux, demandant grâce en vain ; lorsqu'ils cherchaient à fuir inutilement, ils étaient renversés et piétinés impitoyablement par les chevaux de leurs bourreaux. Les yatagans sifflaient et s'enfonçaient avec un choc sourd, fendant la chair et les os.

Un fuyard se retourna avec un cri éperdu comme Kurush Khan fondait sur lui ; sa cape flottait dans le vent et se déployait comme les ailes d'un épervier. À cet instant, les yeux du Yuetschi aperçurent, comme dans un rêve, le visage barbu avec son nez mince et crochu, la manche ample retombant du bras levé qui brandissait une lueur

d'acier incurvée. Le Yuetsshi portait l'une des rares armes efficaces de la vallée : un lourd arc de chasse et une seule flèche. Criant de désespoir, il encocha le trait, banda son arc et tira, juste comme l'Hyrkanien le frappait en passant au galop. La flèche trouva sa cible ; Kurush Khan bascula de sa selle, le cœur transpercé, foudroyé.

Comme le cheval sans cavalier s'éloignait au galop, l'une des deux silhouettes gisant à terre se redressa sur un coude. C'était le Yuetsshi dont la vie s'écoulait rapidement par une horrible blessure béante en travers du cou et de l'épaule. Respirant convulsivement, il regarda l'autre forme. La barbe de Kurush Khan était pointée vers le ciel, avec une expression comique de surprise. Le bras du Yuetsshi refusa de le soutenir plus longtemps et il retomba, le visage dans la poussière. Sa bouche s'emplit de boue. Il cracha un liquide rouge mêlé de taches noirâtres, un rire lugubre sortit de ses lèvres écumantes et il roula sur le dos. Lorsque les Hyrkaniens arrivèrent sur les lieux, il était mort, lui aussi.

Les Hyrkaniens, pareils à des vautours autour d'un mouton mort, étaient accroupis et discutaient au-dessus du corps de leur Khan. Lorsqu'ils se relevèrent, le sort de tous les Yuetsshi vivant dans la vallée d'Akrim avait été prononcé.

Granges, meules de foin et étables furent livrées aux flammes. Tous les prisonniers furent égorgés, les enfants jetés vivants dans les flammes, les jeunes filles violées, mutilées et jetées dans les rues sanglantes. Près du cadavre du Khan s'empilèrent rapidement des têtes tranchées. Des cavaliers arrivaient au galop, brandissant par les cheveux ces lugubres trophées, et les lançant vers la sinistre pyramide. Tout endroit susceptible de cacher un pauvre diable grelottant de terreur était aussitôt défoncé et fouillé.

L'un des soldats, sondant de sa lance une meule de foin, discerna un mouvement dans la paille. Poussant un glapisement de loup, il fondit sur la meule et en sortit sa victime, l'amenant à la lumière. C'était une jeune fille, mais en aucune façon l'une de ces femmes yuetshi, grasses et trapues, aux traits simiesques. Lui arrachant sa cape, l'Hyrkanien reput ses yeux de sa beauté à peine dissimulée.

La jeune femme se débattait silencieusement entre ses bras. Il l'entraîna vers son cheval. Aussi soudaine et mortelle qu'un cobra, elle arracha une dague de son ceinturon et la plongea dans le cœur de l'homme. Avec un gémissement il s'effondra et elle bondit comme une panthère vers sa monture. L'étalon hennit et se cabra ; pourtant, elle l'obligea à volter et le lança au galop vers le haut de la vallée. Derrière elle, la meute se mit à pousser des cris et se jeta à sa poursuite, en une longue file désordonnée. Des flèches sifflèrent autour de sa tête.

Elle guidait son cheval vers la paroi montagneuse au sud de la vallée, où s'ouvrait un défilé étroit. Ici la route était dangereuse ; les

Hyrkaniens tirèrent sur les rênes de leurs chevaux pour ralentir leur allure parmi les pierres et les blocs de rochers. La jeune fille, elle, encourageait toujours sa monture, filant comme une feuille chassée par le vent. Elle avait sur eux une avance de plusieurs centaines de pas lorsqu'elle arriva devant un mur bas ou une barrière obstruant l'entrée du défilé, comme si, à un moment donné, quelqu'un avait fait rouler de gros rochers, les entassant de manière à former un retranchement rudimentaire. Des tamaris penniformes poussaient sur la crête rocheuse et un petit ruisseau s'écoulait par une brèche étroite en leur milieu. Des hommes se trouvaient là.

Elle les aperçut parmi les rochers et ils lui crièrent de s'arrêter. Au début, elle crut qu'il s'agissait d'un autre groupe d'Hyrkaniens, puis elle comprit sa méprise. Ils étaient de grande taille et solidement bâtis ; des cottes de mailles étincelaient sous leurs manteaux et leurs têtes étaient coiffées de casques à pointe en acier. Elle prit aussitôt une décision. Sautant à bas de sa selle, elle courut en haut de la pente, vers les rochers, et tomba à genoux en criant :

— Aidez-moi, au nom d'Ishtar la miséricordieuse ! (Un homme se montra ; à sa vue, elle poussa un cri :) Général Artaban ! (Elle étreignit ses genoux.) Sauve-moi des loups qui me poursuivent !

— Pourquoi devrais-je risquer ma vie à cause de toi ? demanda-t-il avec indifférence.

— Je t'ai vu à la cour du roi, à Aghrapur ! J'ai dansé devant toi. Je suis Roxana, la Zamorienne.

— Bien des femmes ont dansé devant moi.

— Alors je vais te donner un mot de passe, dit-elle avec désespoir. Ecoute !

Elle chuchota un nom à son oreille : il sursauta comme s'il avait été piqué. Il lui lança un regard scrutateur, puis, grimpant sur un énorme rocher, se tourna vers les cavaliers qui survenaient au galop. Il leva une main.

— Passez votre chemin en paix, au nom du roi Yildiz de Turan !

Pour toute réponse, des flèches sifflèrent à ses oreilles. Il sauta vers le sol et fit un geste du bras. Des arcs se détendirent en claquant tout du long de l'obstacle naturel et des flèches volèrent par nappes vers les Hyrkaniens. Des hommes roulèrent à bas de leurs selles : des chevaux hennirent et s'abattirent. Les autres cavaliers battirent précipitamment en retraite, hurlant de terreur. Ils firent demi-tour et repartirent à fond de train vers le bas de la vallée.

Artaban se tourna vers Roxana : c'était un homme de grande taille, portant une cape de soie écarlate et un corselet aux mailles d'acier ouvragées de fils d'or. L'eau de mer et le sang avaient maculé ses habits ; pourtant, leur richesse était toujours évidente. Ses hommes se rassemblèrent autour de lui ; quarante marins de Turan résolus,

robustes et hérissés d'armes. Il y avait aussi un Yuetschi à l'air malheureux, dont les mains étaient attachées.

— Ma fille, déclara Artaban, je viens de me faire des ennemis dans ce pays déshérité en prenant ta défense... parce que tu as chuchoté un nom à mon oreille. Je t'ai crue...

— Si j'ai menti, que je sois écorchée vive !

— Il en sera ainsi, lui promit-il d'une voix douce. Et j'y veillerai personnellement. Tu as nommé le prince Teyaspa. Que sais-tu de lui ?

— Depuis trois ans, je partage son exil.

— Où est-il ?

Elle désigna la vallée où les tourelles du château étaient justes visibles parmi les rochers escarpés.

— Dans cette forteresse là-bas, tenue par Gleg le Zaporoskien.

— La prendre d'assaut ne doit guère être facile, réfléchit-il.

— Fais venir le reste de tes éperviers des mers ! Je connais le moyen de t'introduire au cœur de cette plate-forme !

Il secoua la tête.

— Ceux que tu vois là forment toute mon armée. (Remarquant son incrédulité, il ajouta :) Tu es étonnée et cela ne saurait me surprendre. Je vais t'expliquer...

Avec la franchise que ses compatriotes turaniens trouvaient si déconcertante, Artaban traça à grands traits sa chute. Il ne lui dit rien de ses triomphes : ceux-ci étaient trop connus pour qu'il fût utile de les relater à nouveau. Le général Artaban était célèbre pour ses incursions rapides dans des contrées lointaines – la Brythunie, Zamora, Koth et Shem – lorsque, cinq années plus tôt, les pirates de la mer de Vilayet, s'associant avec les *kozaki* hors-la-loi des steppes avoisinantes, étaient devenus une formidable menace pour ce royaume hyrkanien, situé le plus à l'ouest. Le roi Yildiz avait fait appel à Artaban pour redresser la situation. L'action vigoureuse de ce dernier avait mis fin aux agissements des pirates ; du moins ils avaient été chassés des rivages occidentaux de la Mer Intérieure.

Mais Artaban était un joueur passionné et avait contracté des dettes énormes. Pour s'en acquitter, au cours d'une patrouille solitaire à bord de son vaisseau amiral, il avait arraisonné un navire marchand parfaitement honnête, venant de Khorusun, passé tout son équipage au fil de l'épée et ramené sa cargaison jusqu'à sa base pour la vendre en secret. Son équipage avait juré de n'en rien dire, bien sûr ; pourtant quelqu'un parla. Artaban avait réussi à sauver sa tête en acceptant une mission qui revenait pratiquement à un suicide : en effet, le roi Yildiz lui avait donné l'ordre de faire voile à travers la mer de Vilayet, de se diriger vers l'embouchure de la rivière Zaporoska et de détruire la forteresse des pirates. Deux navires seulement seraient mis à sa disposition pour cette entreprise.

Artaban avait trouvé le camp fortifié des pirates de Vilayet et donné l'assaut. L'opération avait réussi : à ce moment, le camp n'était défendu que par un très petit nombre de pirates. Les autres avaient remonté la rivière pour aller combattre un groupe d'Hyrkaniens nomades, semblable à la bande de Kurush Khan ; il avait attaqué des Zaporoskiens vivant paisiblement à proximité du fleuve. Or, les pirates étaient en termes amicaux avec ces derniers. Artaban incendia plusieurs navires pirates dans leurs bassins et fit prisonniers un certain nombre de pirates, malades ou trop âgés pour se battre.

Pour intimider les pirates à leur retour, Artaban avait ordonné que ceux qui avaient été pris vivants soient empalés, brûlés à petit feu et écorchés vifs sur-le-champ. Ses hommes exécutaient cette sentence lorsque le gros des forces pirates était revenu. Artaban avait fui, abandonnant l'un de ses navires entre leurs mains. Connaissant le châtement sanctionnant un tel échec, il s'était dirigé vers les régions sauvages bordant la côte sud-ouest de la mer de Vilayet où les montagnes Colchiennes descendent vers les eaux d'azur. Il avait été aussitôt pris en chasse par les pirates, à bord du navire capturé par eux, et rattrapé alors que le littoral était en vue. Une bataille avait suivi et fait rage sur les ponts des deux bâtiments jusqu'à ce que morts et blessés gisent de tous côtés. La supériorité du nombre et de l'équipement, ainsi que l'utilisation habile de son éperon par Artaban, avait donné aux Turaniens une légère victoire, très indécise et purement défensive.

— Aussi, une fois atteinte l'embouchure de la petite rivière, nous avons échoué la galère sur la berge. Nous aurions pu la radoubber, mais la flotte du roi contrôle toute la mer de Vilayet... et lorsqu'il apprendra mon échec, il donnera sans doute l'ordre de m'abattre à vue. Nous nous sommes enfoncés au cœur des montagnes, sans savoir ce que nous cherchions exactement... une route pour quitter les colonies turaniennes ou un nouveau royaume à fonder.

Roxana écouta attentivement puis, sans faire de commentaires, commença son propre récit. Comme Artaban le savait parfaitement, lorsqu'un roi arrivait sur le trône, il faisait tuer ses frères et les enfants de ses frères, afin d'éliminer tout risque de guerre civile... telle était la coutume à Turan. En outre, lorsque le roi mourait, les nobles et les généraux acclamaient et reconnaissaient comme leur roi le premier de ses fils à se présenter dans la capitale après l'annonce du trépas. C'était également la coutume.

Pourtant, même avec cet avantage, Yildiz, qui était un faible, n'aurait pu l'emporter sur son frère Teyaspa au tempérament violent, sans sa mère, une Kothienne du nom de Khushia. Cette redoutable vieille dame préférait Yildiz en raison de sa docilité... en effet, c'était elle en réalité qui gouvernait le royaume. Et Teyaspa fut exilé. Il

chercha refuge en Iranistan, mais découvrit que le roi de ce pays échangeait des lettres avec Yildiz, afin de l'empoisonner. Au cours d'une tentative pour rallier Vendhya, il avait été capturé par une tribu nomade hyrkanienne : reconnu, il avait été vendu aux Turaniens. Teyaspa pensa que son sort était définitivement réglé ; pourtant sa mère intervint et empêcha Yildiz de faire étrangler son frère.

À la place, Teyaspa fut conduit et enfermé dans le château de Gleg le Zaporoskien, un chef cruel, à moitié brigand : celui-ci était arrivé dans la vallée d'Akrim de nombreuses années auparavant et s'était installé à cet endroit. Se comportant comme un seigneur féodal envers les primitifs Yuetshi, il leur imposait un lourd tribut et les dépouillait... sans les protéger. On procurait à Teyaspa tous les plaisirs et toutes les formes de luxure, dans le but d'amollir sa nature fougueuse.

Roxana expliqua qu'elle était l'une des danseuses envoyées pour le distraire. Elle était tombée follement amoureuse du beau prince et, au lieu de chercher à le détruire, s'était efforcée de lui faire retrouver sa force et sa virilité.

— Hélas, conclut-elle, le prince Teyaspa avait sombré dans l'apathie. En le voyant, on n'aurait jamais reconnu le jeune aigle conduisant ses cavaliers à l'assaut, combattant les chevaliers brythuniens et les *asshuri* shémites. La captivité, les vins et le suc du lotus noir l'avaient abruti. Il restait assis, comme en transe, sur ses coussins, s'animant seulement lorsque je chantais ou dansais pour lui. Pourtant, dans ses veines coule le sang des conquérants... il ressemble à un lion pour le moment assoupi.

» Lorsque les Hyrkaniens ont fait irruption dans la vallée, je me suis glissée hors du château pour rechercher Kurush Khan. J'espérais qu'il serait suffisamment audacieux pour venir en aide à Teyaspa. Je suis arrivée juste à temps pour assister au meurtre de Kurush Khan ; ensuite les Hyrkaniens sont devenus pareils à des chiens enragés. Je me suis cachée, mais ils m'ont découverte. Ô seigneur, aide-nous ! Quelle importance si tu ne disposes que d'une poignée d'hommes ? Des royaumes ont été bâtis avec encore moins ! Lorsqu'on saura que le prince est libre, les gens accourront en foule vers nous ! Yildiz est un médiocre et le peuple redoute son fils Yezdigerd, un adolescent violent et cruel, au cœur sombre.

» La plus proche garnison turanienne se trouve à trois jours de route d'ici. La vallée d'Akrim est isolée ; seuls les nomades et les malheureux Yuetshi la connaissent. On peut sans danger rêver à un empire. Toi aussi tu es un hors-la-loi ; unissons nos efforts pour délivrer Teyaspa et le mettre sur le trône ! S'il est roi, fortune et honneurs te reviendront, alors qu'Yildiz ne t'offre rien... sinon une flèche barbelée !

Elle était à genoux, agrippant la cape du général ; ses yeux noirs flamboyaient de passion. Artaban resta silencieux un instant, puis éclata brusquement d'un rire sonore.

— Nous aurons besoin des Hyrkaniens, déclara-t-il.

La jeune fille battit des mains et poussa un cri de joie.

— Arrêtez !

Conan le Cimmérien fit halte et regarda autour de lui, tendant son cou musclé. Derrière lui, ses compagnons s'arrêtèrent, dans un cliquetis d'armes. Ils se trouvaient dans un défilé étroit, flanqué de pentes abruptes, recouvertes de sapins rabougris. Devant eux, une petite source coulait parmi les arbres disséminés et ruisselait le long d'une rigole tapissée de mousse.

— De l'eau, enfin ! grogna Conan. Buvons.

Le soir précédent, avant la tombée de la nuit, une marche forcée les avait amenés jusqu'au navire d'Artaban, échoué au bord de la petite rivière. Conan avait laissé là-bas quatre de ses hommes les plus sérieusement blessés, les chargeant de rafistoler le bâtiment, tandis qu'il poursuivait sa route avec les autres. Pensant que les Turaniens n'avaient qu'une légère avance sur eux, Conan avait continué de l'avant, à une allure téméraire, dans l'espoir de les rattraper rapidement et de venger le massacre de la Zaporoska. La nuit était venue ; dans les ténèbres ils s'étaient égarés dans un dédale de ravines encaissées et avaient continué au hasard. À présent, avec l'aube, ils avaient trouvé de l'eau, mais étaient perdus et épuisés. La seule trace de vie humaine qu'ils eussent aperçue depuis leur départ de la côte était un amas compact de huttes parmi les rochers, abritant des créatures vêtues de peaux, à l'aspect indéfinissable : elles s'étaient enfuies en hurlant à leur approche. Au loin, dans les collines, un lion rugit.

Des vingt-six hommes, Conan était le seul dont les muscles avaient gardé tout leur ressort.

— Prenez un peu de repos, grommela-t-il. Ivanos, choisis deux hommes pour monter la première garde avec toi. Lorsque le soleil sera au-dessus de ce sapin, tu en réveilleras trois autres. Je pars en reconnaissance dans cette gorge.

Il s'éloigna vers le haut du défilé et disparut bientôt au sein de la végétation luxuriante. Les pentes se changèrent en de hautes falaises dont les parois à pic se dressaient depuis le sol jonché de rochers. Puis, avec une soudaineté terrifiante, une forme sauvage, à l'apparence hirsute, bondit d'un enchevêtrement de fourrés et se dressa devant le pirate. La respiration de Conan siffla entre ses dents comme son épée étincelait au soleil. Il retint son geste en voyant que la créature était désarmée.

C'était un Yuetshi : un homme desséché et rabougri, ressemblant à un gnome, vêtu de peaux de mouton. Il avait de longs bras, des jambes courtaudes, un visage aplati et jaunâtre, aux yeux bridés, creusé de nombreuses petites rides.

— Khosatra ! s'exclama le vagabond. Que fait un membre de la Fraternité Rouge dans cette région infestée d'Hyrkaniens ?

L'homme parlait le dialecte turanien avec un accent très prononcé.

— Qui es-tu ? grogna Conan.

— J'étais l'un des chefs yuetshi, répondit l'autre avec un rire féroce. On m'appelait Vinashko. Que viens-tu faire ici ?

— Qu'y a-t-il après ce défilé ? répliqua le Cimmérien.

— Au delà de cette crête, tu trouveras un entrelacs de petits ravins et de rochers. Si tu poursuis ton chemin à travers ce labyrinthe, tu déboucheras sur la large vallée d'Akrim. Jusqu'à hier, c'était la demeure de ma tribu... aujourd'hui elle ne contient plus que ses ossements calcinés.

— Y a-t-il de la nourriture là-bas ?

— Oui... et la mort aussi. Une horde de nomades hyrkaniens occupe la vallée.

Alors que Conan méditait ces paroles, un bruit de pas le fit se retourner vivement. Il aperçut Ivanos qui venait vers lui.

— Ha ! (Conan fronça le sourcil.) Je t'avais dit de monter la garde pendant que les autres dormaient !

— Ils ont trop faim pour dormir, rétorqua le Corinthien, lançant un regard méfiant vers le Yuetshi.

— Crom ! gronda le Cimmérien. Je ne suis pas un magicien pour faire apparaître de la nourriture comme cela ! Ils devront ronger leurs pouces jusqu'à ce que nous trouvions un village à piller...

— Je peux t'amener à un endroit où il y a assez de nourriture pour satisfaire toute une armée, intervint Vinashko.

D'une voix lourde de menaces, Conan lui lança :

— Ne te moque pas de moi, l'ami ! Tu viens de dire que les Hyrkaniens...

— Non ! Je parle d'un endroit, tout près d'ici, ignoré d'eux, où nous entreposons nos réserves de nourriture. Je m'y rendais justement lorsque je t'ai aperçu.

Conan montra son épée, une lame large et droite, à double tranchant, longue de plus de quatre pieds, dans une région où les lames incurvées étaient davantage la règle.

— Alors montre-nous le chemin, mais je te préviens... au premier faux mouvement, ta tête volera dans les airs !

De nouveau le Yuetshi éclata de son rire sauvage et insolent, puis leur fit signe de le suivre. Il se dirigea vers la falaise la plus proche, tâtonna parmi les buissons et découvrit une fissure dans la paroi

rocheuse. Les invitant d'un geste à l'imiter, il se baissa et se glissa à l'intérieur.

— Dans cette tanière de loup ? fit Ivanos.

— De quoi as-tu peur ? lança Conan. Des souris ?

Il se pencha, se mit de côté et disparut par l'ouverture ; l'autre le suivit. Conan se retrouva non pas dans une caverne, mais dans une étroite crevasse. Au-dessus de sa tête, un étroit ruban recourbé de ciel bleu apparaissait entre les parois abruptes ; celles-ci s'élevaient rapidement. Ils s'avancèrent dans l'obscurité durant une centaine de pas et débouchèrent dans un vaste espace de forme circulaire, cerné de hautes parois : au premier regard, cela faisait penser à une ruche monstrueuse. Un grondement sourd provenait du milieu de cette salle : une petite margelle entourait un trou dans le sol d'où montait une flamme pâle, aussi haute qu'un homme, répandant une lueur blafarde dans toute la caverne.

Conan regarda avec curiosité autour de lui. Il avait l'impression de se trouver au fond d'un gigantesque puits. Le sol était formé par une roche dure, usée et polie comme par des pieds d'êtres humains depuis dix mille générations. Les parois, circulaires avec trop de régularité pour être tout à fait naturelles, étaient percées de centaines d'anfractuosités de forme carrée, sombres et profondes, de la largeur d'une main, disposées en des alignements réguliers ; les rangées se superposaient jusqu'en haut de la paroi, d'une manière vertigineuse. Tout en haut apparaissait un rond resserré de ciel bleu où planait un vautour, formant un point noir. Un escalier en spirale taillé dans la roche noire s'élevait depuis le niveau du sol, faisait la moitié d'un tour complet en montant et aboutissait à une plate-forme devant un trou sombre, plus large, creusé dans la paroi... l'entrée d'un tunnel.

Vinashko leur expliqua :

— Ces trous sont les tombes d'un peuple très ancien : il vivait ici avant même que mes ancêtres viennent s'installer à proximité de la mer de Vilayet. Il existe quelques légendes, fort mystérieuses, à propos de ces gens. On dit qu'ils n'étaient pas humains et qu'ils attaquèrent mes ancêtres pour les dévorer. Puis un prêtre yuetshi, au moyen d'un puissant sortilège, les enferma dans leurs trous creusés dans cette paroi et alluma ce feu pour les maintenir là. Sans aucun doute leurs ossements sont depuis longtemps tombés en poussière. Certains membres de ma tribu ont essayé de briser les dalles de pierre scellant ces tombes ; pourtant la roche a résisté à leurs efforts. (Il désigna des sacs entassés sur un côté de l'amphithéâtre naturel.) Mon peuple avait emmagasiné toute cette nourriture, pour les temps de famine. Prenez tout ce que vous voudrez, puisqu'il n'y a plus de Yuetshi pour la manger.

Conan réprima un frisson de peur superstitieuse.

— Ton peuple aurait dû vivre dans ces cavernes. Un seul homme pourrait défendre l'entrée de cette crevasse contre toute une horde.

Le Yuetshi haussa les épaules.

— Ici il n'y a pas d'eau. De plus, lorsque les Hyrkaniens ont déferlé dans la vallée, nous n'avons pas eu le temps de nous réfugier dans la montagne. Mon peuple était pacifique ; il voulait seulement cultiver la terre.

Conan secoua la tête, incapable de comprendre de telles natures. Vinashko était en train de tirer des sacs de cuir contenant du blé, du riz, du fromage et de la viande séchée ainsi que des outres remplies de vin aigre.

— Va chercher quelques-uns de nos hommes ; ils t'aideront à porter ces sacs, Ivanos, dit Conan, les yeux fixés vers le ciel. Moi, je reste ici.

Comme Ivanos s'éloignait, lourdement chargé, Vinashko tira Conan par la manche.

— À présent, es-tu convaincu que je suis loyal envers toi ?

— Oui, par Crom, répondit Conan en mâchonnant une poignée de figes sèches. Tout homme qui me conduit à de la nourriture est nécessairement un ami. Mais comment faisiez-vous, toi et ta tribu, pour venir ici, depuis la vallée d'Akrim ? La route devait être longue et pénible.

Les yeux de Vinashko brillèrent comme ceux d'un loup affamé.

— C'est notre secret. Pourtant je te le révélerai, puisque tu as confiance en moi.

— Lorsque mon estomac sera plein, répliqua Conan, la bouche pleine de figes. Nous étions sur les traces de ce démon à l'âme noire, Artaban de Shahpur ; il se trouve quelque part dans ces montagnes.

— Est-il ton ennemi ?

— Mon ennemi ? Si je l'attrape, je me ferai une paire de bottes avec sa peau !

— Artaban de Shahpur est seulement à trois heures de marche d'ici.

— Ha ! (Conan se redressa, assurant son épée ; ses yeux bleus flamboyaient d'impatience.) Conduis-moi jusqu'à lui !

— Prends garde ! s'écria Vinashko. Il dispose de quarante Turaniens en cuirasses et Dayuki et cent cinquante Hyrkaniens se sont mis sous ses ordres. Combien de guerriers as-tu, seigneur ?

Conan mangeait en silence, le sourcil froncé. Avec une telle inégalité de forces, il ne pouvait se permettre de donner le moindre avantage à Artaban. Au cours de ces derniers mois, depuis qu'il était devenu leur capitaine, il avait fait de ses pirates une force efficace, leur criant et leur tapant dessus, leur inculquant un semblant de discipline, mais c'était un instrument qu'il devait manier avec

précaution. Livrés à eux-mêmes, ils étaient téméraires et insoucians ; bien menés, ils pouvaient accomplir beaucoup de choses ; sans une poigne énergique pour les diriger, ils risqueraient leur vie en pure perte.

Vinashko dit :

— Si tu veux bien m'accompagner, *kozak*, je te montrerai ce qu'aucun homme – à part les Yuetschi – n'a vu depuis un millier d'années !

— Qu'est-ce ?

— Une route mortelle pour nos ennemis !

Conan fit un pas, puis s'arrêta.

— Attends ; voilà mes frères de la côte. Tu entends comme ils jurent, ces chiens !

— Renvoie-les avec de la nourriture, chuchota Vinashko comme une demi-douzaine de pirates surgissaient de la crevasse et regardaient la caverne avec stupéfaction.

Conan se tourna vers eux avec un grand geste.

— Portez ces sacs jusqu'à la source, leur commanda-t-il. Je vous avais bien dit que je trouverais de la nourriture !

— Et toi ? s'informa Ivanos.

— Ne t'inquiète pas pour moi ! J'ai à parler avec Vinashko. Retournez au camp, mangez et buvez tout votre soûl, et que les démons vous emportent ! (Comme le bruit de pas des pirates diminuait au fond du passage, Conan assena une claque vigoureuse sur le dos de Vinashko qui le fit chanceler.) Allons-y, dit-il.

Le Yuetschi le précéda, grimpant en haut de l'escalier circulaire taillé dans la paroi rocheuse. Celui-ci se terminait au-dessus de la dernière rangée de tombes et aboutissait à l'entrée du tunnel. Conan s'aperçut qu'il pouvait se tenir debout dans le souterrain.

— Nous allons suivre ce tunnel, dit Vinashko, à l'autre extrémité, nous nous trouverons au dos du château de Gleg le Zaporoskien : il surplombe la vallée d'Akrim.

— À quoi cela servira-t-il ? grogna Conan, cherchant à tâtons son chemin derrière le Yuetschi.

— Hier, lorsque le massacre a commencé, j'ai lutté un moment contre ces chiens d'Hyrkaniens. Tous mes compagnons sont tombés autour de moi, égorgés et mutilés ; j'ai fui alors la vallée, vers la montagne, suivant la gorge de Diva. Je courais dans ce défilé lorsque des soldats inconnus m'ont brusquement entouré et assommé. Ils m'ont attaché, désirant me demander ce qui se passait dans la vallée. Ces hommes étaient des marins appartenant à la flotte royale de Vilayet et leur chef se nommait Artaban.

» Tandis qu'ils me questionnaient, une jeune fille a surgi comme une folle, sur un cheval au galop ; les Hyrkaniens étaient à ses

trousses. Sautant à terre, elle a imploré l'aide d'Artaban ; je l'ai tout de suite reconnue. C'était la danseuse zamorienne demeurant au château de Gleg. Une volée de flèches a dispersé les Hyrkanien ; ensuite Artaban a parlé avec la jeune fille, m'oubliant complètement. Depuis trois ans, Gleg a un prisonnier de marque dans son donjon. Je le sais parce que j'ai apporté au château du grain et des moutons... pour être payé à la façon des Zaporoskiens, avec des injures et des coups. *Kosak*, ce prisonnier est Teyaspa, le frère du roi Yildiz ! (Conan poussa un grognement de surprise.) La fille, Roxana, a appris tout cela à Artaban, et il a juré de l'aider à délivrer le prince. Comme ils parlaient, les Hyrkanien sont revenus et se sont arrêtés à bonne distance, vindicatifs mais prudents. Artaban les a hélés et a eu une longue conversation avec Dayuki, le nouveau chef de ces brigands depuis la mort de Kurush Khan. Finalement l'Hyrkanien a escaladé la barrière de rochers pour partager avec Artaban le pain et le sel. C'est ainsi que tous les trois se sont mis à chercher un plan pour délivrer le prince Teyaspa et le mettre sur le trône.

» Roxana a découvert une entrée secrète permettant d'accéder au château. Aujourd'hui, juste avant le coucher du soleil, les Hyrkanien doivent se présenter devant le château et l'attaquer. Tandis qu'ils attireront ainsi l'attention des Zaporoskiens sur eux, Artaban et ses hommes s'introduiront dans le château par cette entrée secrète. Roxana leur ouvrira la porte ; ils iront chercher le prince et s'enfuiront dans les collines pour recruter des soldats. Comme ils parlaient, la nuit est tombée ; j'ai rongé mes cordes et me suis sauvé.

» Tu as soif de vengeance. Je vais te montrer comment prendre au piège Artaban. Massacre toute la bande... tous sauf Teyaspa. Tu pourras extorquer une importante somme d'argent à Khushia, en échange de son fils vivant... ou à Yildiz pour qu'il le fasse étrangler... ou encore, si cela te convient mieux, tu peux être toi-même un faiseur de roi.

— Conduis-moi ! dit Conan, ses yeux brillant d'excitation.

Le sol lisse du tunnel, où trois chevaux auraient pu avancer de front, descendait en une pente douce. De temps à autre, de courtes volées de marches permettaient d'accéder aux niveaux inférieurs. Durant un long moment, Conan ne put rien distinguer dans l'obscurité. Puis une faible lueur devant lui remédia à cet état de choses. La lueur se changea en un éclat argenté et le bruit d'une cascade emplit le tunnel.

Ils se trouvaient à l'entrée du souterrain : celle-ci était dissimulée par une nappe d'eau se déversant du haut de la falaise. Depuis le bassin couvert d'écume au pied de la chute d'eau, un étroit ruisseau s'écoulait rapidement vers le fond de la gorge. Vinashko désigna un promontoire rocheux : il s'éloigna de l'orifice de la caverne et longea

le bassin. Conan le suivit. Traversant d'un bond le mince rideau liquide, il se retrouva dans une gorge qui s'enfonçait à travers les collines comme un couteau acéré. Elle ne dépassait jamais une largeur de cinquante pas et était flanquée de parois abruptes. Aucune végétation ne poussait nulle part, à l'exception d'une mince frange le long du cours d'eau. Celui-ci serpentait au fond du canyon pour s'élancer par une étroite crevasse dans la falaise opposée.

Conan suivit Vinashko en haut de la gorge sinueuse. En moins de trois cents pas, ils avaient perdu de vue la chute d'eau. Le sol montait rapidement. Peu après, le Yuetshi se rejetait en arrière, saisissant le bras de son compagnon. Un arbre rabougri saillait de la paroi rocheuse ; Vinashko se tapit derrière celui-ci et tendit le doigt.

Devant eux, la gorge se poursuivait encore sur quatre-vingts pas et se terminait par un cul-de-sac. Sur leur gauche, la falaise semblait se modifier d'une curieuse manière. Conan la considéra un long moment avant de réaliser qu'il regardait un mur construit par l'homme. Ils se trouvaient pratiquement au dos d'un château bâti sur les falaises, dans un creux de terrain. Son mur se dressait à pic depuis le bord d'une profonde crevasse. Aucun pont n'enjambait ce ravin et la seule entrée apparente dans la muraille était une porte massive, bardée de fer, encastrée à mi-hauteur dans la paroi. En face de celle-ci, une étroite saillie rocheuse courait le long de la lèvre opposée de la gorge ; celle-ci avait été élargie, de telle sorte qu'on pouvait y accéder à pied de l'endroit où ils se trouvaient présentement.

— Cette fille, Roxana, s'est échappée par ce sentier, lui apprit Vinashko. Cette gorge s'étend presque parallèlement à l'Akrim. Elle se resserre à l'ouest pour finalement rejoindre la vallée par une crevasse étroite où s'écoule le cours d'eau. Les Zaporoskiens ont obstrué l'entrée avec des rochers, de telle sorte que le sentier est invisible depuis la vallée extérieure, à moins de connaître son existence. Ils utilisent rarement ce chemin et ignorent tout du tunnel derrière la cascade.

Conan se frottait le menton. Il désirait ardemment mettre à sac le château, mais ne voyait aucun moyen d'y accéder.

— Par Crom, Vinashko, j'aimerais bien jeter un coup d'œil sur cette fameuse vallée.

Le Yuetshi considéra le corps puissant de Conan et secoua la tête.

— Il y a une voie que nous appelons la route de l'Aigle, mais elle n'est pas faite pour toi.

— Ymir ! Un sauvage vêtu de peaux de bêtes serait un meilleur grimpeur qu'un homme des collines cimmériennes ? Montre-moi !

Vinashko haussa les épaules et, faisant demi-tour, redescendit vers le fond de la gorge. Alors qu'ils arrivaient en vue de la chute d'eau, il s'arrêta devant ce qui ressemblait à une cheminée peu profonde,

rongée par les intempéries, s'élevant le long de la paroi. Regardant plus attentivement, Conan aperçut une série de trous – des prises pour les mains – peu profonds, creusés dans la roche.

— À ta place, je les aurais agrandis un peu, grommela Conan.

Néanmoins il grimpa à la suite de Vinashko, glissant dans les cavités ses orteils et ses doigts. Ils arrivèrent finalement en haut de l'arête rocheuse formant le côté sud de la gorge, et s'assirent, laissant pendre leurs pieds dans le vide.

La gorge sinuait sous eux, semblable à la trace d'un serpent. Conan regarda au-delà de la paroi opposée et plus basse de la gorge, vers la vallée d'Akrim.

Sur sa droite, le soleil matinal dominait la mer de Vilayet étincelante ; sur sa gauche se dressaient les pics neigeux des montagnes Colchiennes. Derrière lui, en contrebas, il apercevait le dédale compliqué de gorges encaissées, au milieu desquelles son équipage avait établi son campement.

De la fumée montait toujours, flottant paresseusement, des étendues noircies qui, la veille encore, avaient été des villages. Au fond de la vallée, sur la rive gauche du fleuve, étaient dressées un certain nombre de tentes en peau. Conan voyait des hommes aller et venir à proximité de celles-ci. Les Hyrkaniens, lui apprit Vinashko, et il montra du doigt, en haut de la vallée, l'ouverture d'un défilé étroit où les Turaniens s'étaient installés. Pourtant le château retenait toute l'attention de Conan.

Il était solidement posé sur un creux dans les falaises, entre la gorge en dessous d'eux et la vallée au-delà.

Tourné vers la vallée, il était entièrement entouré d'un mur massif de vingt pieds. Une porte imposante, flanquée de tours percées de meurtrières pour les archers, commandait la pente descendant vers la vallée. Celle-ci n'était pas très escarpée et pouvait être gravie facilement ou même montée à cheval, bien qu'à découvert et n'offrant aucun abri.

— Il est impossible de prendre d'assaut ce château, gronda Conan. Comment pourrions-nous arriver jusqu'au frère du roi, avec tous ces rochers ? Conduis-nous plutôt à Artaban, et je ramènerai sa tête au bout de mon épée.

— Sois moins impatient si tu désires garder la tienne, répondit Vinashko. Que vois-tu dans la gorge ?

— Seulement un tas de pierres nues et une frange de verdure le long du ruisseau.

Le Yuetshi eut un rictus de loup.

— As-tu remarqué que cette frange est plus dense sur le côté droit, lequel est aussi plus élevé ? Cachés derrière la chute d'eau, nous pouvons guetter l'arrivée des Turaniens en haut de la gorge. Ensuite,

tandis qu'ils seront occupés au château de Gleg, nous nous dissimulerons parmi les fourrés, le long du ruisseau, et les attaquerons à l'improviste, à leur retour. Nous les tuerons tous, sauf Teyaspa, que nous ferons prisonnier. Et nous repartirons en empruntant de nouveau le tunnel. As-tu un navire pour quitter cette côte ?

— Oui, dit Conan en se levant. (Il s'étira.) Vinashko, existe-t-il un moyen de descendre de cette arête aussi acérée qu'une lame de couteau, en dehors de la cheminée par laquelle nous sommes montés ?

— Il y a un sentier... il conduit vers l'est, le long de la crête, puis descend vers ces ravines où campent tes hommes. Je vais te montrer. Tu vois ce rocher qui ressemble à une vieille femme ? Tu prends à droite...

Conan écouta attentivement ses directives : en fait, il s'avérait que ce sentier périlleux, convenant mieux à un bouquetin ou à un chamois qu'à des hommes, ne permettait pas d'accéder à la gorge en contrebas.

Au milieu de ses explications, Vinashko se retourna brusquement et se raidit.

— Qu'est-ce ? s'écria-t-il.

Des cavaliers quittaient au galop le camp éloigné des Hyrkaniens et cravachaient leurs montures pour qu'elles traversent la rivière peu profonde. Le soleil lançait des reflets lumineux sur les pointes des lances. Sur les remparts du château, des casques apparurent et étincelèrent.

— L'attaque ! s'exclama Vinashko. Khosatra ! Khel ! Ils ont changé leurs plans ; ils devaient attaquer seulement dans la soirée ! Vite ! Nous devons être redescendus avant l'arrivée des Turaniens !

Ils revinrent rapidement vers la cheminée naturelle et descendirent au bas de la paroi, pas après pas.

Une fois dans la gorge, ils se hâtèrent vers la cascade. Ils atteignirent le bassin, suivirent la saillie rocheuse et s'élancèrent sous la chute d'eau. Comme ils s'avançaient vers l'obscurité du souterrain, Vinashko saisit le bras bardé de fer de Conan. Au-dessus du vacarme de l'eau se déversant de la falaise, le Cimmérien entendit le cliquetis de l'acier heurtant la pierre. Il regarda à travers l'écran : sa lueur argentée rendait chaque chose irréelle et spectrale, tout en les dissimulant aux yeux de quiconque se trouvait au dehors. Ils avaient regagné leur refuge juste à temps.

Un groupe d'hommes apparut dans le défilé... des soldats de grande taille, portant des hauberts et des casques sur des turbans. À leur tête, s'avançait un homme plus grand que les autres, avec une barbe noire et des traits d'épervier. Conan soupira et sa main se crispa sur la poignée de son épée. Il fit un pas en avant... Vinashko le retint.

— Par tous les dieux, *kozak*, chuchota-t-il avec effroi, n'expose pas nos vies en vain ! Nous allons les prendre au piège ; si tu te montres

maintenant...

— Ne t'inquiète pas, petit homme, dit Conan avec un rictus cruel. Je ne suis pas stupide au point de gâcher une vengeance parfaite en cédant à une impulsion irréfléchie !

Les Turaniens traversaient le petit ruisseau. Une fois de l'autre côté, ils s'arrêtèrent comme s'ils écoutaient avec attention. Alors, au-dessus du grondement de la chute d'eau, les hommes à l'entrée de la caverne entendirent la clameur lointaine, les cris poussés par un grand nombre de soldats.

— L'attaque ! murmura Vinashko.

Comme si c'était le signal qu'ils attendaient, les Turaniens se dirigèrent rapidement vers le haut de la gorge. Vinashko toucha le bras du Cimmérien.

— Reste ici et fais le guet. Je reviens tout de suite... avec tes pirates !

— Alors dépêche-toi ! lui lança Conan. J'espère seulement que tu les amèneras ici à temps !

Vinashko disparut dans le tunnel, aussi furtivement qu'une ombre.

Dans une chambre spacieuse, richement meublée, aux divans de soie et coussins de velours, ornée de tapisseries aux fils d'or, le prince Teyaspa était nonchalamment étendu. Il semblait l'image même du désœuvrement voluptueux, ainsi allongé parmi la soie et le satin, une aiguière en cristal contenant du vin près de son coude. Ses yeux sombres étaient ceux d'un rêveur dont les visions sont produites par le vin et les drogues. Son regard était fixé sur Roxana : celle-ci agrippait avec raideur les barreaux d'une fenêtre et cherchait à voir au-dehors. L'expression du prince était placide et lointaine. Il semblait ne pas avoir conscience des cris et du tumulte qui faisaient rage à l'extérieur.

Roxana eut un mouvement de nervosité, regardant le prince par-dessus son épaule finement modelée. Elle s'était battue comme une tigresse pour empêcher Teyaspa de tomber dans le gouffre de la dégénérescence et de la résignation, préparé par ses ravisseurs à son intention. Roxana, refusant de s'incliner devant le destin, lui avait redonné goût à la vie et avait ranimé ses ambitions.

— Il est temps, souffla-t-elle en se retournant. Le soleil se trouve à son zénith. Les Hyrkaniens chargent vers le haut de la pente ; ils cinglent cruellement leurs montures et décochent leurs traits en vain contre les remparts. Les Zaporoskiens déversent sur eux flèches et pierres... leurs corps jonchent la pente ; pourtant ils reviennent à l'assaut, comme des déments. Je dois faire vite. Bientôt tu seras assis sur le trône d'or, ô mon royal amant !

Elle se prosterna et embrassa ses babouches en un mouvement d'adoration extatique, puis se releva et quitta rapidement la pièce,

pour en traverser une autre où dix Noirs de grande taille – tous muets – montaient la garde jour et nuit. Elle suivit un couloir pour rejoindre la cour extérieure située entre le château et le rempart au dos de celui-ci. Teyaspa n'était pas autorisé à sortir de ses appartements sans escorte ; Roxana, quant à elle, était libre d'aller et venir à sa guise.

Traversant la cour, elle s'approcha de la porte donnant sur le ravin. Un soldat se trouvait là, bougonnant parce qu'il ne pouvait prendre part au combat. Bien que le château parût imprenable de ce côté, Gleg, en homme prudent, avait à tout hasard posté une sentinelle à cet endroit. L'homme de garde était un Sogdien. Son bonnet de fourrure incliné sur un côté de la tête, il était appuyé sur sa pique, la mine renfrognée. Il regarda Roxana qui s'approchait de lui.

— Que viens-tu faire ici, femme ?

— J'ai peur. Les cris et la clameur de la bataille me terrifient, seigneur. Le prince est sous l'emprise du suc du lotus et il n'y a personne pour apaiser mes craintes.

Elle aurait enflammé le cœur d'un cadavre tandis qu'elle se tenait dans cette attitude de peur et de supplication. Le Sogdien tira sur sa barbe fournie.

— Allons, tu n'as rien à craindre, ma petite gazelle, susurra-t-il. Je suis là pour te protéger. (Il posa sur son épaule une main aux ongles noirs et l'attira contre lui.) Personne ne touchera à une seule mèche de tes cheveux. Je... ahhh !

Se pelotonnant dans les bras de l'homme, Roxana avait tiré une dague de sa ceinture et la plongeait dans le cou épais. L'une des mains du Sogdien se porta vivement à sa barbe tandis que l'autre cherchait à tâtons la poignée de son épée. Il chancela et tomba lourdement. Roxana s'empara du trousseau de clés passé à son ceinturon et courut vers la poterne. Elle l'ouvrit en hâte et poussa un cri de joie rauque en apercevant Artaban et ses Turaniens sur la saillie rocheuse de l'autre côté du gouffre.

Une planche épaisse, servant de pont, se trouvait sur le sol, près de la porte, mais elle était beaucoup trop lourde pour que Roxana puisse la soulever. La chance seule lui avait permis de l'utiliser, lors de sa précédente évasion. Du fait d'une incroyable négligence, elle était restée en place, enjambant le vide et non gardée, durant plusieurs minutes. Artaban lui lança l'extrémité d'une corde qu'elle fixa aux gonds de la porte. L'autre extrémité était tenue par une demi-douzaine d'hommes vigoureux. Trois Turaniens franchirent la crevasse, se balançant et progressant lentement le long de la corde. Ils installèrent ensuite la planche, permettant aux autres de passer rapidement au-dessus du ravin.

— Que vingt hommes gardent le pont, aboya Artaban. Les autres,

suivez-moi !

Les loups des océans dégainèrent leurs épées et suivirent leur chef. Artaban les emmena rapidement à la suite de la jeune fille aux pieds agiles. Comme ils pénétraient dans le château, un serviteur apparut soudain et les regarda, bouche bée. Avant qu'il puisse crier, le yatagan aiguisé comme un rasoir de Dayuki lui trancha la gorge. Le groupe se rua dans la pièce où les dix muets se dressèrent d'un bond, empoignant leurs cimenterres. Le combat fut rapide, farouche et silencieux... on n'entendait aucun bruit, à l'exception du sifflement et du grincement des lames, et des exclamations des blessés. Trois Turaniens trouvèrent la mort au cours de l'affrontement ; les autres entrèrent rapidement dans la chambre intérieure, enjambant les corps mutilés et sanglants des Noirs.

Teyaspa se leva. Ses yeux au regard serein étincelèrent d'un feu ancien comme Artaban s'agenouillait devant lui, d'une manière théâtrale, et présentait au prince la poignée de son cimenterre ensanglanté.

— Ce sont les guerriers qui te placeront sur le trône d'or, ô mon roi ! s'écria Roxana.

— Partons rapidement avant que ces chiens de Zaporoskiens apprennent notre présence en ces lieux ! conseilla Artaban.

Il disposa ses hommes en un bloc compact autour de Teyaspa. Ils traversèrent en hâte les pièces, franchirent la cour et se dirigèrent vers la poterne. Mais on avait entendu le cliquetis de l'acier. Alors même que les intrus franchissaient le pont, des cris féroces s'élevèrent dans leur dos. Une silhouette trapue et puissante, vêtue de soie et d'acier, surgit dans la cour et se rua vers la poterne. Elle était suivie de cinquante archers et soldats casqués.

— Gleg ! s'écria Roxana.

— Jetez la planche dans le ravin ! rugit Artaban en traversant rapidement le pont.

De chaque côté de l'abîme, des arcs vibrèrent. Bientôt l'espace au-dessus de la planche fut obscurci par les flèches sifflant dans les deux directions. De nombreux Zaporoskiens s'écroulèrent, ainsi que les deux Turaniens qui s'étaient baissés pour soulever et jeter la planche dans le gouffre. À cet instant, Gleg bondit sur le pont ; ses yeux gris et froids flamboyaient sous son casque à pointe. Artaban se porta à sa rencontre ; ils se battirent, poitrine contre poitrine. En un tourbillon d'acier étincelant, le cimenterre du Turanien grinça autour de la lame de Gleg. Le tranchant acéré coupa les mailles d'acier et s'enfonça dans les muscles épais du cou du Zaporoskien. Gleg tituba, puis, avec un cri sauvage, bascula dans l'abîme.

En un instant les Turaniens avaient lancé le pont improvisé à sa suite. De l'autre côté, les Zaporoskiens firent halte avec des

hurlements furieux et commencèrent à tirer, aussi vite qu'ils pouvaient bander leurs puissants arcs de corne et encocher leurs traits. Avant que les Turaniens, courant au bas de la saillie rocheuse, pussent se mettre hors de portée, trois d'entre eux furent mortellement touchés et deux autres blessés superficiellement par cette pluie de flèches. Artaban jura en comptant ses pertes.

— Que six d'entre vous restent avec moi... les autres, partez en avant et veillez à ce que la voie soit libre, ordonna-t-il. J'arrive tout de suite avec le prince. Seigneur, il m'était impossible d'amener un cheval jusque dans ce défilé. Je vais dire à ces chiens de faire une litière avec leurs lances ; ainsi vous...

— Mes sauveurs me porteraient sur leurs épaules ? Les dieux l'interdisent, en vérité ! s'écria Teyaspa. Je suis redevenu un homme ! Oh, jamais je n'oublierai ce jour !

— Les dieux soient loués ! chuchota Roxana.

Ils arrivèrent en vue de la cascade. Tous sauf le petit groupe à l'arrière avaient franchi le ruisseau et étaient dispersés sur la rive gauche lorsque retentit le claquement sec et multiple de cordes d'arc, comme si une main avait pincé les cordes d'une harpe. Une nappe de flèches siffla au-dessus du cours d'eau et s'abattit dans leurs rangs, puis une autre et encore une autre. Les Turaniens placés sur le devant s'écroulèrent, comme les blés sous la faux ; les autres battirent en retraite, poussant des cris d'alerte.

— Chien ! aboya Artaban en se tournant vers Dayuki. Voilà ton œuvre !

— Pourquoi donnerais-je l'ordre à mes hommes de tirer sur moi ? brailla l'Hyrkanien, son visage devenu livide. C'est quelque nouvel ennemi !

Artaban courut en jurant au bas de la gorge, vers ses hommes démoralisés. Il savait que les Zaporoskiens ne tarderaient pas à jeter un autre pont improvisé au-dessus de l'abîme et qu'ils se lanceraient à sa poursuite. Alors il serait pris entre deux feux. Il n'avait aucune idée de l'identité de ses assaillants. Depuis le château, se propageait le tumulte de la bataille, puis il y eut le martèlement sourd de sabots, des cris et un cliquetis d'épées ; apparemment, cela venait de la vallée extérieure. Il ne pouvait en être sûr, pris au piège dans ce défilé étroit qui étouffait tous les bruits.

Les Turaniens tombaient toujours sous la grêle des flèches décochées par leurs adversaires invisibles. Certains tiraient au hasard vers les fourrés. Artaban repoussa leurs arcs de côté en criant :

— Imbéciles ! Pourquoi gaspiller des flèches en tirant sur des ombres ! Dégagez vos épées et suivez-moi !

Poussés par la fureur du désespoir, les Turaniens rescapés chargèrent vers les hommes embusqués dans les buissons ; leurs capes

flottaient au vent et leurs yeux brillaient follement. Des buissons sur l'autre rive surgirent des silhouettes féroces, portant des cuirasses ou à demi nues, épée à la main.

— Sur eux ! À l'attaque ! beugla une voix puissante. Tailladez ! Mettez-les en pièces !

Les Turaniens poussèrent un hurlement de stupéfaction à la vue des pirates de Vilayet. Puis ils se jetèrent sur eux avec un rugissement furieux. Le grincement et le fracas des armes se répercutèrent parmi les falaises. Les premiers Turaniens à arriver en haut de la berge opposée retombèrent en arrière, dans le cours d'eau, le crâne fracassé. Alors les pirates s'élancèrent au bas de la pente pour affronter leurs adversaires au corps à corps, enfoncés jusqu'aux cuisses dans l'eau ; celle-ci se couvrit bientôt de tourbillons écarlates. Pirates et Turaniens frappaient et massacraient, en une frénésie aveugle, la sueur et le sang ruisselant de leurs yeux.

Dayuki se jeta dans la mêlée, le regard enflammé. Sa lame incurvée fendit la tête d'un pirate. Puis Vinashko bondit sur lui en hurlant, l'attrapant de ses mains nues.

L'Hyrkanien eut un mouvement de recul devant la férocité démentielle qui déformait les traits du Yuetschi. Vinashko saisit Dayuki à la nuque et enfonça ses dents dans la gorge de l'homme. Il resta accroché ainsi, déchiquetant son adversaire, indifférent à la dague que sa victime plongeait frénétiquement dans son flanc. Du sang ruissela de ses mâchoires ; tous deux perdirent leur équilibre et tombèrent dans le ruisseau. Alors qu'ils continuaient de se déchirer et de se lacérer, ils furent emportés par le courant ; un visage apparut au-dessus de la surface, puis un autre... et tous deux disparurent à jamais.

Les Turaniens furent repoussés en haut de la rive gauche où ils résistèrent un instant, livrant un combat sanglant. Puis ils cédèrent, se dispersèrent et s'enfuirent vers l'endroit où se tenait le prince Teyaspa, le regard fixe, comme plongé en transe, à l'ombre de la falaise. Il était entouré du petit groupe de guerriers qu'Artaban avait détaché à sa garde. Par trois fois, il eut un geste, comme pour dégainer son épée et se lancer dans la mêlée, mais Roxana, se cramponnant à ses genoux, l'en empêcha.

Artaban, abandonnant le combat, revint en courant vers Teyaspa. L'épée de l'amiral était rouge jusqu'à la poignée ; sa cuirasse était déchiquetée et du sang coulait de sous son casque. Conan le suivit, se frayant un chemin parmi les combattants déchaînés. Il brandissait sa grande épée dans son poing ressemblant à un marteau de forge et assenait à ses adversaires des coups qui faisaient voler en éclats des boucliers, enfonçaient des casques et traversaient cottes de mailles, chairs et os.

— Ho, bande de coquins ! rugit-il dans son hyrkanien barbare. Je

veux ta tête, Artaban, et celle du gaillard qui est auprès de toi. N'aie crainte, mon beau prince, je ne te ferai pas mal !

Artaban, cherchant autour de lui un moyen de s'échapper, aperçut la cheminée conduisant en haut de la falaise et devina son visage.

— Vite, seigneur ! chuchota-t-il. Montez sur cette falaise ! Je tiendrai à distance le barbare pendant ce temps !

— Oui, hâte-toi, le pressa Roxana. Je te suivrai !

Mais le masque fataliste avait de nouveau recouvert les traits du prince Teyaspa. Il haussa les épaules.

— Non ! Les dieux ne veulent pas que je revendique ce trône. Qui peut échapper à son destin ?

Roxana porta les mains à ses cheveux avec une expression d'horreur. Artaban rengaina son épée, bondit vers la cheminée et commença à grimper avec l'agilité d'un marin. Conan surgit en courant derrière lui, leva la main, saisit sa cheville et tira violemment, comme un oiseleur attrape un oiseau par la patte. Artaban heurta le sol dans un cliquetis métallique. Alors qu'il essayait de rouler sur le côté pour se dégager, le Cimmérien lui plongea son épée dans le corps ; la lame fit craquer les mailles de la cuirasse, transperça les chairs et les os, et s'enfonça dans le sol en dessous.

Les pirates s'approchèrent ; leurs lames ruisselaient de sang. Teyaspa écarta les mains et dit :

— Faites de moi ce que vous voudrez. Je suis Teyaspa.

Roxana se balançait doucement, ses mains recouvrant ses yeux. Soudain, à la vitesse de l'éclair, elle transperça de sa dague le cœur de Teyaspa. Celui-ci mourut debout. Comme il tombait, elle enfonça la pointe de son arme dans sa propre poitrine et s'affaissa à côté de son amant. En gémissant, elle prit dans ses bras la tête de Teyaspa et la berça, tandis que les pirates l'entouraient, interdits et saisis de crainte.

Un bruit en haut de la gorge leur fit lever la tête. Ils n'étaient qu'une poignée, harassés et abrutis par la bataille ; leurs vêtements étaient imbibés de sang et d'eau.

Conan dit :

— Des hommes descendent vers la gorge. Retournons au tunnel.

Ils obéirent, lentement, comme s'ils n'avaient compris qu'à moitié le sens de ses paroles. Avant que le dernier d'entre eux ait disparu sous la chute d'eau, une longue file de soldats se précipitait au bas du sentier, venant du château. Conan, injuriant et frappant les pirates à la traîne pour les faire se hâter, se retourna et vit la gorge envahie par des silhouettes en armes. Il reconnut les bonnets de fourrure des Zaporoskiens, ainsi que les turbans blancs des gardes impériaux d'Aghrapur. L'un d'eux portait sur son turban des plumes d'oiseaux de paradis. Conan le fixa avec attention et reconnut, grâce à ce plumet et à d'autres signes distinctifs, le général des gardes impériaux, le

troisième personnage de l'empire turanien.

Le général aperçut Conan et les pirates. Il cria un ordre. Alors que Conan, le dernier du groupe, plongeait sous la cascade, un détachement de Turaniens se porta en avant et courut vers le bassin.

Conan hurla à ses hommes de courir, puis se retourna et fit face au rideau liquide, depuis le tunnel, brandissant un bouclier pris à un Turanien mort et sa grande épée.

Bientôt un garde traversait la chute d'eau. Il voulut crier ; son cri fut interrompu net par un *chunk* ! visqueux comme l'épée de Conan s'enfonçait dans son cou et le tranchait. La tête et le corps tombèrent séparément, basculant du rebord rocheux et chutant dans le bassin. Le deuxième garde eut le temps de frapper vers la forme indistincte qui se dressait au-dessus de lui, mais son épée rebondit sur le bouclier du Cimmérien. Un instant plus tard, il tombait à son tour dans le bassin, le crâne ouvert en deux.

Des cris retentirent, en partie assourdis par le bruit de la cascade. Conan s'aplatit contre la paroi du tunnel ; une grêle de flèches claqua à travers la nappe d'eau, amenant avec elles des gouttelettes heurtant et rebondissant sur les parois et le sol du souterrain.

Un regard par-dessus son épaule apprit à Conan que ses hommes avaient disparu au sein de l'obscurité du tunnel. Il courut après eux ; lorsque, quelques instants plus tard, les gardes s'élancèrent de nouveau à travers la chute d'eau, ils ne trouvèrent personne à l'entrée du souterrain.

Pendant ce temps, dans la gorge, des voix horribles s'élevaient comme les nouveaux venus s'arrêtaient auprès des cadavres. Le général s'agenouilla devant le prince mort et la jeune femme moribonde.

— C'est le prince Teyaspa ! s'exclama-t-il.

— Il n'est plus en votre pouvoir à présent ! murmura Roxana. Je voulais en faire un roi, mais vous lui avez pris sa virilité... aussi, je l'ai tué...

— Je lui apportais la couronne de Turan ! s'écria le général. Yildiz est mort et le peuple se soulèvera contre son fils Yezdigerd s'il a quelqu'un d'autre à suivre...

— Trop tard ! chuchota Roxana, et sa tête aux cheveux noirs retomba sur son épaule.

Conan courait dans le tunnel ; dans son dos résonnait l'écho des pas des Turaniens lancés à sa poursuite. Arrivant à l'extrémité du souterrain qui débouchait sur la grande cheminée naturelle, bordée des tombes de la race inconnue, il aperçut ses hommes, groupés avec incertitude au fond du puits, en contrebas ; certains regardaient la flamme sifflante, d'autres avaient les yeux levés vers l'escalier qu'ils

venaient de descendre.

— Au bateau, vite ! mugit-il d'une voix puissante.

Son cri se répercuta dans la grande salle aux sombres parois.

Les hommes s'élancèrent en courant vers la crevasse qui conduisait au monde extérieur. Conan se retourna et se plaqua contre le rocher, juste à l'entrée du tunnel. Il attendit, immobile ; le bruit de pas se rapprocha.

Un garde impérial surgit brusquement du souterrain. L'épée de Conan siffla de nouveau et frappa, s'enfonçant dans le dos de l'homme, traversant cotte de mailles, chairs et colonne vertébrale. Avec un cri suraigu, le garde bascula de la plate-forme et tomba dans le vide, la tête la première. Emporté par son élan, il plongea depuis l'escalier en spirale vers le milieu de la salle en dessous ; son corps s'enfonça dans le trou percé dans le sol rocailleux d'où sortait la flamme et resta coincé dans l'orifice, comme un bouchon dans une bouteille. La flamme s'éteignit avec un petit bruit sec ; l'obscurité envahit la caverne. Celle-ci n'était plus que faiblement éclairée par l'ouverture dans sa voûte, tout en haut.

Conan ne vit pas le corps heurter le sol. Il surveillait l'entrée du tunnel, attendant son prochain adversaire. Le garde suivant apparut... et se rejeta en arrière d'un bond, comme Conan frappait sur lui, d'un féroce coup de revers. Des voix jacassèrent ; une flèche jaillit du souterrain et siffla en frôlant le visage du Cimmérien, pour heurter la paroi opposée de la salle et se briser sur la roche noire.

Conan fit demi-tour et s'élança au bas de l'escalier de pierre, sautant trois marches à la fois. Comme il arrivait au niveau du sol, il aperçut Ivanos poussant le dernier des pirates vers la crevasse. Celle-ci se trouvait à l'autre extrémité de la salle, peut-être à dix enjambées de distance. À gauche de la crevasse, à cinq fois la hauteur de Conan depuis le sol, les gardes turaniens se déversaient du tunnel et descendaient bruyamment l'escalier. Tout en courant, deux d'entre eux tirèrent des flèches vers le Cimmérien ; du fait de la rapidité de ses mouvements et de la faible luminosité, leurs traits le manquèrent.

Alors que Conan atteignait les dernières marches, un autre groupe de créatures surgit. Dans un grincement sourd, les dalles de pierre obstruant les cavités qui servaient de tombes pivotèrent vers l'intérieur... quelques-unes d'abord, puis des dizaines à la fois. Pareils à un essaim de larves sortant de leurs cellules, les habitants des tombes apparurent. Conan n'avait pas fait trois enjambées vers la crevasse que déjà une douzaine de ces êtres se mettaient en travers de son chemin, lui bloquant toute issue.

Ils avaient une forme vaguement humaine, mais leurs corps étaient blancs, sans poils, décharnés et filiformes, comme après un long jeûne. Leurs doigts de main et de pied se terminaient par de grandes serres,

aux griffes crochues. Ces êtres monstrueux avaient des yeux immenses au regard fixe, enfoncés dans des visages ressemblant plus à ceux des chauves-souris, avec de grandes oreilles très prononcées, de petits nez camus et de larges bouches qui s'ouvraient pour montrer des crocs acérés comme des aiguilles.

Les premières créatures à atteindre le sol furent celles qui émergèrent des rangées inférieures des cellules. Les rangées supérieures s'ouvraient également et ces choses immondes se déversaient des cavités par centaines, descendaient rapidement le long des parois de la salle, à l'aide de leurs griffes recourbées. Celles qui touchèrent le sol les premières aperçurent les derniers pirates comme ils se glissaient par la crevasse. Tendant dans leur direction des doigts griffus et poussant des couinements suraigus, elles se précipitèrent vers la fissure et s'y engouffrèrent.

Les courts poils de la nuque de Conan se hérissèrent tandis que l'horreur du barbare confronté à des menaces surnaturelles l'envahissait. Il avait reconnu les nouveaux venus : il s'agissait des effroyables *brylukas* de la légende zaporoskienne... Ces créatures n'étaient ni des êtres humains, ni des bêtes, ni des démons, mais un peu des trois à la fois. Leur intelligence presque humaine les aidait à satisfaire leur envie bestiale de sang humain, tandis que leurs pouvoirs surnaturels leur permettaient de survivre, même si elles étaient emmurées durant des siècles. Créatures des ténèbres, elles avaient été repoussées et tenues en échec par la lumière de la flamme. Lorsque celle-ci avait été éteinte, elles étaient sorties de leurs cellules, aussi féroces que d'habitude et encore plus avides de sang.

Celles qui avaient atteint le sol près de Conan accoururent vers lui, griffes tendues. Avec un rugissement inarticulé, il pivota sur ses talons, décrivant de larges moulinets avec sa grande épée pour les empêcher de fondre sur son dos. La lame trancha ici une tête, là un bras, et coupa en deux un *bryluka*. Ils s'amassaient toujours et caquetaient horriblement ; de l'escalier en spirale, retentissaient les hurlements des Turaniens : des *brylukas* sautaient sur eux depuis les niches supérieures ou grimpaient des rangées inférieures pour planter leurs griffes et leurs crocs dans le corps des malheureux.

L'escalier était recouvert de formes se tordant et se battant ; les Turaniens, tels des déments, hachaient et coupaient en morceaux les créatures qui les submergeaient, en un nombre sans cesse grandissant. Une grappe de corps – un garde et plusieurs *brylukas* accrochés à lui – roula au bas de l'escalier et heurta violemment le sol. L'accès à la crevasse était complètement bloqué, obstrué par des *brylukas* : piaillant, ils essayaient de se frayer un passage pour se lancer à la poursuite des pirates de Conan. Dans quelques secondes, ils submergeraient le Cimmérien aussi. Il comprit que toute retraite lui

était coupée. Poussant un mugissement furieux, il traversa la salle en courant, mais pas dans la direction à laquelle s'attendaient les *brylukas*. Faisant des détours et zigzaguant, tandis que son épée tournoyait dans la pénombre en une lueur étincelante, il atteignit la paroi où avait été taillé l'escalier amenant à l'entrée du tunnel. Il laissait dans son sillage des formes immobiles ou se tordant à terre. Des griffes acérées se tendirent et l'agrippèrent au passage, déchiquetant et arrachant sa cotte de mailles, mettant ses vêtements en lambeaux et creusant de profondes entailles sanglantes sur ses bras et ses jambes.

Atteignant le mur, Conan lâcha son bouclier, serra son épée entre ses dents ; d'une puissante détente il bondit dans les airs et agrippa le rebord inférieur de l'une des cellules faisant partie de la troisième rangée à partir du sol. Cette cellule avait déjà vomi ses horribles occupants. Avec une agilité simiesque, le Cimmérien habitué aux montagnes grimpa le long de la paroi, se servant des orifices des tombes comme de prises pour les mains et d'appuis pour les pieds. À un moment, comme son visage arrivait à la hauteur de l'une des cavités, une face hideuse, ressemblant à celle d'une chauve-souris, surgit brusquement et le fixa méchamment. Le *bryluka* s'apprêtait à sortir. Le poing de Conan s'abattit et heurta la face grimaçante dans un formidable craquement d'os ; sans même prendre le temps de constater les dégâts, il continua de grimper.

En dessous de lui, d'autres *brylukas* s'élevaient le long de la paroi, à sa poursuite. Opérant un rétablissement, il se hissa en grognant sur la plate-forme. Les gardes venant après ceux qui avaient commencé de descendre l'escalier, voyant ce qui se passait dans la salle, avaient fait demi-tour et étaient repartis en courant dans le tunnel. Quelques *brylukas* se pressaient vers l'entrée du souterrain pour les poursuivre, juste comme Conan atteignait la plate-forme.

Alors même qu'ils se retournaient vers lui, il s'abattit sur eux, pareil à une trombe. Des corps, entiers ou démembrés, basculèrent de la plate-forme ; son épée tranchait et découpait la chair blanchâtre de ces êtres surnaturels. En un instant, la plate-forme fut débarrassée de ces horreurs caquetantes. Conan s'engouffra dans le tunnel et courut de toutes ses forces.

Devant lui, fuyaient un petit nombre de vampires et devant eux les gardes qui s'étaient aventurés dans le tunnel. Conan, arrivant à la hauteur des *brylukas*, en abattit un, puis un autre, et encore un autre. Bientôt ils se tordaient tous à terre et baignaient dans leur sang derrière lui. Il continua de courir et arriva bientôt à l'extrémité du tunnel où le dernier des gardes venait de plonger sous la cascade.

Un regard par-dessus son épaule apprit à Conan qu'un nouvel essaim de *brylukas* accourait vers lui, toutes griffes tendues. Conan

s'élança à son tour à travers la chute d'eau et contempla de nouveau les lieux où les pirates avaient affronté les Turaniens en une bataille sanglante. Le général et le reste de son escorte étaient dispersés ici et là, gesticulant et criant vers leurs camarades qui émergeaient et couraient au bas de la saillie rocheuse. Lorsque Conan apparut, tout de suite après le dernier des soldats, les cris se prolongèrent jusqu'à ce qu'un ordre du général, lancé d'une voix puissante, y mette fin :

— C'est un pirate ! Tirez ! Tuez-le !

Conan, se précipitant au bas du promontoire, était déjà à mi-course de la cheminée creusée dans la pierre. Ceux qui le précédaient allaient atteindre le sol de la gorge ; ils se tournèrent de côté avec stupéfaction : il les dépassa rapidement. Ses enjambées étaient telles que les archers, calculant mal sa vitesse, envoyèrent une volée de flèches qui se brisèrent bruyamment sur les rochers derrière lui. Avant qu'ils pussent tirer de nouveau, il avait atteint la cheminée montant jusqu'en haut de la falaise.

Le Cimmérien se glissa dans l'anfractuosité : sa concavité le mettait momentanément à l'abri des flèches des Turaniens groupés près du général. Grâce aux cavités peu profondes lui servant de prises pour les mains et d'appuis pour les pieds, il se hissa le long de la paroi et grimpa avec l'agilité d'un singe. Le temps que les soldats aient suffisamment recouvert leurs esprits pour courir vers le haut de la gorge, se placer face à la cheminée et le cribler de flèches, Conan s'était déjà élevé de quinze pas et continuait de grimper rapidement.

Une autre grêle de traits siffla autour de lui ; ils se brisèrent avec fracas en rebondissant sur la roche. Deux flèches le touchèrent, mais ne purent transpercer sa chair, en raison de sa cotte de mailles. Deux autres traversèrent ses vêtements et restèrent accrochées dans le tissu. Une cinquième atteignit son bras droit : la pointe s'enfonça superficiellement sous la peau et ressortit de l'autre côté.

Avec un terrible juron, Conan arracha la flèche de son bras, la pointe en premier, la jeta loin de lui et poursuivit son ascension. Du sang coula de cette blessure, le long de son bras et au bas de son corps. À la volée suivante, il était déjà trop haut : les flèches étaient pratiquement inoffensives lorsqu'elles arrivaient jusqu'à lui. L'une d'elles heurta sa botte, sans la transpercer.

Au fur et à mesure qu'il s'élevait, les Turaniens devenaient de plus en plus minuscules au-dessous de lui. Lorsque leurs flèches n'arrivèrent plus jusqu'au Cimmérien, ils cessèrent de tirer. Des bribes de discussion montèrent en flottant. Le général voulait que ses hommes grimpent en haut de la cheminée, pour capturer Conan. Ceux-ci protestaient, rétorquant que cela ne servirait à rien. En effet, il lui suffisait d'attendre au faîte de la falaise et de leur trancher la tête, un par un, lorsqu'ils arriveraient à sa hauteur. Le barbare eut un

sourire cruel.

Il atteignit enfin la crête rocheuse. À bout de souffle, il s'assit au bord du précipice ; ses pieds pendant dans le vide, il soigna ses blessures avec des bandes de tissu arrachées de ses vêtements. Regardant autour de lui, par-delà la muraille rocheuse, vers la vallée d'Akrim, il aperçut des Hyrkaniens vêtus de peaux de mouton galoper à vive allure vers les collines ; des cavaliers aux cuirasses étincelantes les poursuivaient... les soldats turaniens. Au-dessous de lui, Turaniens et Zaporoskiens grouillaient et s'agitaient, pareils à des fourmis. Bientôt ils s'éloignèrent vers le haut de la gorge, en direction du château. Quelques hommes restèrent de garde au bas de la falaise, dans le cas où Conan serait obligé de redescendre par la cheminée.

Un peu plus tard, Conan se leva, étira ses grands muscles et se tourna vers l'est, pour regarder dans la direction de la mer de Vilayet. Il sursauta comme sa vue perçante repérait un navire. Protégeant ses yeux de sa main, il distingua une galère de la flotte turanienne : se traînant lentement, elle quittait l'embouchure de la petite rivière où Artaban avait échoué son bateau.

— Crom ! marmonna-t-il. Ces poltrons se sont entassés à bord et ont déguerpi sans m'attendre !

Il se frappa la paume du poing, poussant un grognement rauque, tel un ours en colère. Puis il se détendit et éclata d'un rire bref. En fait, il aurait dû s'y attendre. De toute façon, il commençait à être las des contrées hyrkaniennes et il y avait encore de nombreux pays à l'ouest qu'il n'avait jamais visités.

Il commença de chercher le sentier précaire, indiqué par Vinashko, qui lui permettrait de quitter cette crête rocheuse et de rejoindre la vallée.

Une sorcière viendra au monde !

Conan s'approprie un étalon abandonné par l'un des soldats hyrkaniens et regagne, par terre, les steppes de ses amis kozaki. Mais il constate que ceux-ci sont toujours dispersés. Yezdigerd, à présent sur le trône de Turan, fait rapidement la preuve qu'il est un souverain beaucoup plus astucieux et énergique que son défunt père. Il a entrepris d'engloutir les fortunes et les énergies de rivaux éventuels en se lançant dans un vaste programme d'expansion et de conquêtes. Il espère ainsi devenir le maître du plus grand empire de l'âge hyborien.

Talonné par les soldats turaniens, Conan parvient à leur échapper et arrive dans le petit royaume frontalier de Khauran, situé entre la pointe orientale de Koth et les steppes et déserts sur lesquels les Turaniens étendent – progressivement et méthodiquement – leur contrôle. Bientôt Conan obtient le commandement de la garde royale de la reine Taramis de Khauran.

Taramis, reine de Khauran, dormait d'un sommeil léger, hanté par des rêves. Elle fut réveillée par un silence ressemblant plus à celui des catacombes envahies par la nuit qu'au calme normal d'un palais où tout le monde est endormi. Elle resta allongée, fixant les ténèbres ; se demanda pourquoi les bougies dans leurs candélabres d'or s'étaient éteintes. La clarté bigarrée des étoiles indiquait l'emplacement d'une fenêtre aux barreaux d'or, mais n'illuminait aucunement l'intérieur de la chambre. Pourtant, comme elle était étendue ainsi, Taramis prit conscience d'une tache lumineuse qui brillait dans l'obscurité devant elle. Elle regarda, intriguée. Cela grandit et l'intensité s'accrut comme cela se dilatait... devenait un disque de lumière blafarde flottant devant les tentures de velours sombre du mur opposé. Taramis retint son souffle, se redressant et se mettant sur son séant. Un objet sombre était visible dans ce cercle lumineux... *une tête humaine*.

Prise d'une soudaine panique, la reine ouvrit la bouche pour crier et appeler ses dames d'honneur ; elle retint son cri. L'éclat devint plus blafard ; la tête se détachait avec encore plus de netteté. C'était une tête de femme, petite, délicatement modelée, aux traits superbes, avec une masse épaisse de cheveux noirs et lustrés. Le visage devint distinct comme elle regardait fixement... et ce fut la vue de ce visage qui arrêta le cri de Taramis dans sa gorge. Les traits étaient les siens ! C'était comme si elle se contemplait dans un miroir modifiant subtilement son reflet, donnant à ses yeux une lueur féline, à ses lèvres un rictus vindicatif.

— Ishtar ! s'exclama Taramis. Je suis ensorcelée !

D'une manière épouvantable, l'apparition parla, et sa voix faisait penser à du venin enrobé de miel.

— Ensorcelée ? Oh non, ma douce sœur ! Il ne s'agit pas de sorcellerie !

— Sœur ? balbutia la jeune femme déconcertée. Mais je n'ai pas de sœur !

— Tu n'as jamais eu de sœur ? interrogea la voix douce, empreinte d'une moquerie empoisonnée. Tu n'as jamais eu une sœur jumelle dont la peau était aussi tendre que la tienne à caresser ou à blesser ?

— En effet... autrefois j'avais une sœur, répondit Taramis, toujours convaincue qu'elle était sous l'emprise d'une sorte de cauchemar. Mais elle est morte.

Le splendide visage dans le disque fut déformé par une grimace de fureur ; son expression devint si démoniaque que Taramis eut un mouvement de recul, s'attendant presque à voir des mèches

ophidiennes se tordre et siffler autour du front ivoirin.

— Tu mens ! (Les lèvres rouges et retroussées crachèrent cette accusation.) Elle n'est pas morte ! Imbécile ! Oh, cette mascarade a suffisamment duré ! Regarde... et que tes yeux en soient brûlés à jamais !

Une lumière courut soudain le long des tentures, semblable à des serpents de flammes ; inexplicablement, les bougies dans les candélabres d'or s'allumèrent et brillèrent de nouveau. Taramis se blottit sur sa couche de velours, ses jambes souples repliées sous elle, regardant avec des yeux dilatés par la surprise la silhouette féline à l'attitude moqueuse. C'était comme si elle contemplait une autre Taramis, identique à elle-même dans le moindre contour des traits et des membres même si une personnalité étrangère et maléfique les animait. Le visage de l'inconnue reflétait l'opposé de chaque caractéristique indiquée par la physionomie de la reine. Le désir et le mystère étincelaient dans ses yeux brillants, la cruauté était tapie dans la courbe de ses lèvres rouges et pleines. Chaque mouvement de son corps élané était subtilement suggestif. Sa coiffure imitait celle de la reine ; elle avait des sandales dorées comme en portait Taramis dans son boudoir. La tunique en soie échancrée, sans manches et serrée à la taille par une ceinture de fils d'or, était la réplique exacte du vêtement de nuit de la reine.

— Qui es-tu ? s'exclama Taramis. (Un frisson glacé qu'elle était incapable d'expliquer se glissa le long de son épine dorsale.) Donne-moi les raisons de ta présence ici avant que j'appelle mes femmes de chambre qui feront venir les gardes !

— Hurle donc jusqu'à ce que le plafond s'écroule ! répliqua durement l'étrangère. Tes souillons ne se réveilleront pas avant l'aube, même si le palais devenait la proie des flammes. Et les gardes n'entendront pas tes glapissements ; ils ont été retirés de cette aile du palais.

— Comment ? s'écria Taramis, se raidissant avec un air de majesté outragée. Qui a osé donner un tel ordre à mes gardes ?

— Moi, bien sûr, ma douce sœur, se moqua l'autre. Il y a un instant, juste avant d'entrer. Ils ont cru que c'était leur reine adorée. Ha ! J'ai magnifiquement tenu mon rôle ! Avec quelle dignité autoritaire, tempérée par une douceur toute féminine, me suis-je adressée à ces lourdauds qui s'agenouillaient devant moi, avec leurs cuirasses et leurs casques à plumes !

Taramis suffoqua, comme si un filet invisible avait été lancé sur elle.

— Qui es-tu ? demanda-t-elle avec désespoir. Quelle est cette folie ? Pourquoi es-tu venue ici ?

— Qui suis-je ?

Sa réponse ressemblait au sifflement haineux d'un cobra. La jeune femme s'approcha de la couche de velours, saisit les épaules blanches de la reine d'une poigne brutale et se pencha pour regarder au fond des yeux apeurés de Taramis. Sous le sortilège de ce regard hypnotique, la reine ne fit pas attention à l'outrage sans précédent que constituaient ces mains posées sans ménagement sur son corps royal.

— Insensée ! grinça la jeune femme entre ses dents serrées. Tu le demandes ? Tu t'interroges encore ? Je suis Salomé !

— Salomé ! (Taramis exhala doucement ce nom ; ses cheveux se dressèrent sur sa tête comme elle réalisait l'incroyable et stupéfiante vérité de cette assertion.) Je pensais que tu étais morte dans l'heure suivant ta naissance, poursuivit-elle faiblement.

— C'est ce que beaucoup de gens ont pensé, persifla la femme qui s'appelait Salomé. Ils m'ont emmenée dans le désert pour que je meure, maudits soient-ils ! Moi, un bébé geignant et vagissant, dont la vie si récente représentait à peine le vacillement d'une bougie. Et tu sais pourquoi ils m'ont emportée ainsi, me promettant à une mort certaine ?

— Je... j'ai entendu raconter l'histoire... balbutia Taramis.

Salomé éclata d'un rire farouche et se frappa la poitrine. La tunique largement échancrée laissait voir la partie supérieure de ses seins fermes et ronds ; entre eux brillait une marque étrange... un croissant, aussi rouge que du sang.

— La marque de la sorcière ! s'écria Taramis avec un mouvement d'effroi.

— Oui ! (La haine rendait le rire de Salomé aussi acéré qu'une dague.) La malédiction des rois de Khauran ! Oui, ils racontent l'histoire sur les places publiques, les jours de foire, avec des roulements d'yeux et des frémissements de barbes, les pieux imbéciles ! Ils disent comment la première reine de notre lignée eut des rapports coupables avec un démon des ténèbres et lui donna une fille... dont le souvenir a été perpétué jusqu'à ce jour par des légendes infâmes. Ensuite, chaque siècle, un enfant de sexe féminin, appartenant à la dynastie askhaurienne, naquit avec un croissant de lune écarlate entre les seins... lui signifiant son destin.

» Chaque siècle une sorcière viendra au monde. C'est ce qu'énonçait l'antique malédiction. Et c'est ce qui arriva effectivement. Certaines furent tuées dès la naissance, comme ils voulurent me tuer. D'autres ont parcouru le monde, en orgueilleuses filles de Khauran ; avec la marque de la sorcière... la lune de l'enfer brûlant sur leurs poitrines d'ivoire. Toutes s'appelèrent Salomé. Moi aussi, je m'appelle Salomé. Il y a toujours eu une Salomé, la sorcière. Et elle existera toujours, même lorsque les montagnes de glace auront déferlé du Pôle en grondant pour écraser et anéantir la civilisation et qu'un monde

nouveau aura surgi des cendres et de la poussière... Même alors il y aura des Salomés de par le monde, pour prendre au piège le cœur des hommes par leurs sortilèges, pour danser devant les rois de la terre et voir tomber les têtes des sages selon leur bon plaisir.

— Mais... mais... et toi ? bégaya Taramis.

— Moi ? (Les yeux étincelants flamboyaient, pareils à de sombres feux de mystère.) Ils m'ont emportée dans le désert, loin de la ville, et m'ont déposée, nue, sur le sable brûlant, sous le soleil ardent. Puis ils sont repartis, m'abandonnant aux chacals, aux vautours et aux loups du désert.

» Pourtant la vie en moi était plus forte que chez le commun des mortels ; elle participe en effet de l'essence des forces qui bouillonnent dans des gouffres noirs dépassant de beaucoup la connaissance humaine. Les heures passaient et le soleil dardait ses rayons, telles les flammes en fusion de l'enfer ; pourtant je ne suis pas morte... oh oui, j'ai un vague souvenir de ce supplice, très faible et très lointain, comme on se souvient d'un rêve indistinct et nébuleux. Puis il y eut des chameaux et des hommes à la peau jaune ; ils portaient des robes de soie et parlaient une langue inconnue. Ils s'étaient écartés de la route des caravanes et passaient à proximité ; leur chef m'a vue et a reconnu le croissant écarlate sur ma poitrine. Il m'a emmenée... me donnant ainsi la vie.

» C'était un magicien de la lointaine Khitai ; il s'en retournait vers son royaume natal après un voyage en Stygie. Il m'emmena avec lui à Paikang aux tours purpurines, dont les minarets se dressent parmi des jungles de bambou, festonnées de lianes. Là, je grandis jusqu'à l'âge adulte, suivant son enseignement. L'âge lui avait permis d'approfondir les arcanes du sombre savoir, sans affaiblir ses pouvoirs maléfiques. Il m'apprit de nombreuses choses... (Elle observa une pause, souriant énigmatiquement... ses yeux noirs brillaient d'un mystère pervers. Puis elle secoua la tête.) Finalement, il me chassa, disant que je n'étais qu'une vulgaire sorcière, en dépit de ses leçons, indigne de détenir la puissante sorcellerie qu'il voulait m'enseigner. Il aurait fait de moi la reine du monde et aurait régné sur les nations par mon intermédiaire, m'apprit-il, mais je n'étais qu'une prostituée des ténèbres. Qu'en est-il exactement ? Je n'ai jamais supporté de rester enfermée dans une tour dorée... de passer de longues heures à contempler un globe de cristal, en marmonnant des incantations inscrites sur des peaux de serpent avec le sang de vierges et en compulsant des ouvrages moisies, écrits en des langues oubliées.

» Il a dit que je n'étais qu'un esprit terrestre, ignorant tout des abîmes plus profonds de la sorcellerie cosmique. Ma foi, ce monde contient tout ce que je désire... pouvoir, pompe et faste brillants, hommes de belle prestance et femmes à la peau douce pour me servir

d'amants et d'esclaves. Il m'a révélé enfin qui j'étais, me parlant de la malédiction et de mon héritage. Aussi suis-je revenue ici, pour prendre ce qui m'appartient autant qu'à toi. À présent, tout ceci est à moi, légitimement.

— Que veux-tu dire ? (Taramis se dressa d'un bond et fit face à sa sœur, oubliant son trouble et sa peur.) Tu t'imagines peut-être qu'en droguant certaines de mes servantes et en abusant quelques-uns de mes gardes, tu as assis tes prétentions au trône de Khauran ? N'oublie pas que *je suis* la reine de Khauran ! Je te donnerai une place honorifique, puisque tu es ma sœur, mais...

Salomé éclata d'un rire haineux.

— Quelle générosité de ta part, ma chère et douce sœur ! Pourtant, avant de chercher à me remettre à ma place... peut-être me diras-tu quels sont ces soldats qui campent dans la plaine, devant les remparts de la ville ?

— Ce sont les mercenaires shémites de Constantius, le *voïvode* kothien des Franches Compagnies.

— Et que font-ils à Khauran ? roucoula Salomé.

Taramis sentit qu'on se moquait d'elle perfidement ; néanmoins, elle répondit avec une assurance et une dignité qu'elle était loin d'éprouver.

— Constantius m'a demandé l'autorisation de passer le long des frontières de Khauran, pour se rendre à Turan. Lui-même est gardé ici en otage, se portant garant de leur bonne conduite, aussi longtemps qu'ils seront sur mes terres.

— Et Constantius ? poursuivit Salomé. N'a-t-il pas demandé ta main aujourd'hui même ?

Taramis lui décocha un regard voilé de méfiance.

— Comment sais-tu cela ?

Un haussement insolent d'épaules délicates et nues fut la seule réponse qu'elle obtint.

— Tu as repoussé sa demande, ma chère sœur ?

— Certainement ! s'exclama Taramis avec colère. Tu es toi-même une princesse askhaurienne... supposerais-tu que la reine de Khauran ait pu traiter une pareille proposition autrement que par le dédain ? Épouser un aventurier aux mains rouges, un homme exilé de son propre royaume en raison de ses crimes, le chef d'une bande organisée de pillards et de meurtriers mercenaires ?

» Jamais je n'aurais dû l'autoriser à faire entrer dans Khauran ses tueurs à la barbe noire. Mais il est virtuellement mon prisonnier, gardé dans la tour sud par mes soldats. Demain je le prierai d'ordonner à ses troupes de quitter mon royaume. Lui-même restera captif jusqu'à ce qu'ils aient traversé la frontière. En attendant, mes soldats veillent sur les remparts de la ville et je l'ai averti qu'il

répondrait de tous les outrages perpétrés sur des villageois ou des bergers par ses mercenaires.

— Ainsi, il est relégué dans la tour sud ? s'enquit Salomé.

— C'est ce que je viens de dire. Pourquoi me le demander ?

Pour toute réponse, Salomé frappa dans ses mains et, élevant la voix, avec un gloussement de joie cruel, lança :

— La reine t'accorde une audience, Faucon !

Une porte aux arabesques dorées s'ouvrit et une forme de grande taille entra dans la pièce ; à sa vue, Taramis poussa un cri d'étonnement et de colère :

— Constantius ! Tu oses pénétrer dans mes appartements !

— Comme vous le voyez, majesté !

Il inclina sa tête aux traits sombres de rapace, avec une humilité feinte et moqueuse.

Constantius, que ses hommes appelaient le Faucon, était grand, aussi souple et solide qu'une lame d'acier flexible, et avait des épaules larges et une taille mince. Il était beau à sa façon... tel un prédateur cruel. Son visage était noirci et brûlé par le soleil ; ses cheveux, qui poussaient très en arrière sur son front haut et étroit, étaient aussi noirs qu'une aile de corbeau. Ses yeux sombres étaient perçants et vifs, la dureté de ses lèvres minces n'était guère adoucie par sa fine moustache brune. Ses bottes en cuir de Kordava, sa culotte et son pourpoint de soie noire et unie étaient ternis par l'usure et la vie des camps, les taches de rouille de sa cuirasse.

Tordant sa moustache, il laissa son regard parcourir de haut en bas le corps de la reine frémissante ; cette effronterie la fit sourciller.

— Par Ishtar, Taramis, dit-il d'une voix mielleuse, je te trouve encore plus séduisante dans cette tunique de nuit que dans tes robes royales. En vérité, cette nuit est de bon augure !

La peur grandit dans les yeux noirs de la reine. Elle n'était pas stupide ; elle savait que Constantius ne se serait jamais risqué à un pareil outrage, à moins d'être sûr de lui.

— Tu es fou ! dit-elle. Si je suis en ton pouvoir dans cette chambre, tu n'en es pas moins au pouvoir de mes sujets... ils te mettront en pièces si tu oses me toucher ! Sors immédiatement si tu tiens à la vie !

Ils éclatèrent tous les deux d'un rire moqueur et Salomé eut un geste d'impatience.

— Cette farce a assez duré ; passons à l'acte suivant de cette comédie. Ecoute-moi bien, ma chère sœur ; c'est moi qui ai fait venir Constantius ici. Lorsque j'ai décidé de m'emparer du trône de Khauran, j'ai cherché un homme susceptible de m'aider... et mon choix s'est porté sur le Faucon, parce qu'il ne présente absolument aucune des caractéristiques de ce que les hommes appellent le bien.

— Je suis comblé, princesse, murmura Constantius

sarcastiquement, avec une profonde révérence.

— Je l'ai fait venir à Khauran ; dès que ses hommes ont dressé leur campement dans la plaine et que lui-même a été conduit au palais, je me suis introduite dans la cité par cette poterne du mur ouest... Les imbéciles qui la gardaient ont cru que c'était toi, de retour de quelque aventure nocturne...

— Chatte de l'enfer !

Les joues de Taramis s'empourprèrent et son ressentiment l'emporta sur sa réserve royale.

Salomé sourit durement.

— Naturellement, ils ont été très surpris et choqués... mais m'ont laissée passer sans poser de questions. Je suis entrée dans le palais de la même façon et ai donné l'ordre de se retirer aux gardes abasourdis, ainsi qu'aux hommes gardant Constantius dans la tour sud. Ensuite je suis venue ici, évitant tes dames d'honneur qui se trouvaient sur mon chemin.

Les mains de Taramis se serrèrent avec appréhension et elle pâlit.

— Bon, et maintenant ? demanda-t-elle d'une voix peu assurée.

— Ecoute !

Salomé inclina sa tête de côté. Par la fenêtre parvint faiblement le cliquetis des armures d'hommes en marche ; des voix bourruées lançaient des ordres en une langue étrangère et des cris d'alarme se mêlaient aux commandements rauques.

— Le peuple se réveille et prend peur, fit remarquer Constantius avec sarcasme. Tu ferais mieux d'aller rassurer tes sujets, Salomé !

— Appelle-moi Taramis, répliqua Salomé. Nous devons nous y habituer dès maintenant.

— Qu'avez-vous fait ? s'écria Taramis. Oh, qu'avez-vous fait ?

— Je me suis présentée aux portes de la ville et ai ordonné aux soldats de les ouvrir, lui expliqua Salomé. Ils ont été interloqués, mais ont obéi. C'est l'armée du Faucon que tu entends... entrant dans la ville !

— Démon ! hurla Taramis. Tu as trahi mon peuple, sous mon apparence ! Par ta faute, ils croiront que je suis responsable de cette trahison ! Oh, je dois aller les trouver, leur parler...

Avec un rire cruel, Salomé l'attrapa par le poignet et lui tordit le bras. La splendide souplesse de la reine était impuissante contre la force vindicative qui durcissait les membres graciles de Salomé.

— Tu sais comment arriver jusqu'aux cachots depuis le palais, Constantius ? dit la sorcière. Parfait. Emmène cette jeune personne irascible et enferme-la dans la plus accueillante des cellules ! Les geôliers dorment tous d'un profond sommeil... drogués par moi. Envoie un homme leur trancher la gorge avant qu'ils ne se réveillent. Personne ne doit jamais apprendre ce qui s'est passé cette nuit.

Désormais je suis Taramis, et Taramis est une prisonnière sans nom, croupissant dans un cachot ignoré de tous !

Constantius sourit ; ses dents solides et blanches brillèrent sous sa fine moustache.

— Très bien ; mais tu ne me refuseras pas d'abord un petit... ah... divertissement ?

— Pas moi ! Amuse-toi avec cette petite insolente si cela te chante... tiens, essaie donc de l'apprivoiser !

Avec un rire mauvais, Salomé jeta sa sœur dans les bras du Kothien ; puis elle se détourna et franchit la porte donnant sur le couloir au-dehors.

L'effroi dilata les yeux adorables de Taramis ; sa silhouette souple se crispa et se débattit, cherchant à se soustraire à l'étreinte de Constantius. Elle oublia les hommes marchant dans la rue, oublia l'outrage fait à sa royale personne, face à la menace pesant sur sa féminité. La reine devint une femme comme les autres. Elle oublia toutes les sensations, à part la terreur et la honte, tandis qu'elle était confrontée au cynisme total des yeux brûlants et moqueurs de Constantius, qu'elle sentait ses bras écraser brutalement son corps luttant en vain.

Salomé s'éloignait rapidement dans le couloir ; elle eut un sourire venimeux lorsqu'un cri de désespoir et d'angoisse extrêmes retentit et se répercuta en frémissant à travers le palais.

Les braies et la chemise du jeune soldat étaient maculées de sang séché, humides de sueur et grises de poussière. Du sang suintait d'une profonde blessure à sa cuisse, des estafilades sur sa poitrine et ses épaules. La transpiration faisait briller son visage livide ; ses doigts étaient crispés sur la couverture du divan où il était étendu. Pourtant, ses paroles reflétaient une souffrance de l'âme l'emportant de beaucoup sur la douleur physique.

— Elle doit être devenue folle ! répétait-il sans cesse, comme quelqu'un abasourdi par un événement monstrueux et incroyable. Cela ressemble à un cauchemar ! Taramis, que tout Khauran adore, trahissant son peuple au profit de ce démon de Kothien ! Oh, Ishtar, pourquoi n'ai-je pas été tué ? J'aurais préféré mourir... et ne pas voir notre reine se comporter en traître et en putain !

— Calme-toi, Valerius, suppliait la jeune fille qui lavait et pansait ses blessures, de ses mains tremblantes. Oh, je t'en prie, ne bouge pas, mon bien-aimé ! Tu vas aggraver tes blessures. Je n'ose faire venir un médecin...

— Non, murmura le jeune blessé. Les démons à la barbe bleue de Constantius vont fouiller tous les quartiers de la ville, à la recherche des Khaurani blessés ; ils ont ordre de pendre tout homme dont les blessures prouvent qu'il s'est battu contre eux. Oh, Taramis, comment as-tu pu trahir le peuple qui te vénérât ? (Dans sa douleur intense, il se tordait, pleurant de rage et de honte ; la jeune femme terrifiée le prit dans ses bras, appuyant sa tête contre son sein, l'implorant de se calmer.) La mort est préférable à la honte noire qui s'est abattue sur Khauran aujourd'hui, gémissait-il. Comprends-tu cela, Ivga ?

— Non, Valerius. (Ses doigts légers et adroits étaient de nouveau à l'œuvre, nettoyant délicatement et refermant les plaies béantes de ses blessures à vif.) J'ai été réveillée par le bruit du combat dans les rues... j'ai regardé par une fenêtre et vu des Shémities frappant et massacrant des gens ; peu après, je t'ai entendu m'appeler d'une voix faible, depuis la ruelle au dos de la maison.

— J'avais atteint les limites de mon endurance, murmura-t-il. Je suis tombé dans la ruelle et étais incapable de me relever. Je savais qu'ils ne tarderaient pas à me trouver si je restais étendu ainsi... j'ai tué trois de ces bêtes à la barbe bleue, par Ishtar ! Ceux-là ne feront pas les fanfarons dans les rues de Khauran, par tous les dieux ! Que les démons leur arrachent le cœur en enfer !

La jeune fille tremblante lui parla d'une voix douce et apaisante, comme à un enfant blessé ; posa sur ses lèvres frémissantes sa bouche

tendre et fraîche. Pourtant le feu qui faisait rage dans son cœur lui interdisait de se taire.

— Je ne me trouvais pas sur les remparts lorsque les Shémities sont entrés, s'écria-t-il soudain. Je dormais dans l'un des baraquements avec ceux qui n'étaient pas de garde. Peu avant l'aube, notre capitaine est entré ; son visage était très pâle sous son casque. « Les Shémities sont dans nos rues, a-t-il dit. La reine s'est présentée à la porte sud et a ordonné qu'on les laisse entrer. Elle a fait descendre des remparts les hommes qui s'y trouvaient et montaient la garde depuis la venue de Constantius dans notre royaume. Je n'ai pas compris, comme tous ceux qui étaient présents, mais je l'ai entendue donner cet ordre, et nous avons obéi comme nous le faisons toujours. Ensuite on nous a dit de nous rassembler sur la place devant le palais. Aussi, soldats, mettez-vous en rangs à l'extérieur des baraquements, nous partons... Laissez ici vos armes et vos cuirasses. Ishtar seule sait ce que tout cela veut dire, mais tel est l'ordre de la reine. »

» Bon, lorsque nous sommes arrivés sur la place, les Shémities étaient déjà disposés en lignes, face au palais... dix mille de ces démons à la barbe bleue, armés de pied en cap. Les gens se pressaient aux portes et aux fenêtres donnant sur la place. Les rues conduisant à celle-ci étaient encombrées de Khaurani stupéfaits. Taramis se tenait sur les marches du palais ; seul Constantius était à son côté, lissant ses moustaches, pareil à un félin au corps élancé qui vient de dévorer un moineau. Toutefois, cinquante Shémities, arc à la main, étaient rangés quelques marches plus bas.

» C'est à cet endroit qu'auraient dû se trouver les gardes de la reine ; ils étaient disposés au pied de l'escalier du palais, aussi intrigués que nous ; en armes, malgré les ordres de la reine.

» Alors Taramis nous a parlé et nous a appris qu'elle avait reconsidéré la proposition de Constantius – comment, mais hier seulement elle la lui avait lancée au visage, devant toute la cour ! – et décidé de faire de lui son époux... son prince consort ! Elle n'expliqua pas pourquoi elle avait introduit les Shémities dans la ville d'une façon aussi perfide. Par contre, elle déclara que l'armée de Khauran n'avait plus de raison d'être, puisque Constantius était à la tête de troupes de combattants professionnels. C'est pourquoi elle était dissoute. Enfin, Taramis nous ordonna de rentrer calmement chez nous.

» En vérité, l'obéissance à notre reine est une seconde nature chez nous et ses paroles nous avaient plongés dans une telle stupéfaction que nous ne trouvâmes rien à rétorquer. Nous avons rompu les rangs, presque sans nous rendre compte de ce que nous faisions, comme des hommes en transe.

» Pourtant, lorsqu'il fut ordonné pareillement aux gardes du palais de rendre leurs armes et de se retirer, leur capitaine, Conan, intervint.

On dit qu'il n'était pas de service la nuit dernière et qu'il s'était enivré. À présent, il était tout à fait dégrisé et lucide. Il cria à ses hommes de rester à leur place jusqu'à ce qu'ils reçoivent un ordre de lui... et si grand est son ascendant sur ses soldats qu'ils obéirent, malgré la reine. Il s'approcha rapidement des marches du palais et regarda Taramis... puis il rugit : « Ce n'est pas la reine ! Ce n'est pas Taramis... mais quelque démon qui a pris son apparence ! »

» Ensuite ce fut l'enfer ! J'ignore au juste ce qui s'est passé. Il me semble qu'un Shémite a frappé Conan et que celui-ci l'a tué. Un instant plus tard, la place était transformée en un champ de bataille. Les Shémites se jetèrent sur les gardes, leurs lances et leurs flèches abattirent nombre de soldats qui avaient déjà quitté leurs rangs.

» Certains d'entre nous se sont emparés des armes de fortune se trouvant à notre portée, et nous avons riposté. Nous savions à peine pourquoi nous nous battions, mais c'était contre Constantius et ses démons... pas contre Taramis, je le jure ! Constantius a crié de mettre en pièces tous les traîtres. Nous n'étions pas des traîtres ! (Le désespoir et l'égarement faisaient trembler sa voix. La jeune fille eut un murmure apitoyé ; elle ne comprenait pas tout ce qu'il disait, mais compatissait à la douleur de son bien-aimé.) Le peuple ne savait quel parti prendre. La place ressembla bientôt à une maison de fous ! Nous qui nous battions n'avions aucune chance, désorganisés, sans cuirasses et presque sans armes. Les gardes étaient puissamment armés et rangés en ordre de bataille ; hélas, ils étaient seulement cinq cents ! Ils prélevèrent un lourd tribut avant d'être taillés en pièces et tués jusqu'au dernier ; pourtant une pareille bataille ne pouvait se terminer que d'une seule façon. Et tandis que ses sujets étaient massacrés sous ses yeux, Taramis se tenait sur les marches du palais, le bras de Constantius passé autour de sa taille, et riait aux éclats comme un démon sans cœur aux traits splendides ! Oh, dieux, tout cela était insensé... insensé !

» Je n'avais encore jamais vu un homme se battre comme Conan se battait. Il s'était adossé au mur de la cour du palais et avant qu'ils l'accablent de leur nombre, les cadavres s'amoncelaient autour de lui jusqu'à hauteur de la cuisse. Finalement ils ont eu raison de lui, à cent contre un. Lorsque je l'ai vu tomber, j'ai senti mes forces m'abandonner, comme si le monde explosait entre mes doigts. En partant, j'ai entendu Constantius crier à ses chiens de capturer le capitaine vivant... Ce porc lissait sa moustache, avec ce sourire odieux aux lèvres !

Les lèvres de Constantius arboraient ce même sourire en ce moment. Il était assis sur son cheval, entouré de ses hommes... des Shémites au corps trapu, à la barbe frisée bleu-noir et au nez crochu ;

le soleil bas à l'horizon lançait des reflets rougeâtres sur leurs casques à pointe et les plaques argentées de leurs corselets. Presque à un mille derrière eux, les murailles et les tours de Khauran se dressaient au milieu de la plaine.

Près de la route des caravanes, une croix massive avait été plantée dans le sol ; un homme était suspendu à cet arbre sinistre, cloué par des chevilles de fer enfoncées dans ses mains et ses pieds. Nu à l'exception d'un pagne, l'homme était presque un géant par sa stature ; ses muscles saillaient en des nœuds épais sur ses membres et son corps que le soleil avait depuis longtemps brûlés et noircis. La sueur due aux souffrances ruisselait sur son visage et son torse puissant ; pourtant, sous la crinière noire et hirsute tombant sur son front large et bas, ses yeux bleus brûlaient d'une flamme inextinguible. Du sang coulait lentement de ses mains et de ses pieds déchirés et atrocement mutilés.

Constantius le salua avec moquerie.

— Je suis désolé, capitaine, dit-il, de ne pouvoir demeurer ici pour soulager les dernières heures qui vous restent à vivre ; hélas, j'ai des devoirs à remplir dans cette cité là-bas... et je n'ai pas le droit de faire attendre notre délicieuse reine ! (Il rit doucement.) Aussi je vous laisse à vos projets... et à ces beautés ! (Il désigna du doigt les ombres noires qui tournoyaient inlassablement, très haut dans le ciel.) Sans eux, j' imagine qu'une brute aussi puissante que vous l'êtes pourrait vivre sur cette croix plusieurs jours. Surtout ne nourrissez aucune illusion et n'espérez pas que quelqu'un viendra vous délivrer parce que je ne laisse aucun garde près de vous. J'ai fait proclamer que toute personne qui essaierait de vous détacher de cette croix, vivant ou mort, serait écorchée vive, ainsi que tous les membres de sa famille, sur la place publique. Ma réputation est suffisamment établie à Khauran pour que mon ordre ait la même valeur qu'un régiment de gardes. Je n'en laisse aucun ici, car les vautours ne s'approcheront pas tant qu'il y aura quelqu'un à proximité et je ne voudrais pas qu'ils éprouvent une gêne quelconque. C'est également pour cette raison que je vous ai emmené aussi loin de la ville. Ces vautours du désert ne dépassent jamais cet endroit, se tenant à distance des remparts.

» Sur ce, brave capitaine, adieu ! Je me souviendrai de vous lorsque, dans une heure, Taramis sera dans mes bras.

Le sang coula de nouveau des paumes transpercées : les poings semblables à des maillets de la victime se crispaient avec rage sur la tête des clous. Des muscles noueux saillirent et se tendirent sur les bras massifs ; Conan inclina sa tête en avant et cracha sauvagement au visage de Constantius. Le *voïvode* éclata d'un rire froid, essuya la salive sur son gorgerin et fit virevolter son cheval.

— Souviens-toi de moi lorsque les vautours mettront en lambeaux ta chair vivante, lança-t-il avec moquerie. Ces charognards du désert

appartiennent à une espèce particulièrement vorace. J'ai vu des hommes vivre plusieurs heures sur la croix, sans yeux, sans oreilles et sans cuir chevelu, avant que leurs becs acérés ne se soient frayés un chemin jusqu'aux organes vitaux.

Sans un regard en arrière, il lança son cheval au galop en direction de la ville... silhouette souple et droite, étincelante dans son armure polie ; à côté de lui couraient ses bourreaux aux traits barbus et impassibles. Un léger nuage de poussière s'éleva de la piste antique, marquant leur passage.

L'homme crucifié était le seul signe de vie dans un paysage qui semblait désolé et abandonné en cette fin de journée. Khauran, à moins d'un mille de distance, aurait pu se trouver à l'autre bout du monde, ou exister à une autre ère.

Secouant la sueur de ses yeux, Conan posa un regard inexpressif sur le paysage familier. De chaque côté de la ville et au-delà, s'étendaient des prairies fertiles ; du bétail broutait dans le lointain, où des champs et des vignes striaient la plaine. À l'ouest et au nord, l'horizon était ponctué de villages qui paraissaient minuscules. À une distance moindre, au sud-est, un reflet argenté marquait le cours d'une rivière et au-delà de cette rivière commençait brutalement un désert sablonneux, s'étendant loin, très loin, à l'infini. Conan regardait fixement cette perspective désolée et nue, brillant d'une lueur fauve avec les derniers feux du couchant, comme un aigle pris au piège contemple le ciel inaccessible. Le dégoût s'empara de lui ; son regard se tourna vers les tours brillantes de Khauran. La cité l'avait trahi... il était tombé dans un traquenard et se retrouvait suspendu à cette croix de bois, tel un lièvre cloué à un arbre.

Un désir rouge de vengeance balaya cette pensée. Des imprécations jaillirent d'une manière fantastique des lèvres de l'homme. Tout son univers se contracta, se concentra, s'incorpora aux quatre clous d'acier qui le tenaient éloigné de la vie et de la liberté. Ses grands muscles frissonnèrent, se nouant comme des câbles d'acier. La sueur recouvrit sa peau grisâtre tandis qu'il essayait de trouver un point d'appui pour arracher les clous du bois. C'était inutile. Ils avaient été enfoncés profondément. Ensuite il tenta d'arracher ses mains hors des chevilles ; ce ne fut pas la souffrance abyssale et horrible qui l'amena finalement à abandonner ses efforts, mais leur futilité. Les pointes des clous étaient larges et épaisses ; il ne pouvait les faire passer par ses blessures béantes. Le désespoir submergea le géant pour la première fois de sa vie. Il resta immobile sur sa croix, sa tête reposant sur sa poitrine, et ferma ses yeux pour les protéger de l'éclat douloureux du soleil.

Un battement d'ailes l'amena à regarder en l'air, juste comme une ombre recouverte de plumes fondait du ciel. Un bec acéré, visant ses

yeux, lui entailla la joue ; il rejeta sa tête de côté, fermant les yeux involontairement. Il poussa un hurlement, un cri de menace croassant et désespéré ; les vautours s'écartèrent et battirent en retraite, effrayés par le bruit. Ils recommencèrent à tourner prudemment au-dessus de sa tête. Du sang coula sur la bouche de Conan ; il lécha machinalement ses lèvres, cracha au goût salé.

À ce moment, une soif sauvage l'assaillit. Il avait bu énormément de vin la nuit précédente et pas une seule goutte d'eau n'avait touché ses lèvres depuis. Il y avait eu la bataille sur la place, à l'aube. Et tuer était un travail qui donnait soif, qui faisait transpirer... d'une sueur salée. Il regarda fixement la rivière lointaine comme un damné regarde à travers les grilles de l'enfer. Il pensa aux torrents glacés d'eau blanche qu'il avait remontés à la nage, au jade liquide où il s'était trempé jusqu'aux épaules. Il se souvint des grandes cornes remplies d'ale mousseuse, des outres débordant de vin pétillant, vidées avec insouciance ou répandues sur le sol des tavernes. Il se mordit la lèvre pour s'empêcher de beugler, en proie à une souffrance insupportable, comme mugit un animal torturé.

Le soleil descendait à l'horizon, semblable à une boule blafarde au sein d'une mer de sang embrasée. Se découpant sur un rempart écarlate qui fermait, l'horizon, les tours de la ville flottaient, aussi irréelles qu'un rêve. Le ciel lui-même était teinté de sang pour son regard voilé. Il lécha ses lèvres noircies et fixa de ses yeux injectés de sang la rivière lointaine. Elle aussi semblait écarlate ; les ombres surgissant de l'est et s'épaississant paraissaient aussi noires que l'ébène.

Traversant sa torpeur lui parvint un fort battement d'ailes. Relevant la tête il observa, avec le regard brûlant d'un loup, les ombres qui tournoyaient au-dessus de lui. Il savait que, avant longtemps, ses cris ne les effraieraient plus. L'un d'eux plongeait... plongeait... de plus en plus bas. Conan rejeta sa tête en arrière, aussi loin qu'il le pouvait, et attendit avec une terrible patience. Le vautour s'abattit dans un rapide bruissement d'ailes. Son bec frappa comme l'éclair, déchirant la peau du menton de Conan. Le barbare avait vivement tourné sa tête de côté ; avant que l'oiseau puisse s'éloigner, la tête de Conan plongeait vers l'avant. Les puissants muscles de son cou se tendirent et ses dents, claquant comme celles d'un loup, se refermèrent et se soudèrent sur le cou nu et renflé du rapace.

Aussitôt le vautour se débattit furieusement, caquetant avec une frénésie croissante. Ses ailes en fouettant l'air aveuglaient l'homme et ses serres déchiraient sa poitrine. Pourtant, il maintenait toujours farouchement sa prise ; les muscles saillaient en des blocs massifs sur ses joues. Les os du cou du charognard craquèrent entre ses dents puissantes. Le volatile eut un dernier battement d'ailes convulsif, puis

s'immobilisa et pendit mollement. Conan le lâcha et cracha le sang qui emplissait sa bouche. Les autres vautours, terrifiés par le sort de leur congénère, avaient fui pour se réfugier sur un arbre éloigné où ils restèrent perchés, tels de noirs démons en une sinistre assemblée.

Un triomphe féroce déferla à travers le cerveau hébété du Cimmérien. La vie battait, forte et sauvage, dans ses veines. Il pouvait encore braver la mort ; il vivait toujours. La moindre sensation, même de douleur, était une négation de la mort.

— Par Mitra ! (Une voix venait de retentir ou alors il souffrait d'hallucinations.) De ma vie je n'ai jamais vu une chose pareille !

Secouant la sueur et le sang de ses yeux, Conan aperçut quatre cavaliers. Assis sur leurs montures, dans le crépuscule, ils levaient les yeux vers lui. Trois d'entre eux étaient des éperviers aux traits décharnés, en robes blanches : des hommes de tribu, sans aucun doute, des nomades zuagirs venant d'au-delà de la rivière. Le quatrième portait comme eux une *khalat* blanche, serrée à la taille par un ceinturon ; une coiffe flottant au vent, retenue par un triple bandeau de poils de chameau tressés, tombait jusqu'à ses épaules. Mais ce n'était pas un Shémite. La pénombre n'était pas encore assez épaisse, ni la vue d'aigle de Conan trop voilée pour l'empêcher de distinguer les traits caractéristiques de l'homme.

Il était aussi grand que Conan, mais ses membres n'étaient pas aussi puissants. Ses épaules étaient larges et son visage mince présentait la dureté de l'acier ou d'un fanon de baleine. Une courte barbe noire ne dissimulait pas entièrement la saillie agressive de ses fines mâchoires ; des yeux gris, aussi froids et perçants qu'une épée, brillaient dans l'ombre de la *kaffia*. Calmant son étalon nerveux d'une main rapide et sûre, cet homme parla :

— Par Mitra, il me semble le connaître !

— Oui ! C'est le Cimmérien qui était capitaine de la garde de la reine !

C'étaient bien les accents gutturaux d'un Zuagir.

— Elle a dû se défaire de tous ses anciens favoris, murmura le cavalier. Qui aurait jamais cru cela de la reine Taramis ? J'aurais préféré une guerre longue et sanglante. Cela nous aurait permis, à nous gens du désert, de piller sans risque. En fait, nous nous sommes aventurés aussi près de ces remparts pour trouver seulement cette rosse... (il regarda le cheval hongre tenu par l'un des nomades)... et ce chien moribond.

Conan releva sa tête ensanglantée.

— Si j'étais en mesure de descendre de cette poutre, c'est moi qui te transformerais rapidement en un chien moribond, voleur zaporoskien ! grinça-t-il entre ses lèvres noircies.

— Mitra, le drôle me connaît ! s'exclama l'autre. Holà, coquin,

comment cela se fait-il ?

— Tu es le seul de ton espèce à infester ces régions, murmura Conan. Tu es Olgerd Vladislav, chef de brigands.

— En effet ! Et autrefois hetman des *kozaki* de la rivière Zaporoska, comme tu l'as deviné. Aimerais-tu vivre ?

— Seul un imbécile poserait cette question ! haleta Conan.

— Je suis un homme dur, poursuivit Olgerd, et l'endurance est la seule qualité que je respecte chez autrui. Je dois juger si tu es un homme... ou seulement un chien, tout juste bon à rester sur cette croix et à mourir.

— Si nous le délivrons, on risque de nous voir depuis les remparts, objecta l'un des nomades.

Olgerd secoua la tête.

— Il fait trop sombre. Tiens, prends cette hache, Djebal, et abats la croix !

— Si elle tombe vers l'avant, elle l'écrasera, rétorqua Djebal. Je puis m'arranger pour qu'elle tombe en arrière, mais alors, l'impact de la chute risque de lui briser le crâne et de le vider de toutes ses entrailles.

— S'il est digne de m'accompagner, il survivra à cela, répondit imperturbablement Olgerd. Dans le cas contraire, la preuve sera faite qu'il ne méritait pas de vivre. Abats cette croix !

Le premier impact de la hache d'armes heurtant le bois et les vibrations lui succédant envoyèrent des ondes d'une douleur atroce et suppliciente à travers les pieds et les mains enflés de Conan. Le tranchant frappa plusieurs fois ; chaque coup se répercutait et résonnait dans son cerveau hébété, faisant frissonner ses nerfs mis à la torture. Pourtant il serrait les dents et ne laissait échapper aucun cri. La hache traversa le madrier, la croix oscilla sur sa base sectionnée et bascula en arrière. Conan fit de tout son corps un nœud solide de muscles aussi durs que le fer, écrasa sa tête contre le bois et la maintint fortement à cet endroit. Le madrier heurta violemment le sol et rebondit légèrement. L'impact brutal déchira ses blessures et l'étourdit un instant. Il combattit la vague montante des ténèbres, pris de nausées et de vertiges, tout en réalisant que les muscles d'acier qui recouvraient, telle une gaine, ses organes vitaux, lui avaient évité de nouvelles déchirures, irrémédiables et mortelles cette fois.

Il n'avait émis aucun son ; pourtant le sang coulait de ses narines et les muscles de son ventre tremblaient, luttant contre l'envie de vomir. Avec un grognement d'approbation, Djebal se pencha sur lui, armé d'une paire de tenailles utilisées ordinairement pour retirer des clous de fers à cheval, et saisit la tête de la cheville enfoncée dans la main droite de Conan. Il déchira la peau pour avoir une meilleure prise sur la tête profondément incrustée dans la chair. Les pinces

étaient petites pour ce genre de travail. Djebal transpirait et jurait, tirant avec effort et luttant contre le morceau de bois qui résistait opiniâtrement, le faisant aller d'avant en arrière... dans la chair boursouflée aussi bien que dans le bois. Le sang coula de nouveau, recouvrant les doigts du Cimmérien. Son immobilité était telle qu'on aurait pu le croire mort ; seul son torse puissant s'élevait et retombait convulsivement. Le clou céda et Djebal brandit l'objet taché de sang avec un grognement de satisfaction, puis il le jeta de côté et se pencha sur l'autre.

L'opération se déroula de la même façon. Djebal dirigea ensuite son attention vers les pieds de Conan cloués sur le bois. Mais le Cimmérien, se redressant avec effort pour prendre une position assise, lui arracha les tenailles des doigts et, d'une violente poussée, l'écarta et le projeta plusieurs pas en arrière. Les mains de Conan étaient tellement gonflées qu'elles atteignaient presque deux fois leur dimension normale. Ses doigts ressemblaient à des pouces difformes. Il referma ses mains ; la souffrance fut si atroce que du sang ruissela entre ses dents serrées, incrustées dans sa lèvre. Néanmoins, tenant maladroitement les pinces à deux mains, il parvint à ôter le premier clou, puis l'autre. Ils n'étaient pas aussi profondément enfoncés dans le bois que les autres l'avaient été.

Il se leva avec raideur et se tint debout, chancelant sur ses pieds gonflés et mutilés, titubant comme un homme ivre ; une sueur glacée coulait sur son visage et tout son corps. Il fut pris de nausées et serra farouchement ses mâchoires pour ne pas vomir.

Olgerd, l'observant avec impassibilité, lui désigna d'un geste de la main le cheval volé. Conan s'avança vers lui en trébuchant ; chaque pas était un véritable enfer ; la douleur le transperçait et le poignardait, souillant ses lèvres d'une mousse sanglante. Une main déformée et tâtonnante saisit maladroitement l'arçon de selle, un pied ensanglanté parvint à se glisser dans l'étrier. Serrant les dents, il se hissa d'un bond pour se mettre en selle ; il faillit s'évanouir au milieu de cet effort. Pourtant il retomba sur la selle... Au même instant, Olgerd frappait méchamment le cheval avec son fouet. L'animal surpris se cabra ; son cavalier se balança et s'affaissa lourdement, ressemblant à un sac de sable, presque désarçonné. Conan avait enroulé une rêne autour de chaque main, les maintenant en place à l'aide de ses pouces repliés. Oscillant vertigineusement, il mit à contribution toute la force de ses biceps noués, tordant de côté la tête de l'animal et l'obligeant à se calmer ; le cheval poussa un hennissement de douleur, ses mâchoires presque démisées.

L'un des Shémities brandit une gourde d'eau, d'un air interrogateur. Olgerd secoua la tête.

— Il attendra que nous ayons rejoint notre campement. C'est

seulement à dix milles d'ici. S'il est capable de vivre dans le désert, il vivra jusque-là sans boire une seule goutte.

Le groupe s'éloigna au galop, ressemblant à des fantômes, vers la rivière ; au milieu des quatre guerriers, Conan oscillait et se balançait comme un homme ivre sur sa selle ; ses yeux injectés de sang étaient vitreux, une mousse sanglante séchait sur ses lèvres noircies.

Le savant Astreas, effectuant un voyage dans l'Est au cours de ses recherches infatigables destinées à satisfaire sa soif de connaissance inextinguible, envoya une lettre à son ami et condisciple, le philosophe Alcemides, dans sa Némédie natale. Cette lettre informait les nations occidentales des événements qui se déroulaient alors dans l'Est... toujours une région mystérieuse, presque mythique, pour les peuples de l'Ouest.

Astreas écrivait notamment : « Tu aurais peine à imaginer, mon cher et vieil ami, dans quelle situation se trouve le minuscule royaume de Khauran depuis que la reine Taramis a admis à sa cour Constantius et ses mercenaires. J'ai relaté brièvement cet événement dans ma dernière et hâtive lettre. Sept mois ont passé depuis ; en vérité, le démon lui-même semble avoir été lâché sur ce malheureux royaume. Taramis doit être devenue complètement folle ; alors qu'auparavant elle était renommée pour sa vertu, sa justice et sa quiétude, elle est à présent fameuse pour des qualités précisément à l'opposé de celles que je viens d'énumérer. Sa vie privée est scandaleuse... bien que « privée » ne soit pas le terme exact, car la reine n'essaie même pas de dissimuler la débauche et la luxure de sa cour. Elle se complaît dans les orgies les plus infâmes, auxquelles les infortunées dames de la cour sont obligées de participer, jeunes femmes mariées aussi bien que vierges.

» Elle-même n'a pas eu scrupule à épouser son amant, Constantius. Celui-ci est assis sur le trône à côté d'elle et règne en tant que prince consort. Ses officiers suivent son exemple et n'hésitent pas à débaucher toutes les femmes qu'ils désirent, sans tenir compte de leur rang ou de leur position sociale. Le royaume gémit sous des impôts exorbitants, les paysans sont dépouillés de leurs récoltes et les marchands sont vêtus de guenilles... tout ce que leur laissent les collecteurs de taxes. Qui plus est, ils sont contents s'ils en réchappent en gardant leur peau intacte !

» Je sens ton incrédulité, mon bon Alcemides ; tu te dis que j'exagère certainement les conditions de vie à Khauran. Une telle situation serait impensable dans n'importe quelle contrée de l'Ouest, je le reconnais. Mais tu dois réaliser l'énorme différence qui existe entre l'Ouest et l'Est, particulièrement dans cette région. Tout d'abord, Khauran est un royaume de peu d'importance, l'une des nombreuses principautés qui, dans le passé, formèrent la partie orientale de l'empire de Koth et recouvrèrent ultérieurement l'indépendance qui avait été la leur. Cette partie du monde est constituée de ces

minuscules royaumes, ridiculement petits en comparaison de nos royaumes de l'Ouest, ou des sultanats de l'Extrême-Orient. Pourtant, ils sont importants, car ils contrôlent les routes des caravanes et regorgent de richesses.

» Khauran est le royaume situé le plus au sud-est de toutes ces principautés, à la lisière même des déserts de Shem l'Orientale. La ville de Khauran est l'unique cité de quelque importance de ce pays et se trouve à proximité de la rivière séparant les prairies du désert de sable, telle une tour de guet gardant les plaines fertiles avoisinantes. La terre est si riche qu'elle donne trois et même quatre récoltes par an ; il y a de nombreux villages à l'ouest et au nord de la ville. Pour quelqu'un habitué aux grandes plantations et aux fermes de l'Ouest, il est étrange de voir ces champs et ces vignes minuscules ; pourtant, ils produisent grain et fruits comme s'ils se déversaient d'une corne d'abondance. Les villageois sont des agriculteurs et rien d'autre. Issus d'une race aborigène, métissée, ils ne sont aucunement belliqueux, incapables de se protéger eux-mêmes, et la possession d'armes leur est interdite. Dépendant entièrement des soldats de la ville, ils sont sans défense dans les conditions présentes. C'est pourquoi une révolte sauvage des régions rurales, qui serait une certitude dans n'importe laquelle des nations occidentales, est impossible ici.

» Ils travaillent très durement, et docilement, sous la poigne de fer de Constantius ; ses Shémities à la barbe noire parcourent sans cesse les champs, un fouet à la main, tels les contremaîtres surveillant les serfs noirs qui travaillent dans les plantations du sud de Zingara.

» Les gens de la ville ne se portent guère mieux. Ils sont spoliés de leurs richesses, leurs plus belles filles sont emmenées pour assouvir les désirs lubriques et insatiables de Constantius et de ses mercenaires. Ces hommes sont dépourvus de toute pitié ou compassion, présentant toutes les caractéristiques que nos armées ont appris à abhorrer au cours de nos guerres contre les alliés shémities d'Argos... une cruauté inhumaine et une férocité de bête sauvage. Les citoyens constituent la caste dirigeante de Khauran, des Hyboriens d'une manière prédominante, valeureux et belliqueux. Mais la trahison de leur reine les a livrés aux mains de leurs oppresseurs. Les Shémities sont la seule force armée à Khauran, et le châtiment le plus atroce est infligé à tout Khaurani trouvé en possession d'armes. Une persécution systématique destinée à exterminer tous les jeunes hommes de Khauran capables de manier une arme a été sauvagement menée. Beaucoup ont été impitoyablement massacrés, d'autres vendus comme esclaves aux Turaniens. Par milliers ils ont fui le royaume et se sont mis au service d'autres souverains, ou bien sont devenus des brigands, rôdant en bandes nombreuses le long des frontières.

» À présent il existe une possibilité d'invasion depuis le désert :

celui-ci est habité par des tribus de nomades shémites. Les mercenaires de Constantius sont des hommes originaires des cités shémites de l'Ouest – Pelishtim, Anakim, Akkharim – et sont exécrés par les Zuagirs et les autres tribus nomades. Comme tu le sais, mon bon Alcemides, ces contrées barbares se composent de pâturages à l'ouest, qui s'étendent jusqu'à l'océan lointain et où se dressent les villes habitées par des sédentaires, et de déserts à l'est, où les nomades à la vie frugale régissent en maîtres ; une guerre incessante oppose les habitants des villes aux seigneurs du désert.

» Les Zuagirs ont combattu Khauran depuis des siècles, effectuant des raids et se livrant au pillage... sans succès ; pourtant ils se ressentent de sa conquête par leurs frères de race venus de l'ouest. La rumeur dit que cet antagonisme naturel est attisé par un homme, ancien capitaine de la garde de la reine ; parvenant à se soustraire à la haine de Constantius, qui l'avait fait crucifier, il a trouvé refuge auprès des nomades. Son nom est Conan ; lui aussi est un barbare, l'un de ces Cimmériens au tempérament sombre dont nos soldats ont appris, plus d'une fois, à connaître la férocité, à leurs cruels dépens. Toujours selon la rumeur, il serait devenu le bras droit d'Olgerd Vladislav, l'aventurier *kozak* qui a quitté les steppes nordiques et pris le commandement d'une bande de Zuagirs. D'autres rumeurs prétendent que cette troupe a vu ses effectifs grossir d'une manière considérable au cours de ces derniers mois et qu'Olgerd, poussé sans doute par ce Cimmérien, envisagerait à l'heure actuelle un raid sur Khauran.

» Ce ne peut être qu'un raid et rien de plus : les Zuagirs ne possèdent pas de machines de siège ni la connaissance militaire nécessaire pour investir une ville, et le fait a été prouvé à de nombreuses reprises dans le passé que les nomades, en raison de leur formation peu rigoureuse, ou plutôt de leur absence de toute formation, ne sont pas de taille à affronter dans une bataille rangée les soldats bien disciplinés et parfaitement armés des cités shémites. Les Khaurani accueilleraient sans doute avec joie cette invasion : en effet, les nomades ne pourraient les traiter plus durement que leurs maîtres actuels et même une extermination totale serait préférable aux souffrances qu'ils doivent endurer. Mais ils sont tellement découragés et désarmés qu'ils ne pourraient apporter aucune aide aux envahisseurs.

» Leur condition est tout à fait pitoyable. Taramis, apparemment possédée par un démon, n'est arrêtée par rien. Elle a aboli le culte d'Ishtar et transformé le temple en un lieu d'idolâtrie. Elle a détruit la statue en ivoire de la déesse qu'adorent ces Hyboriens de l'Est (ce culte, bien qu'inférieur à la religion de Mitra que nous autres nations de l'Ouest reconnaissons comme seule véritable, est néanmoins

supérieur aux rites démoniaques des Shémites) et a rempli le temple d'Ishtar de statues obscènes de toutes les sortes imaginables... dieux et déesses de la nuit, représentés dans toutes les positions lascives et perverses, avec toutes les caractéristiques révoltantes qu'un cerveau dégénéré peut imaginer. Elles ont été identifiées pour la plupart... il s'agit des divinités impures des Shémites, des Turaniens, des Vendhyans et des Khitans, mais d'autres suggèrent une antiquité hideuse et pratiquement oubliée, des formes viles et blasphématoires dont se souviennent seulement des légendes extrêmement obscures. Où la reine a-t-elle eu connaissance de ces déités infernales, je n'ose même pas hasarder une hypothèse.

» Elle a institué les sacrifices humains, et depuis son mariage avec Constantius, pas moins de cinq cents hommes, femmes et enfants ont été immolés. Certains sont morts sur l'autel qu'elle a fait ériger dans le temple – elle manie elle-même la dague sacrificielle ! – mais le plus grand nombre ont trouvé une fin encore plus horrible.

» Taramis a placé un monstre, d'une espèce inconnue, dans une crypte du temple. Ce que c'est et d'où il est venu, personne ne le sait. Peu de temps après qu'elle a écrasé la révolte désespérée de ses soldats contre Constantius, elle a passé toute une nuit dans le temple désacralisé, seule avec une douzaine de captifs attachés. Et les gens ont vu en tremblant une fumée à la puanteur abominable monter du dôme en volutes épaisses, ont entendu le chant frénétique de la reine et les cris de souffrance de ses victimes ; à l'approche de l'aube, une autre voix s'est mêlée à ces cris... un croassement strident et inhumain qui a glacé le sang de tous ceux qui l'ont entendu.

» L'aube venue, Taramis est sortie du temple ; elle titubait comme si elle était ivre et ses yeux flamboyaient d'un triomphe démoniaque. On n'a jamais revu ses captifs, ni réentendu la voix croassante. Pourtant, il existe une salle dans le temple où la reine est la seule à se rendre ; à chaque fois, elle pousse devant elle une victime pitoyable. Et l'on ne revoit jamais cette offrande humaine. Tous savent que dans cette sinistre crypte est tapi quelque monstre surgi de la nuit obscure des siècles... et celui-ci dévore les humains aux hurlements éperdus que lui livre Taramis.

» Il m'est impossible de la considérer plus longtemps comme une femme et une mortelle... elle évoque plus à mes yeux un démon féroce, blotti dans sa tanière souillée de sang, accroupi parmi les ossements et les restes de ses victimes, aux doigts griffus et écarlates. Le fait que les dieux lui permettent de continuer ses horribles méfaits sans intervenir ébranle presque ma foi en la justice divine.

» Lorsque je compare sa conduite actuelle au comportement qui était le sien à mon arrivée à Khauran, il y a sept mois de cela, je suis frappé de stupeur et perplexe... presque enclin à partager la croyance

de nombre de Khaurani... à savoir qu'un démon a pris possession du corps de Taramis. Un jeune soldat, Valerius, a une autre conviction. Il est persuadé qu'une sorcière a revêtu une apparence identique à celle de la reine vénérée par tout Khauran. Il pense que Taramis a été enlevée dans le plus grand secret et enfermée dans un cachot, et que la créature gouvernant à sa place n'est qu'une sorcière. Il a juré de retrouver la vraie reine, si elle est encore en vie. Hélas, j'ai bien peur qu'il n'ait été victime lui-même de la cruauté de Constantius. Il était impliqué dans la révolte des gardes du palais ; ayant échappé aux mercenaires shémites, il est resté caché quelque temps, refusant avec obstination de se réfugier à l'étranger ; c'est durant cette période que je l'ai rencontré et qu'il m'a exposé ses convictions.

» Depuis, il a disparu, comme tant d'autres, dont le sort reste inconnu. Je crains qu'il n'ait été arrêté par les espions de Constantius.

» À présent je dois conclure cette lettre et te l'envoyer discrètement, au moyen d'un pigeon voyageur aux ailes rapides, qui l'apportera à l'avant-poste où je l'ai acheté, à la frontière de Koth. Après une longue route, par caravane de chameaux et cavalier diligent, elle te parviendra enfin. Je dois me hâter et terminer avant l'aube. Il est tard et les étoiles brillent d'une lueur blanchâtre sur les toits en terrasse de Khauran. Un silence frémissant enveloppe la cité endormie ; j'entends le battement sourd d'un tambour maussade, depuis le temple lointain. Je ne doute pas que Taramis soit là-bas, préparant quelque nouvelle infamie. »

Néanmoins, le savant se trompait en supposant que la femme qu'il appelait Taramis se trouvait dans le temple. Celle que le monde connaissait comme la reine de Khauran se tenait dans un cachot, éclairé seulement par une torche ; la lueur vacillante jouait sur ses traits, soulignant la cruauté démoniaque de son splendide visage.

Sur le sol de dalles nues, à ses pieds, était prostrée une forme dont la nudité était à peine dissimulée par des guenilles infectes.

Salomé toucha cette forme avec mépris du bout de sa sandale dorée ; elle eut un sourire vindicatif en la voyant se reculer et frissonner à ce contact.

— Tu n'aimes donc pas mes caresses, ma douce sœur ?

Taramis était toujours belle, malgré ses haillons, la captivité et les mauvais traitements subis depuis sept mois. Elle ne répondit pas aux sarcasmes de sa sœur, se contentant de baisser la tête, comme quelqu'un qui s'est habitué à la moquerie.

Cette résignation ne plut pas à Salomé. Elle mordit sa lèvre rouge et tapota du pied les dalles nues tandis qu'elle abaissait les yeux, d'un air courroucé, vers la silhouette passive. Salomé était habillée avec la splendeur barbare d'une femme de Shushan. À la lueur de la torche,

des bijoux étincelaient sur ses sandales dorées, sur ses plaques pectorales en or et les fines chaînettes les maintenant en place. Des anneaux d'or passés à ses chevilles tintaient doucement lorsqu'elle bougeait, des bracelets ornés de gemmes pesaient sur ses bras nus. Sa coiffure était celle d'une femme shémite ; des pendentifs en jade accrochés à ses boucles d'oreilles en or brillaient et scintillaient à chaque mouvement impatient de sa tête hautaine. Une ceinture incrustée de gemmes retenait une jupe de soie tellement transparente que cela ressemblait davantage à une moquerie cynique de la convention.

Une longue cape d'un écarlate sombre recouvrait ses épaules et tombait jusqu'à terre ; l'un de ses pans était ramené négligemment sur son bras en un paquet qu'elle serrait contre elle.

Salomé se baissa brusquement et, de sa main libre, empoigna les cheveux décoiffés de sa sœur, rejetant en arrière la tête de la jeune femme pour la fixer dans les yeux. Taramis soutint ce regard de panthère sans sourciller.

— Tu es moins prompte à verser des larmes qu'auparavant, ma douce sœur, murmura la sorcière.

— Tu ne m'en arracheras plus ! répondit Taramis. Tu t'es divertie trop souvent du spectacle de la reine de Khauran à genoux, sanglotant et demandant grâce. Je sais que tu m'as épargnée uniquement pour me tourmenter... tu as limité tes tortures à des tourments tels qu'ils n'entraînent pas la mort ou ne risquent pas de me défigurer d'une façon irrémédiable. Mais je n'ai plus peur de toi ; tu as drainé de mon corps les derniers vestiges d'espoir, de crainte et de honte. Tue-moi et que tout soit dit, car j'ai versé mes dernières larmes pour ton plus grand plaisir, noir démon de l'enfer !

— Tu te flattes, sœur chérie, ronronna Salomé. Jusqu'à présent, c'est seulement ton beau corps que j'ai fait souffrir... uniquement ta fierté et ton amour-propre que j'ai broyés. Tu oublies que, à la différence de moi, tu es capable de souffrances mentales. J'ai observé ceci alors que je te régalais du récit de certaines comédies que j'ai jouées avec quelques-uns de tes stupides sujets. Cette fois, je t'ai apporté une preuve plus éclatante de ces farces. Savais-tu que Krallides, ton fidèle conseiller, était revenu de Turan en grand secret et qu'il a été arrêté ?

Taramis pâlit.

— Que... que lui as-tu fait ?

Pour toute réponse, Salomé tira de sous son manteau le mystérieux paquet. Elle défit rapidement les bandes de soie qui enveloppaient l'objet et le brandit... la tête d'un jeune homme... ses traits étaient figés et horriblement convulsés comme si la mort était survenue au milieu d'une souffrance inhumaine.

Taramis poussa un cri comme si une épée lui avait transpercé le cœur.

— Oh, Ishtar ! Krallides !

— Oui ! Il essayait de soulever le peuple contre moi, pauvre fou, arguant que Conan avait dit la vérité en affirmant que je n'étais pas Taramis. Comment le peuple pourrait-il se révolter contre les Shémites du Faucon ? Avec des bâtons et des pierres ? Peuh ! Les chiens dévorent en ce moment même son corps décapité sur la place du marché et je vais jeter cette charogne obscène dans un égout, pour qu'elle y pourrisse ! Qu'est-ce donc, ma sœur ? (Elle s'arrêta, souriant vers sa victime prostrée à ses pieds.) Aurais-tu découvert que tu as encore des larmes à verser ? Parfait ! Je réservais les tortures de l'esprit pour la fin. Dorénavant, je te montrerai bien d'autres spectacles identiques à... celui-ci !

Se tenant ainsi dans la lumière de la torche, avec la tête tranchée dans sa main, elle ne ressemblait à rien qui ait jamais été engendré par une femme de ce monde, en dépit de sa beauté impressionnante. Taramis ne leva pas les yeux vers elle. Elle gisait face contre terre, sur le sol malpropre ; son corps gracile était secoué par des sanglots de douleur. De ses poings serrés elle frappait les dalles de pierre. Salomé se dirigea lentement vers la porte ; ses bracelets de chevilles tintaient à chacun de ses pas, ses pendentifs d'oreilles scintillaient à la lueur de la torche.

Quelques instants plus tard, elle sortait par une porte encastrée dans une arche sombre ; celle-ci donnait sur une cour, laquelle donnait à son tour sur une ruelle tortueuse. Un homme était là ; il se tourna dans sa direction. C'était un gigantesque Shémite, aux yeux sombres et aux larges épaules, bâti comme un taureau.

Sa grande barbe noire tombait sur son torse puissant, cuirassé d'argent.

— Elle a pleuré ?

Son grondement ressemblait au mugissement d'un taureau, caverneux, grave et sonore. C'était le général des mercenaires, l'un des rares parmi les compagnons de Constantius à connaître le secret de la reine de Khauran.

— Oui, Khumbanigash. Il y a des régions entières de sa sensibilité auxquelles je n'ai pas encore touché. Lorsqu'un sens est émoussé par une lacération continuelle, je recherche aussitôt une souffrance nouvelle, plus poignante... Prends, chien !

Une silhouette en haillons, malpropre, aux cheveux en broussaille, s'approcha en tremblant, d'une démarche traînante... l'un des mendiants dormant dans les ruelles et les cours à ciel ouvert. Salomé lui lança la tête.

— Tiens, le sourd ; jette ça dans l'égout le plus proche. Fais-lui

comprendre par signes, Khumbanigash, il n'entend rien.

Le général obéit ; la tête hirsute acquiesça et l'homme s'éloigna avec peine.

— Pourquoi continuer cette farce ? gronda Khumbanigash. Tu es si solidement installée sur le trône que rien ne saurait t'en déloger. Quelle importance si ces imbéciles de Khaurani apprennent la vérité ? Ils ne peuvent rien faire. Proclame ta véritable identité ! Montre-leur leur ex-reine adorée... et fais-lui trancher la tête sur la grand-place !

— Pas encore, mon bon Khumbanigash...

La porte voûtée se referma en claquant sur les accents cruels de Salomé et les échos sonores de la voix puissante de Khumbanigash. Le mendiant muet était accroupi dans la cour intérieure ; il n'y avait personne pour voir que les mains qui tenaient la tête coupée tremblaient fortement... des mains brunes et musclées, contrastant étrangement avec le corps courbé en deux et les guenilles malpropres.

— Je le savais ! (Ce fut un chuchotement farouche et vibrant, à peine audible.) Elle vit ! Oh, Krallides, ton martyr n'aura pas été vain ! Ainsi ils l'ont enfermée dans ce donjon ! Oh, Ishtar, si tu aimes les hommes justes, aide-moi maintenant !

Olgerd Vladislav versa dans son gobelet incrusté de gemmes un vin écarlate et poussa le récipient – une aiguière en or – sur la table d'ébène vers Conan le Cimmérien. Les vêtements d'Olgerd auraient satisfait la vanité de tout hetman zaporoskien.

Sa *khalat* était de soie blanche, avec des perles cousues sur la poitrine. Nouées à la taille par une ceinture de Bakhauriot, ses jupes étaient retroussées, découvrant ses braies en soie amples, rentrées dans de courtes bottes de cuir vert et souple, damasquinées de fils d'or. Un turban de soie verte coiffait sa tête, enroulé autour d'un casque à pointe ciselé d'or. Sa seule arme était un large poignard cherkees, à la lame incurvée, dans un fourreau en ivoire fixé très haut à sa hanche gauche, à la façon *kozak*. Se carrant dans son fauteuil marqueté d'or et orné d'aigles sculptés, Olgerd étendit ses jambes bottées devant lui et lampa bruyamment le vin pétillant.

Face à cette splendeur raffinée, le gigantesque Cimmérien contrastait d'une façon saisissante, avec sa crinière noire tombant sur ses épaules, son visage bruni et couvert de cicatrices, et ses yeux d'un bleu volcanique. Il portait une simple cotte de mailles noire ; le seul éclat sur son habit était la grosse boucle d'or du ceinturon qui retenait son épée dans son fourreau de cuir usé.

Ils étaient seuls dans la tente aux parois de soie, tendue de tapisseries de fils d'or et décorée de riches tapis et de coussins de velours, le butin prélevé sur les caravanes. Du dehors parvenait un murmure bas et continu, le bruit qui accompagne toujours une grande foule, dans un camp ou ailleurs. De temps à autre, une bourrasque de vent, soufflant du désert, faisait bruire les feuilles des palmiers.

— « Aujourd'hui à l'ombre, demain au soleil », cita Olgerd, en desserrant légèrement son ceinturon écarlate et en tendant la main vers l'aiguière contenant le vin. La vie est ainsi faite. Autrefois, j'étais hetman des *kozaki* sur les rives de la Zaporoska ; à présent je suis un chef du désert. Il y a sept mois de cela, tu étais cloué sur une croix, devant les remparts de Khauran. À présent tu es le lieutenant du plus puissant brigand existant entre Turan et les prairies occidentales. Tu devrais me montrer plus de reconnaissance !

— Et avouer mon utilité ? (Conan éclata de rire et souleva l'aiguière.) Quand tu permets à un homme de s'élever, on peut être sûr que tu profiteras de son avancement. J'ai mérité tout ce que j'ai gagné, avec mon sang et ma sueur.

Il regarda les cicatrices qui marquaient l'intérieur de ses paumes. Il

y avait d'autres cicatrices sur son corps : elles ne s'y trouvaient pas, sept mois plus tôt.

— Tu te bats comme tout un régiment de démons, lui concéda Olgerd. Mais ne va pas croire que tu as quelque chose à voir avec les recrues accourant en masse pour se joindre à nous. Cela est dû au succès de nos raids, conçus et dirigés par moi. C'est pour cela qu'ils viennent. Ces nomades sont toujours prêts à suivre un chef qui les mènera à la victoire, et ils font plus confiance à un étranger qu'à un homme de leur propre race.

» Il n'y a pas de limites à ce que nous pouvons accomplir ! Nous disposons de onze mille hommes à présent. L'année prochaine, nous en aurons sans doute trois fois plus. Jusqu'ici, nous nous sommes contentés d'incursions rapides, visant des postes avancés de Turan et des cités-Etats à l'ouest. Avec trente ou quarante mille hommes, nous n'effectuerons plus de raids. Nous envahirons, conquerrons et régnerons sur les pays annexés. Je serai empereur de Shem et d'autres régions ; tu seras mon vizir, aussi longtemps que tu exécuteras mes ordres sans poser de questions. En attendant, je pense que nous allons partir vers l'est et attaquer cet avant-poste turanien, à Vezek, où les caravanes paient leur droit de passage.

Conan secoua la tête.

— Je ne le pense pas.

Le regard d'Olgerd étincela ; son tempérament vif était irrité.

— Que veux-tu dire par là ? *Tu* ne penses pas... c'est moi qui pense pour cette armée !

— Il y a suffisamment d'hommes dans cette bande à présent pour servir mon propos, répondit le Cimmérien. Je suis las d'attendre. J'ai un vieux compte à régler.

— Oh ! (Olgerd fronça les sourcils, but son vin, puis grimaça.) Tu penses toujours à cette croix, hein ? Ma foi, j'aime les hommes à la haine tenace. Pourtant, cela peut attendre.

— Tu m'as dit autrefois que tu m'aiderais à prendre Khauran, lui rappela Conan.

— Oui, mais c'était avant que je commence à voir toutes les possibilités de notre puissance, rétorqua Olgerd. Je songeais uniquement à la mise à sac de cette ville. Je n'ai guère envie de gaspiller nos forces si cela ne m'est d'aucun profit. Et pour le moment, Khauran est une noix trop dure à casser pour nous. Dans un an peut-être...

— Dans moins d'une semaine, répliqua le Cimmérien.

Le *kozak* ouvrit de grands yeux, surpris par l'assurance contenue dans sa voix.

— Ecoute, fit Olgerd d'un ton conciliant, même si j'acceptais de lancer des hommes dans une entreprise aussi déraisonnable... que

peux-tu espérer ? Tu crois ces loups capables d'assiéger et de prendre d'assaut une ville comme Khauran ?

— Il n'y aura pas de siège, répondit le Cimmérien. Je sais comment attirer Constantius dans la plaine... hors de l'abri de ses remparts.

— Et ensuite ? s'écria Olgerd avec un juron. L'armure des *asshuri* est la meilleure du monde, nos cavaliers seront défavorisés et percés de flèches ; quant à la bataille elle-même, leurs lignes parfaitement ordonnées, constituées de soldats disciplinés et aguerris, disloqueraient aussitôt nos rangs désordonnés et peu solides, dispersant et chassant nos hommes comme fétus au vent.

— Cela ne se produirait pas s'il y avait trois mille cavaliers hyboriens résolus, disposés en un solide fer de lance... formation que je pourrais leur apprendre, rétorqua Conan.

— Et où trouveras-tu trois mille Hyboriens ? s'informa Olgerd avec un sarcasme non déguisé. Tu comptes les faire surgir du vide... par magie ?

— *Je les ai*, annonça le Cimmérien imperturbablement. Trois mille hommes de Khauran campent à l'oasis d'Akrel, attendant mes ordres.

— *Comment ?*

Le regard d'Olgerd était celui d'un loup pris à l'improviste.

— Oui. Des hommes qui ont fui la tyrannie de Constantius. La plupart ont mené une vie de proscrits dans les déserts à l'est de Khauran ; ils sont hagards, endurcis et aussi féroces que des tigres mangeurs de chair humaine. Chacun d'eux est de taille à affronter trois mercenaires. Il faut l'oppression et la souffrance pour donner du cran aux hommes, les fortifier et communiquer à leur corps le feu de l'enfer. Ils étaient dispersés en petits groupes ; ils avaient seulement besoin d'un chef. Ils ont cru au message que je leur ai fait porter par mes cavaliers et se sont rassemblés à l'oasis, se mettant à ma disposition.

— Tout cela à mon insu ?

Une lueur mortelle commençait à briller dans les yeux d'Olgerd. Il resserra le ceinturon de son arme.

— C'est *moi* qu'ils désirent suivre... pas *toi*.

— Et qu'as-tu dit à tous ces bannis pour qu'ils t'obéissent ainsi ?

La voix d'Olgerd contenait des accents menaçants.

— Je leur ai dit que je me servais de cette horde de loups du désert pour les aider à détruire Constantius et à remettre Khauran à ses concitoyens.

— Espèce de fou ! chuchota Olgerd. Tu te crois déjà le chef ?

Les deux hommes s'étaient levés ; ils se faisaient face, séparés par la table d'ébène. Un feu démoniaque dansait au fond des yeux gris et froids d'Olgerd, un sourire sévère se lisait sur les lèvres dures du Cimmérien.

— Je te ferai écarteler entre quatre palmiers, dit calmement le *kozak*.

— Appelle les hommes et ordonne-leur de faire cela ! le mit au défi Conan. Nous verrons s'ils t'obéissent !

Découvrant ses dents en un rictus, Olgerd leva la main... puis s'immobilisa. Il y avait quelque chose dans la confiance émanant du visage sombre du Cimmérien qui l'ébranlait. Ses yeux se mirent à brûler comme ceux d'un loup.

— Rebut des collines de l'Ouest, murmura-t-il. Tu as osé tenter de saper mon pouvoir ?

— Je n'ai pas eu à le faire, répliqua Conan. Tu as menti en disant que je n'avais rien à voir avec le ralliement de toutes ces nouvelles recrues. Au contraire j'ai tout à voir avec ce phénomène. Ils recevaient tes ordres, mais ils se battaient pour moi. Il n'y a pas de place pour deux chefs des Zuagirs. Ils savent que je suis le plus fort. Je les comprends mieux que toi et ils me préfèrent, parce que je suis un barbare, moi aussi.

— Et que diront-ils lorsque tu leur demanderas de se battre pour les Khaurani ? demanda Olgerd d'un ton sarcastique.

— Ils me suivront. Je leur ai promis une caravane de chameaux chargés de l'or du palais. Khauran acceptera volontiers de payer cette somme pour être débarrassé de Constantius. Après cela, je les mènerai contre les Turaniens, comme tu l'avais projeté. Ils veulent du butin ; si celui-ci est assuré, ils accepteront avec empressement de combattre Constantius.

Dans les yeux d'Olgerd grandissait l'aveu de sa défaite. Absorbé par ses rêves rouges d'empire, il n'avait pas remarqué ce qui se passait autour de lui. Des incidents et des faits mineurs qui lui avaient paru à l'époque sans importance lui revenaient maintenant à l'esprit, avec leur véritable signification. Il réalisa que Conan ne se vantait pas sans raison. La silhouette gigantesque en cuirasse noire devant lui était celle du chef réel des Zuagirs.

— Pas si tu meurs ! murmura Olgerd.

Sa main vola vers la poignée de son coutelas. Aussi rapide que le coup de patte d'un félin, le bras de Conan se tendit au-dessus de la table d'ébène ; ses doigts se refermèrent, pareils à un étau, sur l'avant-bras d'Olgerd. Des os se brisèrent avec un bruit sec ; durant un instant de tension, la scène se figea, les deux hommes face à face, aussi immobiles que des statues, la sueur perlant au front d'Olgerd. Conan éclata de rire, sans relâcher sa prise sur le bras cassé.

— Es-tu digne de vivre, Olgerd ?

Son sourire ne se modifia pas comme les muscles noués comme des cordes se tordaient en des crêtes épaisses le long de son avant-bras... ses doigts durcirent leur prise, broyant et s'enfonçant dans la chair

frémissante du *kozak*. Le bruit d'os brisés grinçant et grattant l'un contre l'autre retentit ; le visage d'Olgerd devint de la couleur des cendres ; du sang coula de sa lèvre où ses dents étaient plantées. Il n'émit aucun son.

Avec un rire Conan le lâcha et se recula ; le *kozak* tituba, saisit de sa main valide le rebord de la table pour ne pas tomber.

— Je te fais don de la vie, Olgerd, comme tu me l'as donnée autrefois, déclara Conan tranquillement, bien que ce soit pour tes propres fins que tu m'as détaché de cette croix. Cruelle fut l'épreuve que tu m'infligeas ; tu n'aurais pas pu la supporter ; personne ne l'aurait pu... sauf un barbare de l'Ouest.

» Prends ton cheval et va-t'en. Il t'attend derrière la tente ; il y a de la nourriture et de l'eau dans les sacoches de selle. Personne ne te verra partir, mais va-t'en vite. Dans le désert il n'y a pas de place pour un chef déchu. Si les hommes te voyaient maintenant, estropié et déposé, ils ne te laisseraient pas quitter le camp vivant.

Olgerd ne répondit pas. Lentement, sans un mot, il se détourna et traversa la tente d'un pas lourd, franchissant l'ouverture dans la toile. Sans rien dire, il se mit en selle sur le grand étalon blanc, attaché à l'ombre d'un palmier ; et sans rien dire, son bras cassé glissé dans les replis de sa *khalat*, il saisit les rênes de son cheval et le guida vers l'est, dans la direction du désert sans limites... sortant pour toujours de la vie du peuple zuagir.

À l'intérieur de la tente, Conan but le vin qui restait dans l'aiguière et fit claquer ses lèvres de plaisir. Jetant le récipient vide dans un coin, il assura son ceinturon d'épée et franchit à grands pas l'ouverture de devant. Il s'arrêta un moment et laissa son regard errer sur les rangées de tentes en poil de chameau s'étendant devant lui, puis sur les silhouettes en robes blanches qui allaient et venaient dans le camp, discutant, chantant, réparant des brides ou affûtant des tulwars.

Il éleva la voix dans un grondement de tonnerre qui porta jusqu'aux limites les plus extrêmes du campement :

— *Holà*, bande de chiens galeux, tendez vos oreilles et écoutez ! Venez par ici, j'ai une histoire à vous raconter.

Dans une pièce, dans une tour proche des murs de la ville, un groupe d'hommes écoutait attentivement les paroles de l'un des leurs. Ils étaient jeunes, mais leurs visages étaient durs et résolus, avec cet air qui vient seulement à ceux que l'adversité a rendus désespérés. Ils portaient des cottes de mailles et des pourpoints de cuir usé ; des épées pendaient à leurs ceinturons.

— Je savais que Conan disait vrai en affirmant que ce n'était pas Taramis ! s'exclama celui qui avait pris la parole. Durant des mois, j'ai hanté les abords du palais, me faisant passer pour un mendiant atteint de surdité. Finalement j'ai appris avec certitude ce dont je me doutais... notre reine est retenue captive dans l'un des cachots attenants au palais. Ayant décidé d'agir, j'ai attendu une occasion... l'un des geôliers shémites passait par la cour intérieure, une nuit, très tard ; j'ai bondi sur lui. Après l'avoir assommé, je l'ai traîné vers une cave, non loin de là, où je l'ai interrogé. Avant de mourir, il m'a révélé ce que je viens de vous dire... ce que nous soupçonnions depuis longtemps... la femme qui règne sur Khauran est une sorcière : Salomé. Taramis, m'a-t-il avoué, est enfermée dans le donjon, dans un cul-de-basse-fosse.

» Cette invasion des Zuagirs nous offre l'opportunité que nous recherchions. Ce que Conan a l'intention de faire, je ne saurais le dire. Peut-être désire-t-il simplement se venger de Constantius. Peut-être a-t-il projeté de mettre la ville à sac et de la brûler. C'est un barbare et personne ne sait comment fonctionnent leurs esprits.

» Pourtant, voici ce que nous devons faire : délivrer Taramis pendant que la bataille fait rage ! Constantius s'apprête à sortir de la ville pour se battre dans la plaine. En ce moment même, ses hommes se mettent en selle. Il est obligé d'agir ainsi, parce qu'il n'y a pas assez de nourriture dans la ville pour soutenir un siège. Conan a surgi du désert si soudainement que le temps a manqué pour faire rentrer des provisions. Et le Cimmérien est équipé pour un siège. Des éclaireurs ont signalé que les Zuagirs disposaient de machines de guerre, construites, sans aucun doute, selon les instructions de Conan. Ce dernier, en effet, a appris l'art de la guerre parmi les nations occidentales.

» Constantius veut éviter un long siège ; c'est pourquoi il marchera avec ses soldats dans la plaine, où il espère briser les forces du Cimmérien d'un seul coup. Il laissera seulement quelques centaines d'hommes dans la ville ; ils se tiendront sur les remparts et dans les tours défendant les portes.

» La prison ne comptera plus qu'un très petit nombre de gardiens. Lorsque nous aurons délivré Taramis, notre action suivante dépendra des circonstances. Si Conan est victorieux, nous montrerons Taramis au peuple et lui demanderons de se soulever... et ils le feront ! Oh oui, avec quelle joie ils se soulèveront ! Bien que sans armes, ils sont assez nombreux pour maîtriser les Shémites restés en ville et refermer les portes, à la fois contre les mercenaires et les nomades. Ainsi, aucun des deux camps ne pourra pénétrer dans la ville ! Ensuite, nous parlementerons avec Conan. Il a toujours été loyal envers Taramis. S'il apprend la vérité et qu'elle lui adresse une requête, je pense qu'il épargnera la ville. Si, ce qui est plus probable, Constantius l'emporte et met en déroute les forces de Conan, nous devons quitter la ville en secret, avec la reine, et chercher notre salut dans la fuite. Est-ce bien clair ? (À l'unisson, ils répondirent par l'affirmative.) Alors, préparons nos lames dans nos fourreaux, recommandons nos âmes à Ishtar et rendons-nous à la prison ! Les mercenaires sont déjà en marche et sortent par la porte sud.

C'était vrai. Les premières lueurs de l'aube se réfléchissaient sur les casques à pointe qui franchissaient la grande arche et se déversaient hors de la ville en un flot régulier sur les riches housses des destriers. Les cavaliers allaient décider de la bataille, comme cela était possible seulement dans les contrées de l'Est. Ils s'écoulaient par les portes, semblables à un fleuve d'acier... formes sombres aux cuirasses noires et argentées, avec leurs barbes frisées, leurs nez crochus et ces yeux au regard implacable où brillait la fatalité de leur race... l'absence totale de doute ou de pitié.

Les rues et les remparts avaient été envahis par une foule nombreuse ; les gens regardaient en silence ces guerriers appartenant à une race étrangère qui s'apprêtaient à défendre leur ville natale. Il n'y avait pas de cris, aucun bruit ; le visage maussade, inexpressif, ils assistaient à leur départ... tous ces gens aux traits émaciés et aux vêtements râpés, tenant leurs bonnets à la main.

Dans une tour dominant la grande avenue qui conduisait à la porte sud, Salomé était nonchalamment étendue sur une couche de velours et observait avec cynisme Constantius tandis que celui-ci fixait son large ceinturon d'épée autour de ses hanches et mettait ses gantelets. Ils étaient seuls dans la chambre. De dehors montaient et filtraient par les croisées aux barreaux d'or le cliquetis cadencé des équipements et le martèlement sourd des sabots des chevaux.

— Avant la tombée de la nuit, annonça Constantius en tordant sa fine moustache, tu auras un certain nombre de prisonniers à donner en pâture à ton démon du temple. Il doit être écœuré de la chair trop molle de tous ces citadins ! Peut-être préférerait-il le corps plus musclé et endurci d'un homme du désert ?

— Prends bien soin de ne pas tomber dans les griffes d'une bête plus féroce que Thaug, l'avertit la jeune femme. Tu sais qui est à la tête de ces animaux du désert.

— Je ne risque guère de l'oublier, répondit-il. C'est pour cette raison notamment que je vais à sa rencontre. Ce chien s'est battu à l'Ouest et connaît l'art du siège. Mes espions ont eu du mal à approcher ses colonnes, car ses éclaireurs ont des yeux d'aigle ; néanmoins, ils ont pu reconnaître les machines de guerre qu'il a fait monter sur des roues de chariot et qui sont tirées par des chameaux – catapultes, béliers, balistes, mangonneaux –, par Ishtar, il a fait travailler dix mille hommes jour et nuit, durant un mois ! Où a-t-il trouvé les matériaux nécessaires à leur construction, c'est plus que je ne puis comprendre. Peut-être a-t-il conclu un traité avec les Turaniens, en échange de telles fournitures.

» De toute façon, ces machines ne lui seront d'aucune utilité. J'ai déjà combattu ces loups du désert... un tir croisé de flèches tout d'abord, qui tournera en la faveur de mes guerriers protégés par leurs cuirasses... ensuite une charge ; mes escadrons déferleront sur les essaims disséminés des nomades, les traverseront, effectueront une conversion pour revenir au galop et les disperser aux quatre vents. Je serai de retour et franchirai la porte sud avant le coucher du soleil, avec des centaines de captifs nus, chancelant derrière la queue de mon cheval. Nous donnerons une fête ce soir, sur la grande place. Mes soldats se divertiront en écorchant vifs leurs ennemis... ce sera un spectacle magnifique et nous obligerons ces citoyens poltrons comme des lapins à y assister. Quant à Conan, si nous réussissons à le capturer vivant, mon plaisir sera immense, car je compte le faire empaler sur les marches du palais.

— Tu peux en écorcher autant que tu voudras, répondit Salomé avec indifférence. J'aimerais avoir une robe en peau humaine. Mais tu devras me donner au moins une centaine de prisonniers... pour l'autel... et pour Thaug !

— Ce sera fait, lui certifia Constantius. (Sa main protégée par le gantelet coiffa en arrière les cheveux clairsemés qui tombaient sur son front haut et nu, brûlé et noirci par le soleil.) Pour la victoire et l'honneur sans tache de Taramis ! lança-t-il avec sarcasme.

Puis, mettant son casque à visière sous son bras, il leva une main en guise de salut et sortit de la pièce dans un cliquetis métallique. Sa voix parvint du couloir comme il donnait sèchement des ordres à ses officiers.

Salomé se renversa sur sa couche, bâilla, s'étira comme un félin au corps souple, puis appela :

— Zang !

Un prêtre aux pas furtifs, dont les traits étaient tirés sur un crâne

aussi jaune que du parchemin, entra sans bruit.

Salomé se tourna vers un piédestal en ivoire où étaient posées deux boules de cristal. Elle prit la plus petite et tendit au prêtre la sphère brillante.

— Accompane Constantius, dit-elle. Donne-moi des nouvelles de la bataille. Va !

L'homme au crâne décharné s'inclina et, cachant le globe sous son manteau, quitta rapidement la chambre.

Au-dehors, dans la ville, il n'y avait pas de bruit, à l'exception du martèlement des sabots et, un peu plus tard, le fracas d'une lourde porte se refermant. Salomé gravit un escalier de marbre : les larges marches amenaient à un toit en terrasse, surmonté d'un dais et entouré d'un parapet de marbre. La tour dominait tous les autres bâtiments de la ville. Les rues étaient désertes, la grande place devant le palais était vide. En temps normal, les gens évitaient le sinistre temple se dressant de l'autre côté de cette place ; pourtant, à présent, Khauran ressemblait à une ville morte. Le seul signe de vie se trouvait sur le rempart sud et les toits le surplombant, où les gens s'étaient massés en grand nombre. Ils ne disaient rien et ne salueaient pas l'armée, ne sachant s'ils devaient souhaiter la victoire ou la défaite de Constantius. La victoire signifierait une misère encore plus amère sous sa domination cruelle ; la défaite entraînerait probablement le pillage de la ville et un rouge massacre. Conan n'avait fait parvenir aucun message. Ils ne savaient pas ce qu'il leur réservait... et se souvenaient que c'était un barbare !

Les escadrons s'avançaient dans la plaine. Au loin, juste de ce côté-ci du fleuve, d'autres masses sombres se déplaçaient ; on discernait à peine qu'il s'agissait d'hommes à cheval. Des objets plus volumineux ponctuaient l'autre rive ; les machines de guerre restées en deçà de la rivière ; apparemment Conan redoutait une attaque au cours de la traversée. Mais il avait traversé avec toutes ses troupes de cavalerie. Le soleil se levait et lançait des lueurs embrasées sur les sombres multitudes. Soudain les escadrons partis de la ville chargèrent au galop ; un rugissement rauque parvint aux oreilles des gens massés sur les remparts.

Les masses ondoyantes se mêlèrent et se confondirent ; à cette distance, c'était une mêlée chaotique d'où ne ressortait aucun détail. Il était impossible de distinguer les charges et les attaques, les mouvements de conversion des deux armées. Des nuages de poussière montèrent de la plaine, sous les sabots qui martelaient la terre, cachant le déroulement de la bataille. À travers ces nuées tourbillonnantes, des masses compactes de cavaliers apparaissaient et disparaissaient, dans un flamboiement de lances, et c'était tout.

Salomé haussa les épaules et redescendit l'escalier. Le palais était

silencieux. Tous les esclaves se trouvaient sur les remparts, scrutant vainement la plaine au sud, avec les citadins.

Elle entra dans la pièce où elle avait bavardé avec Constantius et s'approcha du piédestal, remarquant que la boule de cristal était voilée, traversée de stries écarlates et sanglantes. Elle se pencha sur la boule, jurant doucement entre ses dents.

— Zang ! appela-t-elle. Zang !

Des brumes tournoyèrent au sein de la sphère et se changèrent en des nuages de poussière aux volutes épaisses, où des formes noires surgissaient de temps à autre, méconnaissables ; l'acier brillait et étincelait, pareil à des éclairs dans l'obscurité. Soudain le visage décharné de Zang apparut avec une netteté étonnante ; c'était comme si les yeux dilatés étaient levés vers Salomé. Du sang coulait d'une blessure au crâne ; le visage qui ressemblait à une tête de mort était gris de poussière et creusé de ruisselets de sueur. Les lèvres s'écartèrent, se tordirent ; pour d'autres oreilles que celles de Salomé, le visage dans le cristal aurait paru se contorsionner en silence. Mais le son lui parvenait de ces lèvres couleur de cendre, aussi distinctement que si le prêtre s'était trouvé dans cette pièce auprès d'elle, et non à des milles de distance, en train de crier vers le globe. Seuls les dieux des ténèbres savaient quels filaments magiques et invisibles reliaient les deux sphères luisantes.

— Salomé ! glapit la tête couverte de sang. *Salomé !*

— Je t'entends ! cria-t-elle. Parle ! Comment se déroule la bataille ?

— Nous sommes perdus ! hurla l'apparition spectrale. C'est la fin pour Khauran ! En vérité, mon cheval a été abattu et je ne peux me dégager ! Des hommes s'écroulent autour de moi ! Ils meurent comme des mouches, dans leurs cuirasses d'argent !

— Cesse de pleurnicher et dis-moi ce qui s'est passé ! ordonna-t-elle d'une voix rauque.

— Nous nous avançons vers ces chiens du désert et ils venaient à notre rencontre ! gémit le prêtre. Des flèches ont volé en nuées épaisses entre les deux armées, et les nomades ont connu un moment de flottement. Constantius a ordonné la charge. En rangs unis, nous nous sommes lancés au galop vers eux, dans un formidable grondement.

» Alors les lignes de leur horde se sont écartées sur la droite et sur la gauche ; par cette ouverture se sont rués trois mille cavaliers hyboriens dont nous ne soupçonnions même pas la présence. Des hommes de Khauran, fous de haine ! Des hommes de grande taille, en armures, montés sur de puissants destriers ! Formant un solide coin d'acier, ils nous ont frappés comme la foudre. Ils ont fendu en deux nos rangs, les ont disloqués avant que nous comprenions ce qui

arrivait sur nous. Ensuite les hommes du désert se sont jetés sur nous, attaquant nos flancs.

» Ils ont traversé nos rangs, nous ont brisés et dispersés ! C'est une ruse de ce démon de Conan ! Les machines de guerre sont fausses... de simples carcasses de troncs de palmiers et des soies peintes... elles ont trompé nos éclaireurs qui les ont vues de loin ! Une ruse pour nous attirer hors de la ville... et vers notre fin ! Nos guerriers s'enfuient ! Khumbanigash gît à terre... Conan l'a tué. Je ne vois pas Constantius. Les Khaurani font rage parmi nos troupes démoralisées ; ils sont aussi féroces que des lions sanguinaires, et les nomades du désert nous criblent de flèches. Je... ahhh !

Il y eut la zébrure d'un éclair, ou le reflet d'une lame d'acier, et un flot de sang rouge vif... l'image disparut brutalement, comme une bulle que l'on crève... Salomé regardait les profondeurs d'une boule de cristal vide, renvoyant seulement ses propres traits furieux.

Elle resta parfaitement immobile quelques instants, dressée et fixant un point devant elle sans le voir. Puis elle frappa dans ses mains ; un autre prêtre à la tête de mort entra, aussi silencieux et impassible que le premier.

— Constantius est battu, dit-elle rapidement. Nous sommes perdus. Dans moins d'une heure, Conan enfoncera les portes de cette ville. S'il me capture, je ne me fais aucune illusion sur le sort qui m'attend. Mais d'abord je vais veiller à ce que ma maudite sœur ne puisse jamais remonter sur le trône. Suis-moi ! Quoi qu'il advienne, nous donnerons à Thaug un festin mémorable.

Comme elle descendait les escaliers et suivait les galeries du palais, elle entendit un faible écho, provenant des remparts lointains. Les gens là-bas avaient commencé à réaliser que la bataille tournait en la défaveur de Constantius. À travers les nuages de poussière, apparaissaient des groupes de cavaliers ; ils galopèrent vers la ville.

Palais et prison étaient reliés par un long couloir fermé dont la voûte formait une suite d'arcades sombres. Le suivant rapidement, la fausse reine et son esclave franchirent une porte massive à l'autre extrémité de la galerie. Celle-ci donnait sur les cachots souterrains de la prison, faiblement éclairés. Ils avaient débouché sur un large corridor voûté, non loin d'un escalier en pierre descendant vers les ténèbres. Salomé se rejeta brusquement en arrière, avec un juron. Dans la pénombre du vestibule, gisait une forme immobile... un geôlier shémite. Sa courte barbe était levée vers la voûte... sa tête pendait sur un cou à demi sectionné. Des voix haletantes montèrent du bas de l'escalier et arrivèrent jusqu'aux oreilles de la jeune femme. Elle recula vers le renfoncement obscur d'une arcade, poussant le prêtre derrière elle, tandis que sa main cherchait à tâtons dans sa ceinture.

La lueur d'une torche crachotante sortit Taramis, reine de Khauran, du sommeil léger où elle avait recherché l'oubli. S'appuyant sur une main, elle se redressa et ramena en arrière ses cheveux décoiffés. Clignant des yeux, elle s'attendait à voir les traits moqueurs de Salomé, se réjouissant méchamment des nouveaux tourments qu'elle avait imaginés à son intention. Au lieu de cela, un cri de pitié et d'horreur parvint à ses oreilles.

— Taramis ! Oh, ma reine !

Ces paroles lui parurent si étranges qu'elle crut rêver encore. Derrière la torche, elle discernait à présent des silhouettes, le reflet de l'acier ; puis cinq visages se penchèrent vers elle, non pas basanés et au nez crochu, mais des faces aux traits minces et résolus, hâlés par le soleil. Elle se recroquevilla sur sa couche infecte, les regardant avec un air égaré.

L'une des formes s'avança et mit un genou à terre devant elle, lui tendant les bras et l'appelant.

— Oh, Taramis ! Avec l'aide d'Ishtar, nous t'avons retrouvée ! Tu ne te souviens pas de moi, Valerius ? Jadis, tes propres lèvres ont fait mon éloge, après la bataille de Korveka !

— Valerius ! balbutia-t-elle. (Soudain des larmes jaillirent de ses yeux.) Oh, je rêve ! C'est encore une illusion magique de Salomé, pour me tourmenter !

— Non ! (Le cri résonna, vibrant d'une joie triomphale.) Ce sont bien tes vassaux, venus te sauver ! À présent, nous devons faire vite. Constantius livre bataille à Conan dans la plaine ; ce dernier a franchi la rivière avec ses Zuagirs, mais trois cents Shémities gardent encore la ville. Nous avons tué le geôlier et pris ses clés sans rencontrer d'autres gardiens. Ne restons pas plus longtemps ici. Viens !

Les jambes de la reine cédèrent, non par faiblesse... l'émotion était trop grande ! Valerius la prit dans ses bras comme un enfant. L'homme portant la torche les précédant, ils sortirent du cachot et gravirent un escalier de pierre glissant. Celui-ci semblait monter sans fin ; pourtant ils débouchèrent finalement sur un couloir.

Ils passaient sous une arche sombre lorsque la torche s'éteignit brusquement ; son porteur poussa un bref cri d'agonie. Une explosion de feu bleu illumina le corridor obscur ; le visage furieux de Salomé se découpa un instant au sein de cette lueur ; une forme bestiale était blottie à son côté... puis les yeux des Khaurani furent aveuglés par cette flamme trop vive.

Valerius tenta de s'éloigner dans le couloir avec la reine ; ébloui, il

entendit le bruit de coups meurtriers enfoncés profondément dans la chair, accompagnés de râles et d'un grognement bestial. Puis la reine lui fut brutalement arrachée des bras ; quelque chose frappa violemment son casque ; étourdi, il tomba à terre.

Farouchement, il se redressa et se releva, secouant la tête pour chasser cette flamme bleue qui semblait toujours danser diaboliquement devant lui. Lorsque sa vue redevint normale, il constata qu'il était seul dans le corridor... seul, à l'exception des morts. Ses quatre compagnons gisaient à terre, baignant dans leur sang ; leurs têtes et leurs poitrines étaient horriblement fracassées et mutilées. Surpris et aveuglés par cette lueur jaillie de l'enfer, ils étaient morts sans même avoir la possibilité de se défendre. La reine avait disparu.

Poussant un juron amer, Valerius saisit son épée, arracha de sa tête son casque fendu pour le jeter violemment sur les dalles ; d'une blessure au cuir chevelu, du sang coulait sur sa joue.

Titubant, indécis et furieux, il entendit une voix crier son nom avec désespoir :

— Valerius ! *Valerius* !

Il se dirigea en chancelant dans la direction de la voix et contourna un coude du couloir juste à temps pour qu'une forme souple et douce se jette dans ses bras et se serre frénétiquement contre lui.

— Ivga ! Tu es folle !

— Je devais venir ! sanglota-t-elle. Je t'ai suivi... et me suis cachée dans un renforcement de la cour extérieure. Il y a un instant, je *l'ai vue* sortir, accompagnée d'une brute portant une femme dans ses bras. J'ai compris que c'était Taramis... et que tu avais échoué ! Oh, tu es blessé !

— Une égratignure ! (Il écarta ses mains qui s'accrochaient à lui.) Vite, Ivga, dis-moi dans quelle direction ils sont partis !

— Ils ont traversé la place en courant... ils se dirigeaient vers le temple !

Il pâlit.

— Ishtar ! Oh, le démon ! Elle a l'intention de livrer Taramis à la créature monstrueuse qu'elle vénère ! Vite, Ivga, cours jusqu'au mur sud où les gens regardent la bataille ! Dis-leur que leur vraie reine a été retrouvée... et que la fausse Taramis l'a entraînée de force dans le temple ! Va !

En sanglotant, la jeune fille s'éloigna rapidement ; ses sandales légères volaient sur les dalles de la cour. Plongeant vers la rue, Ivga la suivit en courant jusqu'à la place où elle menait... la traversa en hâte et se dirigea vers le rempart qui se dressait de l'autre côté.

Les pieds agiles de Valerius heurtèrent violemment le marbre comme il s'élançait en haut du large escalier et franchissait le portique

à colonnes. De toute évidence la prisonnière avait causé quelques ennuis à ses ravisseurs. Pressentant le sort qu'on lui réservait, Taramis se débattait et luttait de toute l'énergie de son splendide jeune corps. Une fois, elle s'était arrachée de l'étreinte brutale du prêtre... pour être rattrapée et entraînée de force de nouveau.

Le groupe se trouvait déjà à mi-chemin dans l'immense nef : au fond se dressait le sinistre autel et, au-delà, la grande porte de métal, aux sculptures obscènes, que bien des gens avaient franchie, mais d'où Salomé, seule, était ressortie. La respiration de Taramis s'était changée en des halètements rauques et courts ; au cours de la lutte, ses vêtements en lambeaux avaient été arrachés de son corps. Elle se tordait dans les bras de son ravisseur simiesque, telle une nymphe blanche et nue aux prises avec un satyre. Salomé observait la scène avec cynisme, mais aussi avec impatience, tout en se dirigeant vers le portail sculpté. Depuis la pénombre tapie le long des murs imposants, les dieux et les gargouilles obscènes les lorgnaient, comme animés d'une vie lubrique.

Suffoquant de rage, Valerius se rua dans la grande salle, épée à la main. Sur un cri vif poussé par Salomé, le prêtre au crâne décharné leva les yeux, puis lâcha Taramis. Tirant un lourd coutelas déjà souillé de sang, il courut vers le Khaurani qui survenait impétueusement.

Transpercer de coups des hommes aveuglés par la lueur démoniaque libérée par Salomé était chose plus aisée que d'affronter un jeune Hyborien au corps nerveux, bouillant de haine et de fureur.

Le coutelas humide se leva ; avant qu'il puisse retomber, la lame étroite et acérée de Valerius fendait l'air ; le poing qui serrait le couteau sauta de son poignet, au milieu d'une pluie de sang. Valerius, devenu fou furieux, frappa à de nombreuses reprises avant que la forme ramassée sur elle-même ait le temps de s'écrouler. La lame transperça et découpa chairs et os. La tête ressemblant à un crâne tomba d'un côté, le torse à demi sectionné de l'autre.

Valerius pivota vivement sur ses talons, aussi rapide et farouche qu'un félin de la jungle, cherchant Salomé du regard. Elle avait certainement épuisé toute sa poudre de feu dans la prison. Elle était penchée sur Taramis, serrant les mèches noires de sa sœur dans une main, brandissant une dague dans l'autre. Avec un cri farouche, Valerius porta une botte : son épée fut plongée dans la poitrine de Salomé avec une telle fureur que la pointe ressortit entre les omoplates. Poussant un horrible coassement, la magicienne s'affaissa à terre ; se tordant dans d'affreuses convulsions, elle chercha à saisir la lame nue comme celle-ci était retirée de son corps, fumante et ruisselante de sang. Son regard était inhumain ; avec une vitalité plus qu'humaine, elle s'accrochait à la vie qui la quittait rapidement par la blessure... celle-ci avait fendu en deux le croissant écarlate entre ses

seins d'ivoire. Elle rampait sur le sol, griffant et mordant les dalles nues dans son agonie.

Ecœuré par ce spectacle, Valerius se pencha et prit dans ses bras la reine à demi évanouie. Tournant le dos à la forme qui se contorsionnait sur le sol, il courut vers la porte, trébuchant dans sa hâte. Il sortit en titubant sous le portique et s'arrêta en haut des marches. Une foule immense avait envahi la place. Certains étaient venus en entendant les cris incohérents d'Ivga ; d'autres avaient déserté les remparts par peur des hordes déferlant du désert, pour fuir d'une façon irraisonnée vers le centre de la ville. Leur résignation muette avait disparu. Les gens se bousculaient, se pressaient et s'écrasaient, parmi les cris et les hurlements. Aux abords de la porte sud, retentissaient déjà des coups sourds... des béliers enfonçaient le portail, au milieu de jets de pierres.

Un groupe de cavaliers shémites à l'air farouche fendit rapidement la foule... les gardes de la porte nord se dirigeant en toute hâte vers la porte sud pour prêter main forte à leurs camarades qui se battaient là-bas. Ils arrêtaient leurs montures à la vue du jeune homme sur les marches, tenant dans ses bras la forme nue et inconsciente. Les gens se tournèrent vers le temple et regardèrent, bouche bée ; un nouvel élément de trouble s'ajoutait à leur confusion déjà grande.

— Voici votre reine ! hurla Valerius, tentant de se faire entendre au-dessus du vacarme.

La foule lui répondit par un rugissement déconcerté. Ils ne comprenaient pas ; Valerius éleva vainement la voix pour dominer ce tumulte démentiel. Les Shémites se dirigèrent vers les marches du temple, s'ouvrant de leurs lances un chemin à travers la mer humaine.

Puis l'horreur fit irruption dans cette scène frénétique. Sortant de l'obscurité du temple derrière Valerius, s'avança en titubant une silhouette blanche et svelte, bariolée d'écarlate. Les gens se mirent à pousser des cris : dans les bras de Valerius reposait la femme qu'ils pensaient être leur reine... là-bas, à la porte du temple, chancelait une autre silhouette qui aurait pu être l'exact reflet de la première ! Leurs esprits furent pris de vertige. Valerius sentit son sang se figer dans ses veines comme il regardait avec égarement vers la magicienne qui oscillait doucement. Son épée l'avait transpercée, lui avait ouvert le cœur en deux. Elle aurait dû être morte ; d'après toutes les lois de la nature, elle aurait dû être morte ! Pourtant elle était là, debout, titubant et s'accrochant horriblement à la vie.

— Thaug ! cria-t-elle en se balançant sur le seuil du temple.
Thaug !

Comme en réponse à cette effroyable invocation, un formidable coassement retentit à l'intérieur du bâtiment, puis du métal fut brisé et des poutres volèrent en éclats.

— C'est la reine ! rugit le capitaine des Shémites en levant son arc. Abattez cet homme et l'autre femme !

À ce moment, la clameur d'une meute de chiens surexcités monta de la foule ; ils avaient fini par se douter de la vérité et du sens des appels frénétiques de Valerius... ils avaient fini par comprendre que la jeune femme qui pendait mollement dans ses bras était leur véritable reine. Avec un hurlement à faire trembler des montagnes, ils se jetèrent sur les Shémites, les déchirant, les griffant et les frappant de leurs dents, de leurs ongles et de leurs mains nues. Leur fureur longtemps contenue se libérait et se déchaînait. Au-dessus d'eux, Salomé chancela et s'écroula au bas des marches de marbre. Cette fois, elle était bien morte.

Des flèches volèrent autour de Valerius comme il courait s'abriter derrière les colonnes du portique, protégeant de son corps celui de la reine. Décochant leurs traits et tailladant sans pitié, les cavaliers shémites tentaient de repousser la foule ivre de rage. Valerius s'élança vers la porte du temple... il avait déjà posé un pied sur le seuil lorsqu'il se rejeta brusquement en arrière, poussant un cri féroce d'horreur et de désespoir.

Emergeant des ténèbres du fond de la grande salle, une forme sombre et énorme apparut et se souleva... se dressa et arriva rapidement sur Valerius en faisant des bonds gigantesques comme une grenouille. Il entrevit la lueur d'immenses yeux surnaturels, le reflet luisant de crocs ou de griffes. Il s'écarta vivement du portail ; le bruissement d'une flèche près de son oreille l'avertit que la mort se trouvait également dans son dos. Il pivota sur ses talons, désarmé. Quatre ou cinq Shémites s'étaient ouvert un chemin à travers la foule et éperonnaient cruellement leurs chevaux pour qu'ils montent en haut des marches ; ils levaient leurs arcs, prêts à l'abattre. Valerius bondit derrière une colonne, où se brisèrent leurs flèches. Taramis, évanouie, reposait dans ses bras, pareille à une morte.

Avant que les Shémites puissent tirer à nouveau, le seuil du temple fut obstrué par une forme de cauchemar. Avec des hurlements de terreur, les mercenaires firent demi-tour et commencèrent à se découper frénétiquement un passage à travers la marée humaine : celle-ci reflua brutalement, saisie d'une horreur sans nom, se bousculant, s'écrasant et se piétinant.

Pourtant, seuls Valerius et la jeune femme semblaient intéresser le monstre. Faisant passer avec effort sa masse énorme et flasque par la porte, la créature fit un bond vers Valerius ; celui-ci s'élança au bas des marches. Il la sentit se dresser derrière lui, une forme gigantesque et ombreuse, telle une parodie démentielle de la nature taillée dans le cœur sombre de la nuit, une absence de corps et de traits définis, un magma nébuleux où seuls les yeux au regard fixe et les crocs brillants

étaient distincts.

Le galop de chevaux retentit soudain ; un groupe de Shémites, couverts de sang et défaits, jaillit sur la place, venant du sud. Ils s'élancèrent à travers la foule qui se bousculait et courait en tous sens. Derrière eux déferla une horde de cavaliers ; ils hurlaient en une langue familière et agitaient des épées rouges de sang... les exilés étaient revenus à Khauran ! Ils étaient accompagnés de cinquante cavaliers du désert à la barbe noire ; à leur tête s'avancait un homme au corps de géant, portant une armure noire.

— Conan ! cria Valerius. *Conan !*

Le géant hurla un ordre. Sans même ralentir leur allure, les hommes du désert levèrent leurs arcs, les bandèrent et tirèrent. Un nuage de flèches traversa la place en chantant, passa au-dessus des têtes des citadins emportés dans un tourbillon insensé ; les traits s'enfoncèrent jusqu'à l'empennage dans le monstre noir. Celui-ci s'arrêta, se balançait lentement et se dressa de toute sa hauteur, formant une tache sombre contre les colonnes de marbre. De nouveau le nuage fit entendre son chant vibrant, puis une troisième fois... enfin la monstruosité s'effondra et roula au bas des marches, aussi morte que la magicienne qui l'avait appelée de la nuit des âges.

Conan arrêta son cheval près du portique et sauta à terre. Valerius avait déposé la reine sur les dalles de marbre pour s'écrouler à côté d'elle, dans son épuisement extrême. Les gens accoururent et les entourèrent. Le Cimmérien les fit reculer en jurant, souleva la tête aux mèches noires de Taramis et l'appuya contre son épaule bardée de fer.

— Par Crom, qu'est-ce que cela veut dire ? La véritable Taramis ! Et qui est l'autre, là-bas ?

— Le démon qui avait la même apparence qu'elle ! haleta Valerius.

Conan lança une vigoureuse imprécation. Arrachant un manteau des épaules d'un soldat, il le posa délicatement sur le corps nu de la reine. Les longs cils noirs de Taramis tremblèrent sur ses joues ; ses yeux s'ouvrirent et se levèrent avec incrédulité vers le visage couturé du Cimmérien.

— Conan ! (Ses doigts délicats s'accrochèrent à lui.) Est-ce un rêve ? *Elle* m'avait annoncé ta mort...

— Oh non, je suis bien vivant ! (Il eut un rictus farouche.) Et ce n'est pas un rêve. Te voilà redevenue reine de Khauran. J'ai brisé l'armée de Constantius, là-bas, près de la rivière. La plupart de ses chiens n'ont pas vécu assez longtemps pour battre en retraite jusqu'aux remparts, car j'avais donné l'ordre de ne faire aucun prisonnier... à l'exception de Constantius. Ceux qui étaient restés en ville nous ont claqué la porte au nez, mais nous l'avons enfoncée avec des béliers fixés à nos selles. J'ai laissé tous mes loups à l'extérieur de la ville, n'emmenant que ces cinquante-là. Je préfère qu'ils ne

pénètrent pas dans Khauran ; je n'ai guère confiance en eux. Et ces Khaurani résolus étaient largement capables de s'occuper des gardes défendant les portes.

— Cela a été un cauchemar ! sanglota Taramis. Oh, mon pauvre peuple ! Je compte sur toi pour m'aider à faire oublier à mes sujets tout ce qu'ils ont souffert. Dorénavant, tu es mon conseiller aussi bien que mon capitaine, Conan !

Le barbare éclata de rire, tout en secouant la tête. Se redressant, il aida la reine à se lever et fit signe à ceux de ses cavaliers khaurani qui n'étaient pas partis à la poursuite des Shémites en déroute. Ils bondirent à bas de leurs selles, impatientes d'obéir aux ordres de leur reine qu'ils venaient de retrouver.

— Non, jeune fille, tout cela est fini pour moi. À présent, je suis le chef des Zuagirs et je dois les conduire contre les Turaniens, comme je le leur ai promis. Ils attendent de moi victoire et butin. Ce garçon, Valerius, fera un bien meilleur capitaine que moi. De toute façon, je n'étais pas fait pour vivre entre des murs de marbre. Je dois te quitter maintenant et achever ce que j'ai entrepris. Il y a encore des Shémites à Khauran.

Valerius s'apprêtait à suivre Taramis à travers la place, en direction du palais, au milieu de la foule qui s'écartait respectueusement et l'acclamait follement. Il sentit une douce main se glisser timidement vers ses doigts musclés et se retourna pour recevoir dans ses bras le corps élané d'Ivga. Il la serra contre lui et but ses baisers avec la gratitude d'un guerrier épuisé qui a finalement trouvé le repos après bien des tribulations et des orages.

Pourtant, tous les hommes ne recherchent pas le repos et la paix ; certains sont nés avec l'esprit de la bataille dans leur cœur, éternels messagers de la violence et du rouge massacre... et ne connaissent pas d'autre chemin...

Le soleil se levait. L'antique route des caravanes était recouverte de cavaliers en robes blanches ; ceux-ci formaient une ligne sinueuse s'étirant depuis les remparts de Khauran jusqu'à un point éloigné, au milieu de la plaine. Conan le Cimmérien se trouvait en tête de cette colonne, près de l'extrémité déchiquetée d'une poutre saillant du sol. Près de ce madrier se dressait une lourde croix... sur cette croix un homme était cloué par les mains et les pieds.

— Il y a sept mois, Constantius, déclara Conan, c'est moi qui étais cloué là, et toi qui te trouvais ici.

Constantius ne répondit pas ; il léchait ses lèvres grises... la peur et la souffrance rendaient ses yeux vitreux. Ses muscles saillaient et se nouaient comme des cordes le long de son corps nerveux.

— Tu es plus doué pour infliger une torture que pour la supporter,

fit remarquer Conan d'un ton serein. Je suis resté suspendu à cette croix comme tu l'es en ce moment et j'ai survécu, grâce à certaines circonstances et à une force vitale propre aux barbares. Vous autres, hommes civilisés, êtes trop mous ; vos vies ne sont pas clouées à vos épines dorsales comme le sont les nôtres. Votre courage consiste surtout à infliger des tourments, non à les endurer. Tu seras mort avant le coucher du soleil. Sur ces paroles, Faucon du désert, je te laisse en compagnie d'autres oiseaux du désert.

Il désigna les vautours dont les ombres passaient rapidement au-dessus des sables comme ils tournoyaient dans le ciel. Un cri inhumain de désespoir et d'horreur jaillit des lèvres de Constantius.

Conan agita ses rênes et lança son cheval au galop vers la rivière qui brillait, semblable à un ruban d'argent, dans le soleil du matin. Derrière lui, les cavaliers vêtus de blanc s'avancèrent au trot. Chaque Zuagir, en passant devant un certain endroit, tournait la tête et posait son regard – impersonnel, avec le manque total de compassion de l'homme du désert – sur la croix et la silhouette aux traits décharnés qui était clouée là, noire sous le soleil du matin. Les sabots de leurs chevaux martelaient la route poussiéreuse, comme un glas funèbre. Dans le ciel, de plus en plus bas, tournoyaient les ailes sombres des vautours affamés.

FIN DU TOME 3

[1] in « Conan le Cimmérien », J'ai lu n° 1825***.